

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

---

# MILIEUX LIBRES

Quelques essais contemporains de vie communiste en France

---

## THÈSE POUR LE DOCTORAT

*Présentée et soutenue le Mercredi 28 Octobre 1908, à 8 heures*

PAR

**Georges NARRAT**

Docteur ès sciences politiques et économiques  
Diplômé des sciences pénales de l'Université de Paris  
Avocat à la Cour d'Appel

---

*Président : M. DESCHAMPS, professeur*  
*Suffragants* { *MM. TRUCHY, professeur*  
                  { *HITIER, agrégé*

---

PARIS

**FÉLIX ALCAN, Libraire-Editeur**

*108, Boulevard Saint-Germain*

---

1908



THÈSE  
POUR  
LE DOCTORAT

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.*

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

---

# MILIEUX LIBRES

Quelques essais contemporains de vie communiste en France

---

## THÈSE POUR LE DOCTORAT

*Présentée et soutenue le Mercredi 28 Octobre 1908, à 8 heures*

PAR

**Georges NARRAT**

Docteur ès sciences politiques et économiques  
Diplômé des sciences pénales de l'Université de Paris  
Avocat à la Cour d'Appel

---



*Président : M. DESCHAMPS, professeur*  
*Suffragants* { *MM. TRUCHY, professeur*  
*HITIER, agrégé*

---

PARIS

**FÉLIX ALCAN, Libraire-Editeur**

*108, Boulevard Saint-Germain*

---

1908



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

# MILIEUX LIBRES

Quelques essais contemporains de vie  
communiste en France

---

## INTRODUCTION

*Sommaire.* — Le communisme : Ancienneté de l'idée communiste. — Les couvents. — Les *Réductions* des jésuites au Paraguay (xvii<sup>e</sup> siècle). — Les missions des capucins au *Caroni*. — Les nombreuses sociétés communistes du Nouveau Monde depuis le xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours ; leurs caractères ; sociétés d'origine allemande, américaine, suédoise ; sociétés d'origine française : l'*Icarie* de Cabet, le *Phalanstère* de V. Considérant : Résultats de ces expériences. — La théorie communiste libertaire actuelle ; négation de l'autorité ; conception et utilité des *milieux libres* ; l'essai de la *Cæcilia* en Amérique ; essais sur le territoire français ; les colonies tolstoïennes de Hollande et de Russie. — Sources de renseignements pour cette étude.

Lorsqu'il arrive que, dans un groupe d'individus, chacun travaille et produit selon ses forces, et lors-

que, sans souci de la quantité qu'il peut y avoir lui-même apportée, chacun puise suivant ses besoins dans la masse des produits, nous nous trouvons en présence d'un groupement communiste.

L'idée communiste est loin d'être une conception nouvelle. Toutes les communautés religieuses, celles qu'on appelle les couvents, ont vécu et vivent encore aujourd'hui sur les bases économiques du communisme. Toutefois, l'engagement que prend chacun de leurs membres de renoncer à profiter de l'abondance acquise, — qui les fait vivre dans un état de pauvreté relative au milieu de richesses parfois considérables en ne satisfaisant que les besoins essentiels de la vie, tandis que le surplus de la fortune commune prend les directions les plus diverses, — les fait sortir du cadre de notre étude. Les membres des communautés religieuses proprement dites ne considèrent en rien, d'ailleurs, leur genre de vie comme propre à assurer le bonheur du commun des hommes ; même point le leur, à vrai dire, puisque leurs pratiques semblent, au contraire, inspirées par un but de renoncement (1). A tous points de vue, il importe donc

---

1. Après ce renoncement parfois pénible des débuts, certains religieux — à mesure qu'ils s'affinent et que leur vie intérieure augmente d'intensité, — finissent par goûter une paix profonde et un bien-être réel. Par la suppression totale des besoins physiques, en s'immatérialisant, pour ainsi dire, et en ne vivant plus qu'en eux-mêmes, certains trapistes atteignent ainsi un rare bonheur.

bien d'écarter complètement, dès le début, cette catégorie si nombreuse de groupements communistes.

Mais, au xvii<sup>e</sup> siècle, bien loin du continent, nous voyons se former, dans l'Amérique du Sud, des communautés particulièrement remarquables. Elles englobent, cette fois, non plus un nombre plus ou moins grand — mais toujours limité — d'individus, mais des populations entières avec les éléments les plus divers qui les composent. Si l'idée religieuse y domine, et si leurs membres accomplissent strictement toutes les pratiques imposées par la religion catholique, du moins le font-ils sans aucun mysticisme, entendant bien, en dehors des jours limitativement prévus par les lois de l'Eglise pour le jeûne et l'abstinence, vivre avec tout le confort réalisable et profiter entièrement de leur travail. Ce but économique suffit pour différencier complètement ces organisations communistes des précédentes, et pour leur donner une portée que les autres n'ont point.

C'est ainsi qu'à cette époque nous voyons se développer, au Paraguay, la formidable organisation des *Réductions*, créée de toutes pièces par les Jésuites. Cet exemple est le seul, et il a fallu toute la puissance, l'esprit de suite et l'étroite discipline de la compagnie pour réussir; et même aborder, une œuvre aussi considérable. Rien n'est curieux et intéressant comme l'histoire de ces chrétientés commu-

nistes dans lesquelles les missionnaires sont arrivés à faire entrer tous les Indiens du Paraguay, les Guaranis et les Chiquitos, au point de former un véritable Etat, avec son pouvoir central, ses provinces et ses chefs locaux (1). Ces *Réductions*, dont la population dépassa 150.000 âmes, atteignirent au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle une rare splendeur ; elles étaient arrivées au maximum de civilisation où il était possible de conduire une nation complètement neuve, fort supérieur en tout cas à tout ce qui existait alors dans le Nouveau Monde.

En dehors même de ces *Réductions*, exemple tout à fait unique, depuis le xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, il ne cessa de croître en Amérique, et plus particulièrement dans l'Amérique du Nord, toute une floraison de groupements communistes distincts qui, sans atteindre jamais en importance l'œuvre des jésuites au Paraguay, prirent parfois cependant un grand développement.

C'est ainsi que, vers la même époque, nous voyons les missionnaires capucins s'inspirer des *Réductions* et créer des établissements analogues sur les bords du *Caroni*, un affluent de l'Orénoque. Les indigènes de la région y étaient distribués en districts de cinq à six villages, et vivaient sous un régime communiste rigoureusement organisé.

---

1. V. *Le Communisme dans le Nouveau Monde*, thèse de droit de M. Sagot. Dijon, 1900.

Mais les missions du *Caroni*, comme les *Réductions* du Paraguay, ont ceci de particulier que ce sont des populations indigènes qui, maniées par les missionnaires européens, se sont mises à la pratique de la vie communiste. Tandis que toutes les sociétés que nous verrons se former, à partir du xviii<sup>e</sup> siècle, sur le sol du Nouveau Monde, seront, au contraire, composées uniquement d'éléments européens ou d'origine européenne. Elles seront particulièrement nombreuses dans le cours du xix<sup>e</sup> siècle.

Ces sociétés présentent d'ailleurs des caractères assez divers (1). La majorité d'entre elles a pour origine des sectes religieuses, nées sur le continent, qui, fuyant la persécution, sont allées demander aux vastes espaces du Nouveau Monde, en des exodes parfois nombreux, la tranquillité nécessaire à leur développement. Des villes se fondent où la fraternité la plus large, la communauté des biens, l'égalité des conditions sont ordinairement pratiquées. C'est un caractère mystique et religieux qui domine toutes ces fondations ; quelques-unes font à leurs membres une obligation du célibat, comme la population des *Shakers* et la colonie d'*Economy*, d'autres, comme la colonie de *Zoar*, font simplement aux célibataires une place d'honneur ; mais la majorité, comme les

---

1. V. *Le Communisme dans le Nouveau Monde*. M. Sagot, *op. cit.*

*Mormons*, les *Perfectionists*, les *Inspirationists*, etc., admet et recommande le mariage.

C'est en Allemagne surtout, que se sont formées ces sectes communistes qui prirent ensuite le parti, pour fuir l'intolérance des autres sectes, d'aller se développer plus librement en Amérique. L'Allemagne, rêveuse et facilement mystique, est le pays d'origine de la plupart d'entre elles ; la vie en commun semble d'ailleurs bien convenir au paysan german avec ses goûts simples, frugaux, peu voyageurs lorsque la résidence où il s'est fixé lui plaît. Les colonies des *Quakers* « *Dunkards* », d'*Economy*, de *Zoar*, des *Inspirationists* d'*Amana*, d'*Aurora* et de *Bethel* sont toutes composées d'éléments allemands. Il faut signaler cependant les *Shakers*, les *Mormons*, les *Perfectionists* qui sont d'origine américaine, et la colonie de *Bishop Hill*, d'origine suédoise.

La France, elle aussi, a donné naissance à quelques colonies communistes qui sont allées tenter leur développement dans le Nouveau Monde. Mais ces tentatives se distinguent complètement des précédentes ; ce ne sont plus des sectes religieuses pratiquant un communisme plus ou moins mystique, ce sont des sociologues comme Owen, Cabet, Victor Considérant qui tentent l'application des premières théories socialistes.

Ces colonies, il faut bien le reconnaître, n'eurent point le même succès que les colonies allemandes

et américaines. Celles-ci, dominées par un profond esprit religieux qui les faisait se plier facilement à une autorité spirituelle et temporelle absolue, arrivèrent vite pour la plupart à un état de rare prospérité : l'agriculture, l'industrie, les arts s'y développaient merveilleusement ; l'excès même de la richesse où quelques-unes d'entre elles étaient parvenues fut la cause de leur perte.

Il en est parmi ces colonies qui, après de longues années d'un vif éclat, s'éteignirent peu à peu faute de renouvellement de leur population. Les *Shakers* par exemple, fondés en 1792, après avoir atteint en 1875 l'apogée de leur développement, diminuent actuellement de jour en jour, par défaut de recrutement.

D'autres, après avoir amassé sous un régime communiste quelques richesses, retournèrent, pour mieux en jouir, à l'individualisme. C'est ainsi qu'à *Bishop Hill* se passa ce curieux phénomène : après quinze ans de vie communiste, on vit se former dans le sein de la colonie, à la suite d'un mouvement d'opinion, quelques expériences de vie individualiste ; l'exemple fut contagieux, car douze ans plus tard, tous les anciens communistes vivaient heureux dans leurs petites fermes. Les mêmes essais individualistes avaient été tentés aussi à *Bethel*, mais avec moins de succès, car, finalement, l'on retourna au communisme ; quelques individus toutefois n'y consentirent jamais,

et vivent encore en individualistes au sein même de la société communiste, en parfaite harmonie d'ailleurs avec elle.

Les importants éléments de réussite qui s'attachaient à ces colonies américaines, religieuses et disciplinées, manquaient aux tentatives d'origine française : Robert Owen, en 1823, dans sa colonie de *New Harmony*, avait attiré, suivant l'expression de Louis Reybaud, « les âmes enthousiastes et mobiles, les existences déclassées et suspectes, qui s'agitent toujours à l'entour de la nouveauté ». Ces hommes n'étaient pas propres à se plier au régime de pareils principes, et la tentative d'Owen échoua.

C'est tout un passionnant roman aussi que la longue histoire de l'*Icarie*, rêvée d'abord par Etienne Cabet dans son *Voyage en Icarie* (1842), puis réalisée par lui en Amérique en 1848, à l'époque des plus beaux enthousiasmes socialistes.

L'*Icarie* a vécu cinquante ans, mais d'une vie agitée et fiévreuse, soutenue constamment par les subsides venus de France. Elle donne l'impression d'un perpétuel mouvement, d'une suite incessante de déplacements vers d'autres cieux, de scissions successives entre deux partis opposés nés au sein de la communauté, se séparant, après une lutte plus ou moins longue, pour aller vivre et évoluer chacun de leur côté (1).

---

1. Voir à ce sujet : *Icarie et son fondateur Etienne Cabet*,

C'est dans le Nord-Ouest du Texas, sur un territoire non reconnu par avance, non délimité et entièrement désert, qu'arrivent de France, en 1848, les 69 premiers émigrants. Lorsque le deuxième groupe de 21 Icariens, qui suivait à quatre mois, les rejoint exténué, au lieu de la douce Icarie déjà prospère qu'il rêvait, il ne trouva que des colons à bout de courage se préparant déjà à la retraite.

Deux mois plus tard, le troisième groupe, qui se dirigeait vers la Terre Promise du Texas, se heurta, sur son chemin, aux débris lamentables des deux premiers départs, démoralisés par la misère et la maladie, qui descendaient tristement vers la Nouvelle-Orléans.

L'enthousiasme cependant continuait à bouillonner en France et les départs se succédaient. Un rapport désespéré, annonçant la débâcle, arriva trop tard à Cabet pour empêcher l'exode de près de 400 Icariens. Quels ne furent pas leur désenchantement et leur douleur lorsqu'ils reconnurent à l'arrivée, épars sur les quais de la Nouvelle-Orléans, les tristes épaves de l'Icarie de leur rêve.

Prévenu, Cabet se hâte vers la Nouvelle-Orléans, se justifie avec énergie vis-à-vis de ses disciples tout prêts à l'accuser, parvient à reconstituer son trou-

---

par Jules Prudhommeaux, 1907, à qui nous empruntons la plupart des renseignements qui vont suivre.

peau diminué des brebis galeuses, et l'année suivante, en 1849, au nombre de 290 restés fidèles, les Icarieus se dirigent vers la ville de *Nauvoo* que venaient d'abandonner les Mormons.

C'est là, à Nauvoo, sur les bords du Mississipi, que, sous les yeux du maître, s'organisa l'Icarie. Mais dans l'esprit de Cabet, ce séjour ne devait être qu'une étape « d'entraînement ». C'est dans l'état d'Iowa que devait se fonder l'Icarie définitive.

La colonie cependant, à Nauvoo, semblait se développer à souhait, malgré quelques nuages passagers, lorsqu'arriva la nouvelle que ses ennemis avaient obtenu contre Cabet une condamnation par défaut pour escroquerie. L'apôtre bondit, cingla aussitôt vers la France et, par une vibrante défense qu'il présenta lui-même, enleva son acquittement.

Mais la colonie, sans son chef, se sentait désemparée; elle s'étonnait d'une absence que certains appelaient tout bas une trahison. Lorsqu'on apprit qu'après son acquittement, Cabet ne songeait pas au retour, le découragement et l'irritation prirent des proportions telles, qu'averti par les chefs délégués, le maître dut s'embarquer à nouveau pour l'Icarie et reprendre, en 1852, la direction de la communauté.

En quelques années cependant, une opposition très forte contre l'autoritarisme de Cabet s'était formée. Une lutte violente s'engagea, après laquelle le maître vaincu dut, avec sa minorité de disciples restés fidèles,

les, quitter définitivement la communauté de Nauvoo en 1856, et aller s'installer à *Saint-Louis*. A peine arrivé, Cabet tombait frappé d'une congestion cérébrale.

C'est Mercadier qui reprit, après Cabet, la direction de la nouvelle communauté de Saint-Louis. Deux ans plus tard, en 1858, elle se transportait à *Cheltenham*. Sur ce nouveau terrain, elle semblait en bonne voie de développement, lorsqu'arriva la guerre de Sécession qui se prépara à balayer la frêle construction de Cheltenham. Vers 1863 commença l'agonie, en 1864 c'était la dissolution.

A *Nauvoo* cependant, l'opposition était restée victorieuse contre Cabet. Mais colons ne tardèrent point, après le départ du maître, à abandonner à leur tour la vieille ville des Mormons pour se rendre dans l'Iowa, région déserte et absolument vierge, où ils s'installèrent à *Corning*.

Là se livra, durant de longs jours gris et monotones, une lutte patiente contre la prairie rebelle, hors des atteintes de la guerre de Sécession. De 1874 à 1877, la colonie de Corning sembla connaître une relative prospérité. Mais à cette époque commencèrent à se dessiner nettement deux partis opposés : celui des *Jeunes* et celui des *Vieux Icariens*.

Les mêmes luttes qui s'étaient déroulées à Nauvoo se reproduisirent à Corning ; le parti des Vieux Icariens, comme autrefois celui des fidèles de Cabet,

en sortit vaincu et dut, en 1879, laisser la place aux Jeunes en se retirant dans l'Est.

Restés seuls, après un développement factice de quelques années et d'éphémères enthousiasmes, les vainqueurs ne tardèrent point à connaître à nouveau les luttes intestines et enfin, en 1886, eux aussi, la dissolution.

Les Vieux Icariens cependant, avaient émigré vers l'Est ; courageusement, ils s'étaient mis à la construction d'une cité nouvelle, *Icara* (New Icaria), qui fut terminée en 1882. Mais, après quelques années, elle aussi devint la proie de dissentiments. L'énergie primitive avait fini, peu à peu, par faire défaut pour permettre de tenter une nouvelle séparation de la communauté ; l'élan imprimé par Cabet, qui avait permis à son œuvre de traverser sans sombrer quarante années de déchirements, cessait de faire sentir ses effets. Après une crise assez longue, la dissolution intervint en 1898 ; la communauté des Vieux avait survécu de douze années à celle des Jeunes Icariens. Ainsi périssait sans retour le rêve de Cabet.

Citons encore, comme exemple de ces tentatives communistes d'origine française en Amérique, mais sans nous y arrêter, celle de Victor Considérant, disciple de Fourier. Après avoir vainement cherché à réaliser ses projets sur le sol même de la France (1),

---

1. Le gouvernement avait refusé à V. Considérant de lui concéder la forêt de Saint-Germain dont il voulait faire le

c'est également au Texas, dans la vallée de la rivière Trinity, qu'en 1858, il alla fonder une *colonie phalanstérienne*. Cet établissement, « vaste et magnifique édifice, où l'on vivait en commun sous la direction des sages et des anciens, élus par les associés », a disparu après une existence obscure et de courte durée.

Cette tentative fouriériste de V. Considérant au Texas, fait songer à une autre expérience moins lointaine et plus heureuse : celle que fit en France, dans l'Aisne, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, J.-B. André Godin, en édifiant son *Familistère de Guise* (1) qui, depuis plus de quarante années, semble se dérouler dans une prospérité ininterrompue. Godin lui aussi était bien un fervent disciple de Fourier et, après avoir perdu dans le *Phalanstère* du Texas les 100.000 francs qu'il avait généreusement offerts, il appliqua, dans l'importante industrie d'appareils de chauffage qu'il réussit à développer à Guise, la plupart des théories de l'Ecole sociétaire.

Mais à la vérité, cette œuvre ne trouve point sa place dans notre étude. Dans l'immense Familistère

---

théâtre de ses expériences humanitaires ; Girault sut-il apprécier la différence des temps lorsque, un demi-siècle plus tard, il fondait librement la colonie communiste de Saint-Germain dont nous parlerons au cours de cette étude ?

1. Voir : J.-B.-A. Godin et le *Familistère de Guise*, par F. Duval, thèse de droit. Lille, 1905.

ou « Palais social » de Guise, Godin voyait, il est vrai, se rassembler tous les ouvriers de son usine, à qui bientôt il allait céder la propriété même de son entreprise ; mais chaque famille, dans l'édifice commun, vivait individuellement avec les gains de ses membres. On y pratiquait aussi les modes les plus intéressants d'association du capital et du travail avec un système particulier de participation aux bénéfices. Les plus belles institutions de prévoyance et de mutualité s'y étaient développées sous l'action du philanthrope éclairé qu'était Godin. Mais la « Société du Familistère de Guise, association coopérative du Capital et du Travail », que son organisation complexe a fait appeler par un irrévérencieux « une boîte à votes », ne peut, malgré son système d'habitation unitaire, être rapprochée des Colonies communistes libertaires qui vont nous occuper.

\*  
\* \*

Que paraissait-il résulter de ces trois siècles d'expériences ? La possibilité pour un certain nombre d'individus, voire même pour un peuple entier, de vivre en communisme, sur un sol moyennement fertile et dans des conditions économiques suffisantes, était surabondamment prouvée.

Mais, à certaines conditions cependant, semblait-il : il fallait non seulement à ces hommes une autorité et une direction à la fois très fermes et très éclairées,

mais ils devaient encore pouvoir puiser en eux-mêmes, soit sous l'influence d'un profond esprit religieux — comme dans la plupart des colonies de l'Amérique du Nord, — soit d'une certaine passivité naturelle de caractère jointe à une contrainte presque tyrannique — comme dans les Réductions des jésuites du Paraguay, — la malléabilité nécessaire pour se plier à cette discipline.

Or, au début de ce siècle, des hommes se sont trouvés pour mettre précisément en doute le principe d'autorité qui avait assuré le succès des précédentes expériences, et pour affirmer la possibilité de vivre en communisme libertaire :

« Par l'étude des tendances qui, disent-ils, s'affirment dans toutes les branches de l'activité humaine, dans l'industrie, dans le commerce, dans les transports, dans la prise des plaisirs, nous constatons, après bien d'autres d'ailleurs, l'acheminement qui s'opère vers le communisme.

« Aussi après Owen, Fourier, Cabet, Morus, qui furent les initiateurs ou les expérimentateurs d'un communisme transitoire, entaché d'autorité et de réglementation à outrance ; après le collectivisme régimentaire, copie fidèle de la société moderne avec un seul exploiteur, l'Etat, la théorie libertaire se présente demandant droit de cité (1) ».

---

1. *Communisme expérimental*, par Fortuné Henry, publication de la colonie d'Aiglemont (1905), p. 4.

Cette théorie libertaire, sous le nom d'Anarchie, s'était déjà révélée à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, mais sous des formes peu faites alors pour en assurer la vulgarisation. Des attentats criminels, qui sont encore dans toutes les mémoires et qui avaient attiré sur elle la réprobation générale, avaient fini par la faire sortir du domaine de l'Economie politique pour la faire passer dans celui du Code pénal. Cette fièvre homicide et dévastatrice semble heureusement s'être aujourd'hui calmée, et de plus en plus la théorie libertaire paraît chercher à reprendre la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Ces hommes affirment que la propriété individuelle et l'autorité sous quelque forme qu'elle se présente, dans le domaine économique et social, sont la cause de tous les maux et de toutes les tares.

A l'état de liberté, disent-ils avec Darwin, il ne peut y avoir lutte entre les individus d'une même espèce qu'en cas de disette d'aliments ou de compétition sexuelle.

Or, dans l'état de communisme libertaire, la disette d'aliments n'est pas à redouter : d'une part, la terre produit au delà des besoins à satisfaire et les parasites et les accapareurs n'existeront plus ; d'autre part, le travail, cessant d'être imposé, au lieu d'être une peine sera une récréation (1).

---

1. « Par le travail libre, il est extraordinaire de constater ce que l'homme produit. Dès qu'un labeur le fatigue, il l'a-

En deuxième lieu, il ne peut exister de compétitions sexuelles que par suite de l'introduction, en cette matière, de l'esprit d'autorité accompagné de l'esprit de propriété. Dès l'instant où nous cesserons de considérer la compagne, ou le compagnon, avec lequel nous partageons notre existence comme notre propriété la plus immédiate, dès l'instant où nous serons débarrassés de ces expressions employées contre tout droit de « ma femme », « mon homme », dès que nous lui aurons reconnu, comme à tout être conscient, le droit absolu de s'appartenir à lui-même et de disposer de sa propre volonté, toute espèce de compétition aura cessé d'être à redouter.

Bien mieux, dans une société où seraient renversées toutes les barrières qui encombrent celle d'aujourd'hui, les hommes s'accoutumeraient, par la force même des choses, à voir dans leurs semblables des êtres dont le concours est également utile. Au lieu de chercher parmi eux des ennemis, ils s'habitue-

---

bandonne pour en prendre un autre qui lui sert de distraction.

« Au lieu du manœuvre abruti qui fait toujours la même besogne, il devient l'ouvrier intelligent qui façonne, transforme et crée ; au lieu du spécialiste que son travail n'intéresse plus, il devient l'*intégral* qui fait de tout et que tout passionne.

« Pour résumer, je dirai que, libre, le travail devient attrayant, passionnant même et qu'il développe chez celui qui le pratique toutes les facultés en même temps. » (*Communisme expérimental, op. cit., p. 23.*)

raient à s'aimer, à vivre dans une harmonie où *l'altruisme* serait de règle puisqu'au fond il n'est qu'un *égoïsme bien compris* : « Mettre l'homme dans l'obligation d'être bon avec ses semblables sous peine de se nuire, c'est une solution qui n'est pas pour nous déplaire » (1).

Tels sont les principes que proclament ces hommes. Mais ils veulent, en outre, en faire la démonstration par l'exemple :

« De négative, notre théorie demande à devenir positive. Hier guerroyant contre l'autorité sous toutes ses formes, elle veut aujourd'hui édifier, mais édifier en liberté.

« Il ne suffit plus de nier et de rejeter les aspirations libertaires en les taxant simplement d'impossibilités ; mais il ne faut pas que, de notre côté, nous partions sur des affirmations non contrôlées sous peine d'être nos propres dupes. Il ne faut pas que des années de lutte acharnée contre les régimes, aboutissent à la marche volontaire, à l'abri de mots non définis.

« Il faut, pour que la philosophie libertaire s'adapte, et elle s'adaptera en cessant d'être la théorie de la pan-destruction pure, qu'elle s'attache, par la preuve de l'expérience, les consciences des milieux qu'elle a pénétrés.

---

1. *Communisme expérimental, op. cit.*, p. 24.

« Les événements eux-mêmes se chargent de nous appuyer ; le sentiment libertaire s'affirme de plus en plus dans les rapports économiques comme dans les manifestations les plus hautes des lettres et des arts.

« L'ambiance est prête, les esprits sont mûrs pour que nous entrions de plein-pied dans la sphère d'action et d'expérience, puissamment aidés que nous sommes par la crainte du demain économique gros d'imprévus et de dangers (1). »

L'expérience va donc être tentée ; mais il n'est guère possible, au sein même de la société actuelle, de réaliser intégralement la cité de rêve vers laquelle tendent les libertaires. Aussi ces hommes précisent-ils, avant de commencer, la portée exacte que doivent avoir, à leurs yeux, les milieux harmoniques artificiels que nous allons étudier :

« La constitution d'une société aussi différente de celle d'aujourd'hui, sera le résultat d'une éducation spéciale, grâce à laquelle les formes surannées de l'appropriation, des rapports des sexes et de l'éthique actuelle changeront.

« Or, l'homme ne peut changer sans que l'on modifie le milieu dans lequel il vit, et le milieu ne change qu'à la condition que les hommes qui le constituent soient modifiés.

---

1. *Communisme expérimental, op. cit.*, pp. 6 et 7.

« Sur ce point chacun est d'accord.

« Nous sommes donc enfermés dans un cercle vicieux que nous pouvons énoncer comme suit : changer l'homme pour modifier le milieu, modifier le milieu pour changer l'homme.

« Si nous voulions confier au temps le soin de nous en sortir, nous pourrions prendre date chez nos arrière-petits enfants : des modifications lentes et successives se chargeraient peut-être bien de l'opération.

« Mais nous sommes pressés de vivre et surtout de matérialiser nos conceptions.

« Et la seule solution qui me paraisse logique, c'est de constituer le plus rapidement possible un milieu harmonique artificiel qui, lui, en vertu de l'influence du milieu sur l'ambiance, pourra agir simultanément dans deux sens également utiles, par voie d'éducation et par voie de rayonnement.

« Par voie d'éducation, il agira directement sur les hommes qui vivront sa vie, sur ceux que les circonstances appelleront à partager certains travaux, à jouir de certains plaisirs.

« Par voie de rayonnement, un milieu libre pénétrera de son action les centres qui l'environneront, que les besoins de tous les jours mettront en rapports avec lui. L'exemple contagieux se produira : des soifs de bonheur s'éveilleront, traduites rapidement par l'installation de nouveaux centres dont la constitution

harmonique n'aura plus les mêmes tâtonnements, pour lesquels certaines épreuves du début seront adoucies, peut-être supprimées.

« Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le développement de nouveaux milieux, au lieu d'être une cause de désunion, sera une source nouvelle d'harmonie ; la diversité d'éléments constituera une garantie plus grande d'accord, la monotonie, l'ennui étant le plus grand des ennemis qui attende des hommes qui s'isolent même volontairement.

« Il faut à notre existence l'aliment toujours nouveau des impressions, l'amplification ininterrompue de notre rêve.

« Le point le plus délicat, le travail le plus laborieux est sans contredit la constitution du milieu initial. Car il ne faut pas nous dissimuler les difficultés de la tâche ; avec des éléments imparfaits, munis des tares de la société que nous voulons réduire, il nous faudra bâtir la cité du rêve, dans laquelle les hommes donneront volontairement leur effort, sans s'occuper de ce que les autres consomment ; dans laquelle, faisant une évolution volontairement rapide, il nous faudra faire abstraction des passions qui résultent d'une fausse morale et d'un prolongement de l'idée de propriété.

« Arriver à comprendre que les êtres s'appartiennent complètement, que l'affection et l'amour sont des valeurs d'échange et des facteurs de bonheur

général au lieu d'être la source de douleurs particulières, ce sera déjà la suppression presque complète des désaccords passionnels.

« Je crois fermement, quels que soient les déboires et les difficultés qui attendent notre première tentative, difficultés et déboires qu'il ne faut pas se dissimuler, qu'il y a en nous et autour de nous des éléments suffisants pour former la primitive cellule.

« Mettons-nous donc à l'œuvre, notons rigoureusement, avec l'exactitude qui convient à une expérience aussi grave, les phénomènes qui se produiront, et si les circonstances voulaient un jour que les premiers à la tâche ne puissent poursuivre la route, des matériaux seront là tout prêts pour de nouveaux ouvriers de l'avenir (1). »

\*  
\* \*

Ces précédents et ces principes exposés, il ne nous reste plus maintenant qu'à présenter tour à tour quelques-unes des tentatives de réalisation de communisme libertaire qui se sont succédées en France depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle.

Il importe cependant de signaler auparavant, dans les dernières années du xix<sup>e</sup> siècle, l'essai malheureux de *la Cæcilia*, le premier en date, qui eut pour

---

1. *Communisme expérimental*, op. cit., pp. 29, 30, 31.

théâtre l'Amérique du Sud, la terre de prédilection des communistes.

C'est au Brésil que, vers 1890, une centaine de colons, venus des quatre points du monde, se réunirent pour essayer de vivre en commun la vie libertaire. Les conditions dans lesquelles ils s'installèrent étaient d'ailleurs assez favorables ; le gouvernement brésilien leur avait généreusement concédé de vastes terrains très fertiles, avec toutes les facilités désirables pour vivre selon leurs aspirations.

La durée totale de cette colonie ne dépassa cependant pas deux ans. La diversité d'origine de ces hommes qui voulaient vivre en communisme, se traduisant dans la pratique par des oppositions de goûts, de caractères, ne tarda pas à faire de la *Cæcilia* un véritable enfer : les querelles et les discussions violentes se succédaient. C'était vainement que les plus conscients essayaient de conserver quelque tenue vis-à-vis du public qui les observait : « Même les hommes les meilleurs y étaient devenus mauvais... » déclarait plus tard l'un des anciens colons de la *Cæcilia*. Après une pénible agonie de près de quinze mois, la colonie dut se disperser.

Ce premier essai mis à part, auquel il faut joindre, au Canada, celui de *Redder Alta* (1), c'est parti-

---

1. Une certaine publicité était faite, dans le courant de 1906, à un essai de réalisation communiste libertaire à *Redder Alta*, au Canada. Les personnalités qui s'en occupaient sor-

culièrement sur le sol même de la France que ces tentatives de communisme libertaire se sont manifestées. La colonie que nous signalerons en Belgique, pays de langue française, procède des mêmes influences. Quelques colonies communistes se sont aussi, il est vrai, développées en Hollande et en Russie ; mais elles y ont pris un caractère particulier qui les distingue des nôtres : ce sont des colonies tolstoïennes dominées par un mysticisme qui tendrait un peu à les rapprocher des colonies américaines à physionomie religieuse.

Les colonies hollandaises ont d'ailleurs subi récemment un échec (1) ; celles de Russie fonctionneraient

---

taient en partie de nos grandes écoles : un vétérinaire d'Alfort, un ingénieur, un architecte, un médecin ; de nombreux menuisiers et mécaniciens s'étaient joints à eux. Ce *milieu libre* était établi sur une exploitation de charbon (V. le *Libertaire*, n° du 8 juillet 1906). Un certain nombre de départs avait déjà été effectués et près de quarante colons devaient, paraît-il, être installés, avec femmes et enfants, à la fin de 1906. La presse du parti ayant signalé à plusieurs reprises cette tentative, les colons auraient manifesté leur désir qu'il ne soit point parlé d'eux avant qu'il y ait des résultats à enregistrer. La colonie n'a pas donné signe de vie depuis cette époque. Cette absence de nouvelles est-elle bien, conformément au dicton, un signe de prospérité ? Il serait hasardeux de l'affirmer.

1. Une colonie communiste s'était fondée à Blaricum, petit village à deux heures d'Amsterdam, sur un terrain d'une dizaine d'hectares que les colons avaient mis en culture. Ceux-ci s'inspiraient, dans leur conduite, des principes de Tolstoï. Il semble bien, d'ailleurs, que le plus parfait accord

encore, paraît-il, à l'heure actuelle. Il n'est point parvenu à notre connaissance qu'il y ait eu en Europe d'autres tentatives notables de ce genre.

Dans ces conditions, nous ne parlerons que des essais tentés en France. Mais, à vrai dire, nous n'en trouverons que deux pour retenir un peu longtemps notre attention : d'abord le premier en date après la *Cæcilia*, le *Milieu Libre de Vaux*, aujourd'hui dissous, puis, la *Colonie communiste d'Aiglemont*, qui fonctionne toujours à l'heure actuelle.

Ces deux essais, dans leur création et leur fonctionnement, présentent des caractères qui marquent deux conceptions légèrement différentes. Les autres tentatives, d'une durée beaucoup plus courte, que nous examinerons assez rapidement, participent en général de l'une ou de l'autre de ces deux expériences ; il nous suffira donc de fixer, par quelques faits, leur physionomie particulière, en faisant ressortir le plus nettement possible les causes apparentes de leur échec, sans trop nous attarder cependant aux détails de leur courte existence.

---

ne régnait pas toujours entre eux. Ils durent se disperser en 1903, après cinq ou six années d'expériences, par suite de l'invasion sur leurs domaines de la population hostile. Les principes de Tolstoï, qu'ils pratiquaient, enseignant de ne point résister au mal par la violence, on dut envoyer la force armée pour les protéger. (*L'Action*, n° du 18 mai 1903. — *Le Libéraire*, n° du 18 octobre 1903).

Notre souci le plus vif sera de présenter cet exposé avec le plus grand esprit d'impartialité ; il nous suffira, pour y réussir, de nous borner à reconstituer les phases de ces essais en faisant choix des documents les plus propres à nous éclairer et les moins suspects de parti pris. Nous nous reporterons donc uniquement, pour cette étude, aux documents émanant soit des colons eux-mêmes, chaque fois que cela sera possible, soit des visiteurs étrangers et généralement sympathiques ; nous utiliserons également les articles parus sur le sujet qui nous occupe dans les journaux du parti communiste-libertaire ; et, en ce qui concerne Aiglemont seulement, une enquête sur les lieux, avec un court séjour à la colonie, compléteront ces sources de renseignements.

# Première Partie

## LE MILIEU LIBRE DE VAUX

---

### CHAPITRE PREMIER

#### Phase préparatoire

*Sommaire.* — Société instituée pour la création et le développement d'un milieu libre en France. — Conférences. — Manifeste. — Principes fondamentaux de l'expérience. — Ce que sera la colonie. — La question de la femme. — Forme juridique adoptée: forme coopérative de la loi du 24 juillet 1867. — Extrait des statuts. — Objections dans le sein du parti communiste libertaire.

Il sembla se généraliser dans les milieux libertaires et communistes, aux premiers jours du xx<sup>e</sup> siècle, une orientation nouvelle de certains esprits que l'on avait déjà vue se manifester lors des essais de la *Cæcilia*.

Un nouveau mode de propagande avait été ima-

giné : la propagande par l'exemple. Certains avaient fini par trouver stériles ces longues soirées tristes, dans des salles basses et mal éclairées, autour des apôtres du parti, où se réunissaient de vieux rêveurs communistes avec quelques malheureux que le sort n'avait pas favorisés ; on y mettait successivement à nu toutes les tares de la société actuelle, pour terminer sur une évocation consolante de la société future d'où tout mal sera banni.

La crainte s'était sans doute emparée d'eux de ne jamais connaître de leur idéal de bonheur que les images idylliques que les orateurs leur montraient, la peur de mourir avant d'avoir atteint la Terre Promise.

C'était assez parler, il fallait agir ; à tous ceux qui traitaient de chimères les aspirations communistes et libertaires il importait de répondre par l'argument victorieux du fait accompli.

C'est ainsi qu'aux premiers beaux jours de l'année 1902, quelques impatients du parti se concertèrent et résolurent de hâter la réalisation de théories maintes fois développées. Une société, qu'ils constituèrent aussitôt dans ce but, devait réunir les capitaux nécessaires à la fondation d'une colonie communiste. Elle prit pour titre : *Société instituée pour la création et le développement d'un Milieu Libre en France.*

Une proclamation, insérée à cette époque dans les

journaux du parti (1), en expose sommairement l'objet :

Camarades,

Nous avons résolu de tenter une expérience de communisme libre. Malgré la puissance des capitalistes, malgré l'oppression gouvernementale, à côté de la société bourgeoise basée sur la force souveraine de l'argent, nous voulons constituer un milieu libre, dans lequel les camarades ayant demandé à en faire partie méneront la vie qu'il leur plaira de vivre. En un mot, nous voulons constituer une « colonie libertaire », nous voulons par la pratique de nos idées, dans ce qu'elles ont de réalisable dans une société autoritaire, prouver par l'exemple que c'est dans le communisme libre qu'il est nécessaire de rechercher le bonheur individuel.

Nous faisons appel à tous les cœurs généreux, assoiffés d'idéal, à tous les penseurs, pour nous aider à mener à bien une expérience de communisme et d'harmonie.

Mais, avant toute exécution, il était nécessaire à la fois de gagner l'opinion en faveur d'une pareille tentative, et d'amasser quelques ressources pour les frais d'établissement. Des conférences publiques s'organisèrent donc aussitôt ; on y parlait de « la liberté communiste dans une colonie communiste », « de l'anarchie », on y supputait par avance « ce

---

1. *Le Libertaire*, n° du 13 septembre 1902.

que pourra être une colonie anarchiste au sein de la société capitaliste » (1).

La nouveauté du sujet semble alors avoir séduit les imaginations et piqué les curiosités. Les promoteurs du mouvement constatent, avec une vive satisfaction, l'affluence du public à ces réunions. « Le nombre d'adhésions recueillies jusqu'à ce jour, écrivent-ils, les nombreuses lettres d'encouragement qui nous parviennent, montrent bien que le besoin de créer une colonie libertaire se fait vivement sentir... » (2)

C'est ce qui explique sans doute l'ardeur avec laquelle se poursuit cette campagne de conférences : commencée au mois d'août 1902, elle ne cessera qu'au début de l'année suivante. C'est la phase de préparation, d'où sortira bientôt un « milieu libre », miniature de la société future. Et les causeries si monotones d'antan, comme vivifiées par un sang nouveau, recommençaient à captiver ; c'était toujours à la petite cité communiste qui allait naître, que se rapportaient naturellement les sujets traités : « De la nécessité d'un groupement de communisme pratique... Du rôle de l'individu dans la colonie libertaire... Du rôle de la femme dans la colonie libertaire, etc... »

Un long manifeste, où l'on invitait les populations

---

1. *Le Libertaire*, n° du 13 septembre 1902.

2. *Le Libertaire*, n° du 27 septembre 1902.

à adhérer à la *société instituée pour la création et le développement d'un milieu libre en France*, fut publié.

En raison des idées qu'elle développe, cette proclamation mérite une analyse ; elle contient en effet les bases sur lesquelles sera fondée la colonie de demain.

Passons rapidement sur les conditions d'adhésion à cette société préparatoire d'un milieu libre ; la perception des cotisations étant son principal objet, l'accès en était naturellement des plus larges : elle « ne comporte, dit le manifeste, aucune déclaration philosophique, politique ou économique, elle est simplement financière. Le but unique de la société est celui-ci : tenter une expérience de communisme libre, expérience dans laquelle la *société de développement* fournit le capital nécessaire à la constitution du milieu... »

Mais, ceci nous intéresse davantage, quelles sont les conditions pour être admis à s'évader du monde actuel et pour aller goûter, au milieu libre, les joies de la vie communiste ?

Il faut d'abord avoir fait partie de la *société de développement* et y avoir cotisé, en un ou plusieurs versements, une somme de 30 francs.

Eh quoi ! son travail et sa foi ne suffiront-ils point au croyant communiste pour s'assurer une place

gratuite dans cet heureux séjour ? Devra-t-il donc, en outre, payer avant d'entrer ?

Oui, répond le manifeste : « 1° Parce qu'il est nécessaire de réunir des capitaux ; 2° parce que cette somme, relativement considérable pour un travailleur, prouve que celui qui l'a versée a une bonne tendance, qu'il accomplit un effort soutenu auquel ne se résoudraient pas des gens qui adhèrent par dilettantisme ou fantaisie ».

Il faut ensuite, naturellement, avoir demandé à faire partie de la société.

En troisième lieu, c'est le tirage au sort (1) qui désignera les membres parmi les candidats de telle ou telle profession. En effet, dit le manifeste, « le tirage au sort ferme la porte à la protection et au favoritisme, quelque forme qu'ils revêtent ; il empêche la tentative d'être le fait d'une coterie ; il reconnaît aux camarades éloignés ou moins connus les mêmes droits qu'à ceux de Paris ou réputés militants ; il procède, sans risque de froisser qui que ce soit, à l'élimination forcée des candidats puisqu'il n'y a pas place pour tous. S'il y avait place pour tous, il n'y aurait pas à refuser des camarades...

---

1. Ce mode de recrutement s'oppose à celui adopté par la plupart des colonies postérieures, qui soumettront leurs colons à un choix minutieux, estimant que l'harmonie ne peut être assurée que par « l'affinité » des éléments.

Ajoutons enfin que le tirage au sort ne présente pas d'inconvénients, à nos yeux, parce que, si nous tentons l'expérience, c'est que nous croyons mûrs pour la liberté ceux qui déclarent sincèrement que la liberté est le bien suprême... Tout membre de la *société de pratique* ayant signé la demande ci-dessous, vit *totalelement libre*, sur le sol de la société et n'a à rendre compte à personne de sa vie, au point de vue politique, économique, social ou philosophique. »

Voici d'ailleurs le texte de la DEMANDE D'ADHÉSION :

« Membre de la société financière, partisan du principe de liberté absolue, me reconnaissant suffisamment développé pour, dans une société libre, ne jamais me livrer à la violence sur aucun de mes co-associés, reconnaissant qu'il n'est point besoin d'une force quelconque pour imposer le travail aux individus, que libres ils l'exécuteront d'eux-mêmes pour une foule de raisons qu'il n'est pas besoin d'énumérer, je demande à faire partie de la société de communisme libre.

« *Je reconnais que c'est de ma propre initiative que je tente cette expérience.* Je me rendrai à mes frais à la Colonie. Au cas où je voudrais quitter la société de pratique, celle-ci me rapatrierait à mon lieu d'origine à ses frais ; ceci, afin que je ne sois pas contraint de vivre dans un milieu, malgré moi, risquant ainsi d'y apporter un trouble préjudiciable à l'expérience. Il est entendu qu'en entrant dans la

société je déclare que je voudrais la voir se développer de plus en plus, de telle façon qu'elle arrive à produire sur son sol le plus possible de vivres et d'objets nécessaires afin d'éviter les transactions. Espérant par cette tentative aider à prouver aux hommes que c'est dans le communisme libre qu'il est nécessaire de rechercher le bonheur individuel. »

(*Signature, adresse, profession.*)

Puis, le manifeste expose le principe fondamental de l'expérience : tous les colons seront réunis par une formule commune : *chacun produira selon ses forces, chacun consommera suivant ses besoins.*

« Il importe donc de déclarer que le but de l'association est essentiellement économique ; c'est-à-dire tendant à prouver que des individus groupés sur un fonds commun, dans la liberté absolue, *en camaraderie*, peuvent produire au moins autant qu'ils consomment. La philosophie, la moralité découlant de l'expérience est affaire de conclusion personnelle à chacun des co-associés.

« Les initiateurs de la tentative soumettent ce projet à l'attention des hommes tourmentés par la solution de la question sociale, et font appel à tous pour le réaliser au plus tôt et dans toute son acceptation. »

Enfin, pour terminer, les rédacteurs de cette proclamation fixent par avance certains détails de la vie matérielle des habitants du futur milieu libre.

Il est nécessaire de régler et de limiter les rapports des colons avec l'extérieur : quel que soit leur ardent désir de faire abstraction de la société, isolés au milieu d'elle, il leur faut bien, dans les débuts tout au moins, avoir parfois recours à elle :

« Les colons ne manipulent pas d'argent. Pour leurs menus besoins, voyages, relations avec l'extérieur, ils reçoivent la somme de 2 francs par semaine.

« Tout ce qui est nécessaire à la matérialité de la vie leur est fourni par la société. Les achats, les ventes, en un mot toute manipulation d'argent est effectuée par le trésorier d'après les indications des colons. La trésorier est donc le seul colon qui manipule des fonds, tous ses achats et ventes seront faits par devant au moins deux colons qui, par leurs signatures, constateront et approuveront que les factures sont conformes. Le trésorier exerce sa fonction une semaine et son remplaçant est pris, à tour de rôle, à partir du plus ancien membre de la société... »

Cette étroite réglementation, ces défiances et ces précautions, ces formes rigoureuses ne sont pas sans étonner quelque peu au seuil de la cité libertaire, dont la devise est « ni dieu, ni maître ». L'allocation fixe de deux francs par semaine, pour les *menus plaisirs*, si elle assure la colonie contre la prodigalité de ses membres, paraît assez mal cadrer avec la formule communiste de la *prise au tas*. Les organisateurs

s'en rendent compte, d'ailleurs, et expliquent ainsi ces alarmantes dérogations aux principes :

« Nous n'entendons pas, disent-ils, faire un couvent, mais, au contraire, faciliter à chacun les moyens de développer sa pensée. — La somme étant fixe, les camarades de la société de pratique ne seront pas obligés d'adresser une demande en règle à leurs co-associés pour chaque dépense qu'ils auraient à faire. On ne peut songer à laisser immédiatement chacun puiser à même la caisse, car ce seraient toujours les plus délicats qui seraient lésés, les besoins avec l'extérieur étant indéterminables et variant à l'infini. Cependant l'idée d'une caisse commune pourra être étudiée ultérieurement. »

Et pourtant tout le communisme est là !

En dernier lieu, le manifeste s'explique sur une question brûlante, dangereuse entre toutes pour la bonne harmonie des colons, la question de la femme. Bornons-nous à transcrire sur ce point le texte que nous avons sous les yeux :

« A la colonie, on ne tentera d'appliquer, en amour surtout, aucun système ; il ne s'agira pas plus de pratiquer la monogamie que la polygamie, la polyandrie ou la communauté absolue ; il s'agira de réaliser, aussi complètement que possible, l'*harmonie* et chacun déterminera sa vie en conséquence.

« *Chacun* sous-entend la femme au même titre que l'homme, car il sera fait abstraction complète

des sexes : on ne connaîtra que des individus libres. Par conséquent les camarades, ayant passé ou non devant la loi pour s'unir à leur compagne, *ne pourront jamais faire valoir un droit propriétaire* quelque à leur égard, et la femme n'en usera pas plus à l'égard de l'homme.

« Il ne s'ensuit pas que les camarades venus seuls à la colonie trouveront nécessairement (!) des compagnes dans les femmes qui l'habiteront. Là encore régnera le régime absolu de la liberté, et les couples unis avant leur séjour sur le territoire de l'expérience, pourront naturellement continuer la même existence qu'auparavant. Toute femme, en un mot, sera libre d'elle-même sans que qui que ce soit puisse jamais porter atteinte à sa liberté. Ces explications étaient utiles, tout autant pour prévenir les déceptions possibles que pour déjouer des interprétations fantaisistes de la part de nos adversaires. »

Ces déclarations pures et simples ne sont-elles donc point suffisantes pour juger cette doctrine ? Est-il bien nécessaire, pour ses adversaires, de recourir à des « interprétations fantaisistes » ? Hâtons-nous, d'ailleurs, de constater, pour ne point insister sur ce sujet que, avertis sans doute par un instinct pratique plus sûr que leurs conceptions théoriques, les colons eux-mêmes ne purent se résoudre à pratiquer, du moins ouvertement, de semblables théories.

Les principaux détails du fonctionnement étant

ainsi réglés, il ne restait plus qu'à fonder la colonie. Mais il était nécessaire, pour cela, d'attendre que la caisse soit suffisamment garnie pour faire face aux dépenses de premier établissement, terrain, matériaux de construction, outils, bétail, etc., à la nourriture et à l'entretien des colons dans la période improductive qui précédera la première récolte.

Mais l'attente ne sera plus longue : la somme jugée nécessaire ayant été fixée au chiffre assez modique de 1.500 francs, bientôt l'impatience des communistes pourra être satisfaite.

Mais auparavant, un mot reste à dire sur la forme juridique dont ses promoteurs ont cru nécessaire de revêtir cette tentative.

Nous sommes alors au lendemain de la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901, proclamant la liberté d'association. Les colons eussent pu, comme d'autres dans la suite, former simplement une association non déclarée pour laquelle on n'aurait pu les inquiéter. Sans doute ils n'auraient point, dans cette forme, bénéficié de la personnalité morale et de ses avantages juridiques ; mais, pour des libertaires peu soucieux des Codes et résolus par principe à ne jamais recourir pour leurs différends à nos tribunaux, ces avantages perdent beaucoup de leur valeur.

Ce ne fut pourtant point là le parti qu'ils prirent. Soit qu'ils aient manqué de confiance en une trop récente liberté qu'ils n'avaient point encore expéri-

mentée, soit qu'ils aient obéi à toute autre considération qui nous échappe, nos communistes préférèrent dès le début se grouper régulièrement suivant la forme coopérative, beaucoup plus complexe, et se conformer de tous points aux minutieuses formalités de la loi du 24 juillet 1867. Une assemblée générale, tenue le 22 février 1903 à Paris, rue Réaumur, nomma un Conseil d'administration et un Conseil de surveillance ; des statuts — le pacte social qui tient lieu de *loi* aux sociétaires ! — furent même élaborés et adoptés.

Quelle dérogation aux principes ! combien durent se sentir gênés les libertaires qui votèrent cet acte, dont voici un extrait :

**Société coopérative « Le Milieu Libre »**

Siège social à Vaux, près Château-Thierry (Aisne)

**EXTRAIT DES STATUTS (1)**

ARTICLE PREMIER. — Il est formé entre tous les sociétaires actuels et tous ceux qui seraient ultérieurement admis, une société à personnel et capital variables, conformément aux dispositions de la loi.

ART. 2. — La société prend la dénomination de : *Le Milieu Libre*.

---

1. *Le Peuple*, organe socialiste de Château-Thierry, n° du 15 mars 1903.

ART. 3. — Elle a pour but : 1° de faire la culture et l'élevage, ainsi que toutes les opérations ayant trait à ce genre de travail, et 2° de créer et développer toute industrie nécessaire par le développement de la société.

ART. 5. — La durée de la société est fixée à quatre-vingt-dix-neuf ans, à compter du jour de la constitution définitive (le 4 janvier 1903), sauf les cas de prorogation ou de dissolution anticipée prévus aux présents.

ART. 7. — Le fonds social est fixé, quant à présent, à 1000 francs et divisé en 20 parts sociales de 50 francs chacune.

ART. 9. — Il pourra être réduit, mais ne devra pas être inférieur à 100 francs, soit par suite de reprise d'apports résultant de retraits, décès d'associés.

ART. 11. — Les parts sont nominatives, même après leur entière libération ; elles *ne donnent droit à aucun intérêt*.

ART. 33. — Les bénéfices, déduction faite des frais généraux et autres charges sociales et des affectations indiquées à l'article 34 ci-après, sont répartis comme suit : 100 0/0 aux sociétaires.

ART. 34. — Les frais généraux comprennent tous les frais ordinaires de la société plus les frais d'amortissement du matériel, plus les prélèvements du fonds de réserve et du développement.

ART. 35. — 70 0/0 des bénéfices bruts seront affectés au fonds du développement, 20 0/0 à la réserve.

ART. 36. — Chacun des membres du personnel touchera

la somme de 2 francs par semaine, et sera assuré de tous autres soins utiles et nécessaires à son existence.

ART. 40. — Toute contestation entre les sociétaires et la société ne pourra être tranchée que par la juridiction de Château-Thierry et non ailleurs.

Les communistes de Vaux semblent avoir voulu, par ces dérogations importantes à leurs principes, protéger leur colonie contre les vexations possibles des autorités, qu'ils redoutaient mais qui ne se produisirent en aucune façon. Rassurées sans doute sur ce point, la plupart des colonies qui suivirent ne s'embarrassèrent pas de formes aussi complexes et vécurent simplement à l'état d'associations non déclarées.

Avant d'aborder enfin l'histoire de la colonie de Vaux, signalons, pour terminer, les objections que souleva, dans le sein même du parti, cette idée de réalisation communiste artificielle. Beaucoup de libertaires estiment en effet que rien de sérieux ne peut être tenté dans cette voie tant que l'édifice social actuel ne sera pas complètement détruit ; il y en eut donc, parmi eux, qui ne partagèrent point l'enthousiasme des promoteurs du futur *milieu libre*.

« En quoi, disent-ils, ce milieu sera-t-il plus libre que tout autre ? en quoi sera-t-il à côté, et non dans le sein, de la société capitaliste ?

« On sera naturellement obligé d'y faire du com-

merce avec le dehors, on y maniera de l'argent, la colonie sera sur un terrain *acheté*, frappé d'impôts ; elle ne sera à l'abri d'aucune des lois qui nous écrasent... Je ne vois nullement le côté par lequel la société capitaliste sera tant soit peu entamée. Ce milieu sera libre dans la société... comme l'est l'oiseau dans sa cage, le prisonnier dans sa cellule.

« Si l'on veut considérer cette société comme une sorte de coopérative (semblable à celles qui existent déjà, mais sur une grande échelle), où l'on s'accommodera le mieux possible du régime actuel et dont on pourra retirer certains avantages, nous sommes d'accord. Quelques camarades pourrout s'y trouver bien (et c'est déjà important), mais ils me paraîtront toujours peu autorisés à dire qu'il vivent *en dehors* de la société et qu'ils travaillent à l'avènement de temps meilleurs par leur mode d'existence.

« Je leur souhaite, à eux personnellement, beaucoup de bonheur, mais au point de vue de la propagande, il serait même, à mon avis, assez fâcheux que leur projet réussît.

« Ils auront, dans ce cas, prouvé que l'on peut être heureux dans notre hideuse société, et qu'il suffit seulement pour cela, sans qu'il soit besoin de rien modifier, de se réunir une centaine.

« Voilà une démonstration à ne pas faire !

« ... On ne s'assure pas le bonheur et la tranquillité quand, dans une maison malsaine et dont la char-

pente est pourrie, on s'installe bien commodément dans une pièce... Ce qui importe avant tout, a dit Bakounine, c'est la pandestruction (1). »

Un autre article déclare que « la colonie libre ne sera ni plus ni moins que les autres groupes humains, soumise à l'ensemble de toutes les lois, de toutes les iniquités, de toutes les concurrences et de toutes les inégalités économiques ». Ce dernier article était signé par E. Girault (2).

Mais ces objections n'étaient pas de nature à ébranler la foi des initiateurs du milieu libre et, courageusement, la propagande continua. Le mouvement était d'ailleurs énergiquement dirigé par Butaud, à qui revient le droit d'être appelé le premier initiateur des milieux libres en France. Il était depuis cinq ans sur la brèche, poursuivant vainement la réalisation de son idée. Un échec antérieur ne l'avait pas abattu.

« Butaud, dit de lui un journal du parti (3), est un rude, qui ne connaît pas les subtilités, les finaseries de la casuistique : il va droit au but, par devant ou par à côté... c'est un travailleur, un bon

---

1. *Le Libertaire*, n° du 29 novembre 1902, article signé Francis.

2. Lui aussi, quelques années plus tard, devait cependant fonder à Saint-Germain une colonie analogue dont nous parlerons plus loin.

3. *L'Ennemi du Peuple*, n° du 15 octobre 1903.

bougre qui a ses défauts comme tous, mais d'une belle droiture et d'un désintéressement profond. Et il serait à souhaiter, je le dis bien haut, que tous les militants possédassent son énergie et sa parfaite sincérité... »

Grâce au persévérant effort de Butaud, bientôt la première colonie communiste allait sortir de terre : les colons étaient prêts, le capital de 1.500 fr. exigé pour commencer était presque entièrement réuni, il ne restait plus qu'à fixer l'endroit. C'est alors qu'apparaît un personnage nouveau, qui va avoir sur les destinées de la colonie une influence considérable.

## CHAPITRE II

### Les premiers mois de Communisme

*Sommaire.* — La fondation du *milieu libre*. — Situation topographique. — Les premiers colons. — Constitution du domaine de la colonie.

C'est dans la petite agglomération de Vaux, un hameau de la commune d'Essômes, à une lieue de Château-Thierry, dans l'un des coins les plus déshérités du département de l'Aisne, que par suite d'un concours de circonstances que nous allons raconter, devait s'établir l'Eden communiste.

Situé au fond d'une petite vallée, arrosé par un de ces filets d'eau que dans le pays l'on désigne sous le nom de *ru*, dans un gracieux décor de prairies et de bois, Vaux comme toute la contrée, souffre et meurt lentement du grand mal de la dépopulation. Les maisons abandonnées tombent en ruine et s'achètent au prix des matériaux. Les terres, faute de bras, sont laissées en friches puis cultivées à nouveau.

Pas de fumier faute de bétail, pas d'engrais, faute d'argent. Tout dépérit, et les vieux paysans, mornes et résignés, sentent la vie s'en aller de leur pays.

Dans ce hameau désolé vivait un vieillard, le père *Boutin*, robuste encore malgré ses soixante-neuf ans. Propriétaire d'une maison de pauvre mine, de deux hectares de terre, divisés en un grand nombre de morceaux pour la plupart en friches, il habitait avec sa belle-fille Marie, paysanne d'un âge indécis, et son neveu Joseph.

Le père Boutin, sous son apparence frustre et placide, avait une vieille âme de rêveur ; et lorsqu'il apprit le projet de Butaud et de ses compagnons, il s'enthousiasma à cette idée d'une vie idyllique en communisme et en camaraderie.

Son parti fut vite pris : il se fit mettre en rapports avec les promoteurs du *milieu libre*, et leur annonça qu'il allait se rendre à Paris pour leur soumettre une proposition.

Le père Boutin leuroffrit, purement et simplement, de leur abandonner tout ce qu'il possédait pour leur permettre de mettre en route la réalisation de leur idéal commun.

L'offre était séduisante ; une délégation de douze compagnons se rendit à Vaux. Tous furent unanimes pour y installer la colonie.

Dès le 15 janvier 1903, le premier colon, un agri-

culteur, favorisé par le sort, allait rejoindre Boutin et sa famille. Les autres devaient suivre à peu d'intervalle, au fur et à mesure des besoins : le *milieu libre* de Vaux était fondé.

Nos quatre communistes se mirent aussitôt en devoir de préparer, pour ceux qui brûlaient de venir les rejoindre, de la place et des occupations. On acheta, à côté de la première, une seconde maison campagnarde : elle était munie d'un étage, mesurait 17 mètres de long et 9 mètres de large, possédait grenier, cave et grand jardin. Les colons la payèrent 500 francs.

« Dire que cette maison est en fort bon état serait exagéré : elle a besoin de diverses réparations et de transformations importantes, néanmoins elle est utilisable telle qu'elle est... » lit-on dans un compte rendu publié par la colonie. Elle était même bien misérable, cette pauvre maison, si nous en croyons le récit fait par Lucien Descaves, quelques mois plus tard, à la suite d'une visite à la colonie : « ... Quelques locataires du milieu libre couchent, en réalité, à la belle étoile, l'étoile qu'ils aperçoivent au-dessus de leur lit, par les trous de la toiture. L'été, passe encore ; mais quand viendra l'hiver, avec ses rafales, ses pluies et ses bises, il faudra bien se décider à boucher les fentes, à garnir de vitres les fenêtres et à remplacer des poutres vermoulues qui ne soutiennent plus rien.

« Personne pour le moment ne sent ces inconvénients ; on est en pleine lune de miel (1)... »

Cette maison ne représente d'ailleurs aux yeux des colons qu'un état de choses provisoire : ils étudient, dès le début, les plans et les prix « pour la construction de maisonnettes spacieuses et hygiéniques, qui pourront s'adapter à la forme de la colonie, c'est-à-dire laisser les individus groupés par famille, bien chez eux, évitant la promiscuité, souvent cause de désordre, et l'encasernement toujours défectueux pour la santé.

« Plus tard, rien ne sera plus coquet que de voir quantité de maisonnettes, bien situées, faites au goût de chaque camarade et composant la Cité du Communisme, le village de la Liberté (2)... »

En attendant, les colons achetèrent par morceaux un hectare de terre s'ajoutant aux deux hectares de Boutin. Ils firent, pour 355 francs, l'acquisition d'un cheval réformé des omnibus ; des camarades bourreliers lui fabriquèrent un harnachement complet ; une lourde et antique voiture fut offerte par un autre compagnon.

Une fête superbe, donnée le 15 février à la colo-

---

1. *Le Journal*, n° du 7 juin 1903. Article de Lucien Descaves : « La clairière de Vaux ».

2. Compte rendu publié par la colonie (février-mars 1903).

nie (1), acheva d'arrondir le capital de premier établissement ; d'autres colons, qui brûlaient d'impatience, purent enfin aller s'établir à Vaux.

En premier lieu, ce fut naturellement le promoteur du mouvement, Butaud, avec sa « compagne » Zophia, puis un agriculteur désigné par le sort. D'autres suivirent et, au 3 mars, on comptait à la colonie huit personnes « qui s'entendent admirablement bien et ne demandent que la venue de nouveaux colons ».

---

1. « ... Nous citerons notamment l'ami *naturien* Spirus-Gay qui, le torse nu, par esthétique naturelle, pour prouver ce que peut le développement physique, a soulevé l'enthousiasme de la salle dans ses exercices musculaires et périlleux, dans ses créations diverses... » (*Le libertaire*, n° du 22 février 1903.)

## CHAPITRE III

### **Les premières industries du Milieu Libre**

*Sommaire.* — L'agriculture. — La bonneterie. — L'habillement. — La cordonnerie. — Projets d'avenir.

Le but de cette association, avons-nous dit, était essentiellement économique : les colons voulaient prouver que des individus groupés sur un fonds commun, dans la liberté absolue, *en camaraderie*, peuvent produire au moins autant qu'ils consomment.

Ceci nous amène, tout naturellement, à examiner les ressources que surent se créer les colons de Vaux.

C'était sur l'agriculture qu'ils comptaient surtout, pour assurer leur existence. Ils possédaient déjà 3 hectares ; leur domaine s'accrut encore par des achats faits individuellement par des colons et mis à la disposition pleine et entière du « milieu libre » par actes passés régulièrement.

Mais l'agriculture demande de long et coûteux

efforts avant de rapporter : il fallut labourer, ense-  
mencer sur une surface de plusieurs hectares de  
terre absolument en friche, non soignée et non labou-  
rée depuis longtemps ; il fallut se procurer de la  
semence en blé, en avoine, en pommes de terre, et  
assurer en même temps l'existence des huit colons,  
du cheval et des lapins. La caisse s'épuisait rapide-  
ment, il fallut songer à se procurer d'autres ressour-  
ces.

On songea alors à installer dans le milieu libre  
l'industrie de la Bonneterie ; deux nouveaux com-  
pagnons furent appelés et se chargèrent de l'organi-  
ser dès la fin de février. Une troisième maison con-  
tiguë fut achetée, et l'on y installa deux machines à  
tricoter apportées par les deux nouveaux colons.  
Ce fut dès lors pour la colonie un premier élé-  
ment de recettes : les chaussettes, bas, tricots  
ainsi fabriqués trouvèrent un débouché parmi les  
nombreux camarades de Paris qu'intéressait l'expé-  
rience.

Mais si utile que fût cet aide, il ne pouvait encore  
suffire ; il fallait organiser une autre industrie qui,  
par son rapport immédiat, subviennne aux besoins  
de tous en attendant la récolte prochaine.

L'industrie de l'habillement, qui ne demande pas  
un machinisme important ni de gros capitaux, se  
prêtait très bien à ces vues ; une première clientèle

était assurée parmi les gens sympathiques à l'expérience. Une machine que l'on remit à neuf fut apportée par un camarade et l'on fit appel à de nouveaux colons.

L'atelier de tailleurs fut ainsi créé, et le service fonctionna de la manière suivante :

« Le camarade X... aura chez lui (à Paris) des échantillons de draps provenant des maisons de gros de Paris et aux mêmes conditions que pour les autres tailleurs. Ces échantillons portent les prix de vente déterminés par entente entre les camarades G..., C..., R... et P... tailleurs, qui se sont réunis à ce sujet.

« Ces prix sont plutôt au-dessous du tarif habituel parce que nous n'admettons pas que, faisant une expérience sociologique tendant à prouver que les ouvriers peuvent se passer de patrons et de directeurs, on puisse dire un jour que certaines conditions ont faussé l'expérience. En conséquence, que les camarades qui auront examiné nos échantillons ne nous achètent que s'ils reconnaissent que nos prix de vente ne sont pas supérieurs à ceux de leur tailleur habituel... (1) »

Un camarade était donc chargé à Paris de recevoir les commandes, de présenter les échantillons, de

---

1. Circulaire lancée par la Colonie de Vaux .

faire la coupe ; c'était à la colonie que devait se faire la confection.

Un tarif était annexé à la circulaire : des complets veston sur mesure étaient offerts pour 45 francs ; des complets jaquette pour 55 francs.

Les colons ajoutaient que plus tard, lorsqu'ils auraient réalisé les sommes nécessaires, ils comptaient faire de la confection à des prix meilleur marché. Une maison de dépôt serait organisée à Paris ; mais comme tout cela nécessitait un certain capital, il fallait attendre que les vêtements sur mesure aient fourni la somme suffisante à la réalisation de cette tentative.

L'atelier de tailleurs rapportait normalement 70 à 80 francs par semaine à la colonie ; mais la population s'était accrue et l'on comptait au mois de mai 13 colons. On décida donc de monter la cordonnerie.

On appela deux nouveaux colons dont l'un vint avec sa « compagne » et son enfant, ce qui éleva à 17 le chiffre de la population.

De même que pour les vêtements, les commandes étaient faites, ainsi que les versements, à un camarade désigné à Paris, qui transmettait les mesures aux cordonniers de la colonie.

« Comme pour les vêtements, dit une circulaire, nous avons établi les prix de la chaussure en ajoutant au prix de la matière première le prix de la

façon habituelle payée aux ouvriers dans la société capitaliste ; *aucun bénéfice* n'a été ajouté. Les avantages qui en résultent pour le milieu libre proviennent de la différence qui existe entre le prix d'existence de la vie ouvrière dans les villes et celle d'un communiste à la campagne.

« Le bénéfice de notre production servira entièrement à l'agrandissement du milieu communiste et à augmenter d'une façon rapide le nombre des colons de chaque métier, et l'achat de terres... »

Tels sont, au mois de juin, les moyens de production dont dispose la colonie ; les trois industries des bonnetiers, des tailleurs et des cordonniers rapportent des bénéfices satisfaisants. Cependant l'entretien de chaque colon revient en moyenne à 1 fr. 50 par jour ; l'agriculture a coûté très cher et la moisson n'est pas encore faite, les dépenses sont encore plus fortes que les recettes.

Dans leur compte rendu d'avril-mai 1903, les colons déclarent que « ... à proprement parler, l'expérience n'existe pas encore réellement, on ne peut qu'en tirer des indications ; pour que la tentative soit réelle, il faut que le milieu libre tire ses ressources de lui-même, entièrement, c'est-à-dire que la dépense générale ne soit pas supérieure à la recette, et que toutes les souscriptions servent à l'agrandissement de la colonie. Au point de vue général, nous devons constituer un organisme complet, ne deman-

dant au dehors que le moins possible. Economiquement nous devons nous suffire... »

Il s'en faut qu'il en soit encore ainsi.

Les colons de Vaux caressaient, dès cette époque, deux projets qui leur tenaient particulièrement au cœur : l'installation d'une imprimerie et l'ouverture d'une Ecole libertaire.

« Il y a aussi l'imprimerie, disent-ils en février-mars 1903, que nous voudrions voir installer à Vaux, mais pour cela il faut trois ou quatre billets de mille et nous ne les possédons pas encore en caisse... Un généreux adhérent s'offrait de payer au prêteur de la somme les intérêts pendant trois ans, et cela à un taux élevé, et mettait à cette intention 3 ou 400 fr., à notre disposition. Mais nous ne rencontrons pas de prêteurs et force nous est par conséquent de patienter encore... Hélas ! l'imprimerie n'est pas encore installée, et pourtant nous sommes assurés de certains travaux de journaux et brochures périodiques (1). »

Les colons avaient également rêvé, disions-nous, d'ouvrir une école. Les enfants qui leur seraient confiés y seraient élevés en conformité avec les plus purs principes libertaires. Gardant soigneusement leur esprit contre les superstitions et les préjugés, développant dans leur cœur la haine de

---

1. *Bulletin* de février-mars 1903, *op. cit.*

l'autorité et l'amour de la liberté, les éducateurs s'efforceraient, en un mot, d'en faire, pour l'avenir, des hommes pleinement « conscients ».

Mais, hélas, jamais les colons de Vaux ne devaient posséder d'imprimerie, jamais ils ne devaient former de jeunes cerveaux aux idées libertaires ; leur école ne put être qu'esquissée deux ans plus tard, alors que déjà la colonie était à la veille de sa dissolution.

## CHAPITRE IV

### La première crise

*Sommaire.* — Ciel serein. — Premiers nuages. — Quelques départs. — La défection du « père Boutin ». — Crise.

Tout semblait, jusqu'alors, marcher à souhait à la colonie : un vent favorable gonflait la voile de l'esquif libertaire et le poussait, sur des flots tranquilles, vers le but de son voyage. Le *bulletin* d'avril-mai débutait par une envolée lyrique où se marquait la foi la plus absolue dans l'avenir du milieu libre :

« A cette époque de l'année, où la vie, dans les campagnes, se révèle partout dans une exubérance de bruits, de chants et de couleurs, quand la terre se pare des prémisses de la moisson, le bourgeois éclate, au doux mois de mai ; dans la barbare société capitaliste où les hommes végètent, employant le meilleur de leurs forces à lutter les uns contre les autres, oubliant la beauté de la vie pour persister à être ; le milieu libre *est en plein développement...* »

Et pourtant quelques nuages déjà commençaient à obscurcir ce beau ciel communiste. Ces nuées mena-

çantes allaient s'amonceler rapidement et se résoudre en un violent orage sur la colonie.

Dès le mois de mai, des difficultés s'étaient élevées entre divers colons, mais rien n'avait transpiré au dehors : après s'être aussi bruyamment réunis, il semblait inutile pour tous de donner au public, au bout de quatre mois de vie commune, le spectacle de discordes intestines et sans aucun doute passagères.

Le *bulletin* de juin-juillet est cependant obligé d'enregistrer le départ de plusieurs colons ; six communistes coup sur coup abandonnent l'expérience. Par contre il signale trois arrivées.

Le premier départ est celui du *père Boutin*, le vieux rêveur de Vaux qui, quelques mois plus tôt, dans un beau mouvement d'enthousiasme, avait offert tous ses biens au milieu libre. Mais en s'en allant, le père Boutin reprenait son apport. « Ses terres, dit le compte rendu, ayant toutes été mises en valeur par les colons, nous avons fait une cote *mal taillée*, lui assurant suffisamment de récoltes pour son année. Lui, de son côté, nous a signé un acte de vente des récoltes futures sur la seconde partie de ses terres. Ainsi le différend s'est trouvé tranché à la satisfaction de tous, sauf peut-être des agriculteurs, désolés de ne pouvoir faire complète leur expérience de la première année... »

Il eût été pénible, pour l'intégrité de leurs princi-

pes, de voir les communistes libertaires recourir à nos tribunaux. Ils en ont cependant été bien près...

« Disons, ajoute le compte rendu, que le départ de Boutin est motivé par ce fait qu'il refusa de rendre des comptes de factures d'achats ; par suite de cela, quelques discussions, tout amicales (!), ayant eu lieu entre les colons, Boutin résolut de quitter la colonie (1). Ainsi fut fait après règlement des comptes. »

Le second départ fut celui du camarade P... et de sa compagne, les bonnetiers de la colonie. Il quitte les colons en laissant sa maison et ses terrains à leur disposition. Ce départ n'alla pas cependant sans difficultés, si nous en croyons les lignes suivantes extraites du compte rendu :

«... Notons qu'il refusa, ainsi qu'il avait été convenu précédemment, de signer un bail de dix ans qui garantissait au milieu libre l'achat dans cette période et aux prix indiqués.

Puis, ce furent les frères P... cordonniers. « Nous avions décidé, en faisant paraître ces *Bulletins*, dit à ce sujet le rapport des colons, de ne donner que le compte rendu de la marche de l'expérience sans en faire un journal où chacun raconterait ses faits avec plus ou moins d'aigreur ; il y a assez de jour-

---

1. Nous aurons occasion, au cours de ce chapitre, de préciser le caractère... « amical » des discussions qui accompagnèrent le départ de Boutin

naux ouverts pour cela, et notre *Bulletin*, si petit, ne peut devenir une tribune libre. Pour cette fois, et à la demande de nombreux adhérents, nous passons les quelques lignes des frères P..., cordonniers, donnant les motifs de leur départ de la colonie. Nous les faisons suivre d'une courte réponse émanant des colons du milieu libre... »

Voici la lettre des frères P...

« Nous quittons la colonie pour les motifs suivants :  
« Ayant pensé que la colonie était une expérience  
« dont le but était de voir si des anarchistes réunis  
« ensemble, avec la possibilité de produire autant  
« qu'ils consomment, arrangeraient leur vie en conformité le plus possible avec leur idéal ; ayant  
« constaté que, au lieu de cela, c'était simplement  
« une société qui avait pour but de grouper un certain nombre d'individus, sous un certain système,  
« avec une règle établie ; nous croyons, quant à  
« nous, l'expérience trop restreinte.

« Mais, puisque notre métier, d'après notre propre  
« jugement, pouvait nous permettre de nous rendre  
« autonomes, nous demandions donc notre dissolution pour avoir la possibilité, ensuite, de nous  
« réassocier avec ceux du groupe nous étant sympathiques, ou à ce défaut, donner au fruit de notre  
« travail la direction qui nous plairait, en tant, bien  
« entendu, que ce ne soit pas en dehors du champ  
« d'expériences.

« Après discussion avec tous les colons sur ce sujet, nous nous trouvons mis dans l'impossibilité d'agir ainsi. Nous ne nous sentons pas libres par ce fait et nous décidons notre départ.

*Signé : P... FRÈRES*

Suivent ensuite quelques réflexions émanant des colons : « Nous ne voyons pas où il y a une *règle* établie à la colonie ; il y a purement des *conventions* d'hommes libres, voulant constituer en se groupant un milieu libre.

Ils ajoutent qu'avant d'en faire partie, les frères P... devaient connaître parfaitement les conditions de fonctionnement du milieu libre.

Ils concluent en se montrant surpris de ce brusque départ pour des raisons « aussi faibles qu'inattendues » ; le communisme des frères P... n'est pas celui des autres colons :

« 1° Si dans une société entièrement libertaire ces camarades disposaient de leurs souliers en faveur de ceux qui leur sont sympathiques, à l'exclusion des autres, leur liberté d'agir serait peut-être ainsi assurée, mais non celle de l'agriculteur, de l'éleveur et du tanneur sans lesquels ils n'auraient pas eu de matière première. Une des raisons du communisme est en effet l'impossibilité d'estimer la valeur d'un produit vu la multiplicité des causes qui concourent

à sa formation. D'où la formule : produire selon ses forces (sans impossible estimation du produit obtenu) et consommer suivant ses besoins.

« 2° Dans le cas particulier de l'expérience tentée, les camarades Pichon mesuraient la différence entre leur production et leur consommation à l'aide de l'unité qu'est la monnaie, unité capitaliste, éminemment fausse, puisque, avec elle, le travail indispensable de l'agriculteur est considéré de valeur moindre que le travail superflu de l'ouvrier de luxe.

« N'étant pas partisans de ce système, les deux frères quittent le Milieu Libre comme ils y étaient entrés, c'est-à-dire en camarades. »

Malgré ces défections les colons se déclarent satisfaits. Ils signalent, avec orgueil, les visites qui leur sont faites : celles de Lucien Descaves et de Maurice Donnay, les auteurs de la *Clairière*, qui « partirent avec une excellente impression », celle d'Elisée Reclus accompagné de Myrial, « qui passèrent avec nous une excellente journée, regrettant de ne pouvoir rester plus longtemps parmi nous et se promettant de revenir », et d'autres encore.

Chaque dimanche amène un contingent de camarades. Le jour de la Pentecôte il en était venu 45 de Paris. « La petite commune de Vaux était en révolution. Pour avoir mieux nos aises, nous allâmes déjeuner en plein champ, à l'ombre des grands bois, et ce

furent vraiment deux journées charmantes, pleines de plaisir et de gaieté. Nos Parisiens reprirent avec peine le chemin de la capitale, jaloux quelque peu des colons qu'ils laissaient dans la paix si douce des champs, travaillant, mangeant et vivant à leur guise, avec leur entière liberté et loin des bagnes... »

Puis c'est la grande presse parisienne qui commence à parler d'eux : c'est le *Petit Bleu*, le *Figaro*, l'*Action*, le *Journal des Débats*, le *Journal*, le *Temps*, la *Liberté*, la *Patrie*, etc., etc. Et tout cela fait beaucoup de plaisir aux colons, sauf toutefois l'article de l'*Autorité*, qui, « sous la rubrique *Congrégation autorisée*, assimilait bêtement notre tentative à une congrégation et se demandait pourquoi, après avoir chassé les autres congrégations, on laissait subsister celle du Milieu Libre. L'imbécile directeur de ce journal... a reçu des lettres personnelles de Butaud et Beylie, qui ont dû lui faire comprendre la différence qu'il y avait... (1) ».

Cette inconcevable méprise était bien de nature en effet à vexer les colons.

Tout paraissait donc rentré dans le calme à la colonie, lorsque parut soudain, dans un journal du département de l'Aisne (2), sous la rubrique *Tri-*

---

1. *Bulletin* de juin-juillet 1903, *op. cit.*

2. L'*Echo républicain de l'Aisne*, nos du 12 et du 16 août 1903 ; la rédaction déclarant d'ailleurs se tenir à l'écart de tout débat, les principes de la colonie n'ayant rien de commun avec les siens.

*bune publique*, un long article publié en deux fois et signé de Boutin.

Le vieux communiste confiait au public ses rancœurs et ses déceptions, racontant ce qu'était « la liberté pratique des soi-disant anarchistes ». L'analyse détaillée de cette querelle nous entraînerait trop loin : il contait comment il s'était dépouillé franchement, loyalement, avec une sincère conviction, pour faciliter la formation d'un milieu libre, et comment il avait été trompé. Butaud était un autoritaire, administrant et ordonnant toutes choses sans consulter personne : le père Boutin s'était attiré ses mauvaises grâces par les observations qu'il avait cru devoir lui présenter.

Il raconte comment, au cours d'une discussion avec la compagne de Butaud, au sujet d'un règlement de comptes, il avait, involontairement, renversé un encrier et été accusé de violences.

Puis le père Boutin et sa belle-fille s'étaient vus « couper les vivres et condamner à mourir de faim ».

Il fallut faire appel à l'intervention des camarades de Paris, qui vinrent régler les conditions du départ de Boutin.

La fin de cet article est d'une psychologie assez curieuse : « M. B... arriva à Vaux avec un acte dans lequel étaient désignées les pièces de terre que la colonie devait conserver pour les récoltes à faire jusqu'à une époque déterminée.

« Voyant son insistance pour notre départ de la colonie, Marie P... et moi, nous signâmes ; mais la partie contractante, le fondé de pouvoir Butaud, représentant le *milieu libre*, prit le soin de n'apposer aucune signature, pas plus que M. B., rédacteur de ladite pièce, ce qui suffit pour constater leur ignorance en affaires civiles, car l'acte est nul.

« En conséquence... nous prenons la liberté de reprendre ce qui nous appartient. Nous avisons donc la société de la Colonie agricole de Vaux, et publiquement, que nous reprenons, à partir de ladite publication, toutes les terres nous appartenant dans l'état où elles sont, en enjoignant à ses membres de ne plus y mettre les pieds et encore moins les mains, et de nous restituer les objets qu'ils détiennent encore. Nous leur rembourserons ce qu'ils ont versé de la même monnaie que M. B... a versée lui-même. »

« BOUTIN

« Cultivateur à Vaux »

Peu après, dans le même journal (1), paraissait la réponse, signée « Les colons du milieu libre, moins Couchot », et intitulée : « Simple réponse : ce qu'est Boutin ».

A vrai dire le père Boutin était assez malmené. Sa duplicité y était mise à nu. Le beau geste du vieux

---

1. *L'Echo républicain de l'Aisne*, n° du 25 août 1903.

Boutin livrant tous ses biens aux communistes, y était interprété d'une façon qui le faisait apparaître sous un jour moins noble.

Propriétaire de deux maisons en ruine, dont l'une n'était pas encore payée, de deux hectares de terrain presque complètement en friches, le père Boutin était alors à bout de ressources ; n'ayant même pas de semences pour le peu de terre qu'il avait en culture. C'est dans ces conditions qu'il vint, dit-on, offrir son bien au milieu libre.

Les colons arrivent sur ces entrefaites, durcissent leurs mains à défricher les terres, les travaillent, les fument, les ensemencent avec leur argent.

Puis, surviennent les difficultés créées par Boutin ; on décide de se séparer sur les bases suivantes : bien qu'en ayant fait tous les frais, les colons abandonnaient la moitié de la récolte au père Boutin et conservaient l'autre moitié ; aussitôt après, le terrain retournerait à son propriétaire.

Boutin et sa belle-fille signent l'acte et se retirent.

« Nous voici donc séparés et cependant les récoltes arrivent. Boutin qui avait escompté notre chute s'aperçoit qu'à force de ténacité nous sommes encore, que chaque jour augmente notre prospérité ainsi que les chances de réussite de notre tentative, et cependant il eût été heureux de récolter tout cela.

« C'est alors que... non content d'avoir bénéficié de la moitié des récoltes, ce qui représentait cependant

la part du lion, le père Boutin serait désireux de récolter tout ce qui représente notre travail et notre argent.

« Or, l'acte est bon et dûment enregistré (le Code civil n'est pas sans utilité, même en milieu libre) (1). Mais nous pensons que, même s'il contenait une erreur de forme, un homme de cœur et de conscience ne regarderait pas de si près et respecterait ce qu'il a signé. Qu'il soit, en tout cas, bien certain, que malgré ses rodomontades publiques, nous récolterons ce que nous avons semé ; qu'il sache qu'il y a encore à Vaux quelques triques en bois vert. »

LES COLONS DU MILIEU LIBRE,  
moins COUCHOT

On ne sut jamais pourquoi Couchot ne voulut point signer... L'accord, on le voit, était loin de régner dans l'Eden communiste de Vaux.

---

1. Cette constatation n'est pas dans le texte des communistes.

## CHAPITRE V

### La Colonie rebâtie

*Sommaire.* — Reconstitution du domaine de la colonie après l'abandon du « père Boutin ». — Critiques de la presse libertaire ; ultimatum. — Rapport sur dix mois de communisme.

Avec le *père Boutin* et sa belle-fille, s'évanouissait la plus grande partie du domaine du milieu libre ; il ne restait plus à la colonie que la valeur d'un hectare de terrain morcelé, acquis dans les premiers jours de l'installation. Une maison sur trois venait également à manquer. Il était de toute nécessité de remplacer au plus tôt ce capital disparu.

Une terre de 10 hectares put être louée au prix annuel de 300 francs ; confiants dans l'avenir, les colons signèrent un bail de douze années avec promesse de vente contre 8.000 francs, dont 4.000 comptant, le reste par annuités. Cette terre, d'un seul tenant, avec 30 ares de bois, comprenait aussi une mare que les communistes comptaient rendre intarissable en l'approfondissant.

Nos cultivateurs se mirent immédiatement à l'ouvrage ; ils défrichèrent plusieurs hectares qu'ilsensemencèrent aussitôt en pommes de terre, fourrage, blé, avoine, seigle, etc.

Le matériel aussi fut augmenté ; une charrue fut achetée pour 160 francs, puis une herse. Il fallut également remplacer la charrette qui, jusqu'alors, avait assuré le service ; elle n'était pas neuve cette pauvre charrette qui avait suffi aux débuts de la colonie, elle « finissait par laisser chaque jour un peu d'elle-même dans les ornières de la route. Cette voiture, à l'allure préhistorique et de forme quelque peu extraordinaire avec sa peinture jaune, avait fini par être un sujet de curiosité dans Château-Thierry, et les habitants l'avaient dénommée le *corbillard...* » (1)

A proximité des 10 hectares nouvellement acquis, se trouvait une maison abandonnée. Bâtie assez bonne, à un étage et greniers, avec, sur le côté, une autre petite construction comprenant écuries pour animaux et locaux pour poules, porcs, etc. Autour, quelques serres avec des arbres fruitiers.

Cette maison plaisait beaucoup aux colons qui résolurent de l'acheter ou de la louer. L'un d'eux alla voir le propriétaire, M. C..., riche industriel de Paris et Château-Thierry. Il fut, paraît-il, admira-

---

1. *Bulletin* de juin-juillet 1903, *op. cit.*

blement reçu, exposa sa demande et le but de la colonie. M. C... approuva fort l'expérience entreprise, et se montra enchanté de pouvoir aider les colons. « Je ne vous vends ni ne vous loue ma maison, dit-il, je vous la donne ».

Cette aubaine inespérée ne vint pas seule : successivement des libéralités leur permirent d'accroître leur fortune de deux bœufs, d'une vache, d'un petit bois d'une contenance de 920 mètres carrés, distant de 6 kilomètres de la colonie ; des coupes y furent faites qui permirent de façonner divers objets et des outils nécessaires.

L'industrie de la cordonnerie et celle des tailleurs se développaient : les commandes étaient suffisamment nombreuses. On eût même l'idée à cette époque, pour les accroître davantage, d'organiser à Paris une coopérative de consommation destinée à donner de l'extension au milieu libre de Vaux. Ce projet fut étudié dans plusieurs réunions tenues par les amis de la Colonie : il devait être réalisé avant la fin de l'année 1903.

La bonneterie avait dû être abandonnée : les machines en usage étaient vieilles, et ne débitaient pas suffisamment.

La crise semblait donc définitivement conjurée et tout paraissait devoir aller à souhait. Mais hélas, le temps des épreuves n'était pas encore terminé.

Depuis quelques mois la colonie n'avait plus fait

parler d'elle. Lassés sans doute de la curiosité indiscrète du public, les colons s'étaient abstenus de publier les comptes rendus de l'entreprise, d'envoyer des communiqués aux journaux du parti. Ils pensaient, non sans raison, qu'une publicité par trop grande ne pouvait que nuire au bon développement de la colonie.

Le milieu libre semblait donc vouloir rentrer un peu dans l'ombre lorsque, au mois d'octobre, parut dans un journal anarchiste qui, jusqu'alors, lui avait toujours été favorable, un article concernant la colonie de Vaux. Cet article avait pour titre : « Un cas de conscience » (1) et n'était pas signé.

« Le *Libertaire*, y lisait-on, est un organe communiste anarchiste. Il est favorable à tous les essais de groupement, à toutes les formations de colonies. Il accorde aux promoteurs la publicité de ses colonnes :

« Pendant plus d'un an, le *milieu libre de Vaux* en a usé.

« L'*entente économique* (2) y a tenu une large place pendant environ trois ans.

« Aujourd'hui, la *colonie d'Aiglemont* en forma-

---

1. *Le Libertaire*, n° du 11 octobre 1903.

2. Société coopérative de production et de consommation, sans vie en commun.

tion (1), peut compter sur le concours du journal anarchiste.

« En ces affaires, il ne s'agit point d'entreprises individuelles, mais d'opérations engageant l'idée anarchiste elle-même.

« Le *Libertaire* a reçu des souscriptions en faveur de ces essais. Donc le *Libertaire* endosse une certaine responsabilité morale. Celle-ci lui donne le droit, lui impose le devoir de renseigner ses lecteurs et le monde anarchiste sur la valeur des opérations en cours.

« Le *milieu libre de Vaux* est en ce moment fort discuté.

« Nous croyons devoir intervenir, pour chercher ce qu'il y a de vrai ou mal fondé dans les bruits répandus peut-être avec de mauvaises intentions.

« En ce moment, notre opinion n'est pas encore formée. Lorsque notre conviction sera établie nous ferons, avec la plus grande loyauté, connaître à nos lecteurs ce que nous pensons... »

Cet article, qui laissait planer les doutes les plus sérieux sur la situation matérielle et morale de la colonie, fut suivi d'un autre à la date du 31 octobre.

«... B..., trésorier du *milieu libre de Vaux*, nous

---

1. Cette colonie sera étudiée au cours de ce travail.

a proposé de vérifier chez lui ses livres de comptabilité. Nous avons refusé...

« 1<sup>o</sup> Parce que ce rôle de *contrôleurs-inquisiteurs* ne nous convenait pas ;

« 2<sup>o</sup> Parce que, à moins de nous livrer à un très long travail, à une enquête minutieuse et vexatoire, nous ne pourrions arriver à un résultat probant. »

La Rédaction déclare avoir, en conséquence, invité le trésorier à lui adresser, pour être publié, un bilan détaillé représentant la situation de la colonie de Vaux au 1<sup>er</sup> octobre 1903. Or, le trésorier n'a rien envoyé.

« Afin d'éviter les fâcheuses suspicions..., nous croyons devoir déclarer sans plus attendre :

« 1<sup>o</sup> Il n'a été commis, à la colonie de Vaux, ni malversations, ni détournements de fonds. La probité absolue de la gestion est, et a toujours été, hors de cause ;

« 2<sup>o</sup> Toutefois, nous faisons toutes réserves sur l'état de prospérité de la colonie ;

« 3<sup>o</sup> Jusqu'à preuve du contraire, nous avons la conviction que sous le *rapport technique*, l'exploitation de la ferme-colonie a été peu habilement dirigée... »

Lorsqu'une exploitation est administrée par *tout le monde* et que le cerveau directeur du patron fait défaut, doit-on beaucoup s'étonner de ce résultat ? Mais, en les voyant ainsi déplorer eux-mêmes cette

insuffisance de la direction, l'on se demande si les libertaires, comme les grenouilles, ne vont pas être obligés de demander un roi ! Ils n'en sont point encore là.

Quoi qu'il en soit, il arriva qu'après une nouvelle sommation à la colonie d'exposer sa situation, le *Libertaire* eut à enregistrer (1), de la part du trésorier, un refus formel de s'y soumettre ; il alléguait simplement comme motif que le journal était de mauvaise foi.

« On nous refuse ce moyen d'appréciation, déclare alors la Rédaction, nous ne pouvons continuer, et nous laissons les initiateurs à leurs opérations sans plus nous ingérer dans leurs affaires, car nous devons des égards à des anarchistes.

C'est dans ces conditions, qu'à la fin de décembre 1903, la colonie se décida à publier un « rapport sur ses dix mois de communisme » :

Ils semblent loin, lorsqu'on lit cet exposé, l'enthousiasme et les illusions des premiers temps. A peine y a-t-il un an que le milieu libre fonctionne, que déjà l'on sent je ne sais quoi de désabusé dans le ton de ce compte rendu : non pas que les colons désespèrent du succès de leur expérience, mais l'on devine cependant que la colonie n'est pas l'Eden qu'ils attendaient.

---

1. *Le Libertaire*, n° du 21 novembre 1903.

« Ce qui ressort, disent-ils, c'est que certains individus venus comme colons à Vaux n'y sont pas restés.

« Est-ce qu'ils ne peuvent point vivre dans le communisme ?

« Est-ce que les ressources manquent à la colonie ?

« Est-ce que les conditions économiques particulières dans lesquelles se développe l'expérience ne pouvaient satisfaire ces camarades ?

« Voici des questions qui ne peuvent être élucidées que dans une certaine mesure, et en tenant compte des aptitudes, du caractère, de la profession et du développement général de chaque individu. Nous ne pouvons le faire pour chacun, nous ne pouvons que donner le nombre des camarades qui sont venus à la colonie et qui en sont partis... »

Il résulte de l'énumération qui suit que douze colons ont abandonné l'expérience et qu'il en reste dix.

« La sélection qui s'est opérée, ajoutent-ils, l'a été *toute au bénéfice* de l'entreprise, et à cette fin d'année, la colonie est plus forte, plus vivante qu'elle n'a jamais été.

« Ceux qui nous ont quitté l'ont fait, certains parce que, dans la colonie, ils n'ont pas trouvé l'emploi de leurs aptitudes professionnelles, d'autres parce que la vie y était trop rude, les besoins insa-

tisfaits; Boutin parce que, ne voulant pas comme les autres se conformer à cette simple règle qui fait la propreté de notre tentative : fournir des factures au fur et à mesure des achats...

« *A priori*, nous pensons que si le milieu libre, au lieu d'être une minuscule association, était une association considérable, ayant à sa disposition un capital agricole et industriel puissant, le nombre de ceux qui aimeraient à vivre dans le communisme serait bien plus grand qu'actuellement, et qu'enfin, dans la société de nos rêves, presque tous les hommes seraient heureux d'y vivre... »

Et les colons constatent avec amertume les nombreuses critiques qui leur parviennent de tous côtés, et qu'ils considèrent comme une véritable campagne :

« ... Mais bien en pure perte encore une fois, la colonie est en pleine activité, jamais elle n'a été aussi forte, et à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1904, la colonie libertaire de Vaux vivra de ses ressources. Quelle plus belle réponse à ces adversaires plus répugnants par leur manière de nous combattre que les bourgeois !... »

Puis, les colons prennent vivement à partie, accablant à chacun des noms qu'ils citent les épithètes les moins flatteuses, tous ceux dont ils ont à se plaindre (1).

---

1. « Cette pratique que nous voulions faire démolissait quel-

« Mais il devait y avoir un but ; cette campagne, qui ne peut que nuire à ses initiateurs devait cacher quelque chose. Les imprudents se dévoilèrent en lançant la semaine suivante quatre colonnes, une page entière du *Libertaire*, en faveur de la *colonie d'Aiglemont...* »

Une colonie libertaire venait en effet, suivant le mouvement imprimé par la colonie de Vaux, de se fonder, de façon différente il est vrai, dans la forêt des Ardennes. Et c'en était le fondateur qui, reçu à la table commune, éclairé et encouragé par les colons de Vaux, était en partie, aux yeux des rédacteurs de ce rapport, l'auteur de cette campagne, et tout cela, par simple « rivalité d'épicier malheureux à qui le concurrent voisin fait du tort... »

« Quelle étroitesse de vue et d'esprit, nous qui lui tendions fraternellement la main et voulions de tous ces petits Etats libres créer le grand Etat social libertaire de l'avenir.

« Trouver au début des êtres aussi petits, aussi mesquins, quelle cruelle désillusion !... »

Enfin, pour terminer, les colons abordent l'exposé de la situation économique de leur essai.

---

ques châteaux... anarchistes ; nous entrions dans le vif de la propagande. Il y eut des articles contre, des éreintements de littérateurs à longues cravates, et de *savantasses* aux longs cheveux... »

« Nous avons un cheval, deux bœufs, et nous aurions deux vaches au lieu d'une sans le vol de X... (un colon qui est parti après avoir vendu à son profit une vache de la colonie) ; il y a actuellement deux beaux porcs, et notre maraîchage nous a donné les plus beaux résultats... »

Les diverses industries marchent très bien, particulièrement la cordonnerie. Au mois de juillet, presque au début de son installation, le revenu net par cordonnier était calculé à 0 fr. 72 par jour : ce revenu s'est de beaucoup accru dans la suite ; la commande est venue, et une petite clientèle d'amis fait bien augurer de l'avenir ; jusqu'aux paysans de Vaux qui viennent à la colonie.

Après quelques tâtonnements au début, l'atelier des tailleurs est également en excellente voie. Au mois de juillet, le bénéfice net de chaque tailleur était de 1 fr. 53 par jour ; les tailleurs couvraient donc dès cette époque leurs frais de dépense que les comptes accusaient alors de 1 fr. 43 par jour.

« S'ils prélevaient un bénéfice, leur journée ressortirait davantage ; ce ne sont pas des commerçants, ce sont des communistes et cela explique bien des choses... »

La chaussure et le vêtement vont essayer de faire de la confection d'avance, si les ressources le permettent. Le dépôt aura lieu à la *Coopérative com-*

*muniste* de consommation nouvellement fondée à Paris.

A partir du 1<sup>er</sup> janvier, toutes les souscriptions seront désormais uniquement affectées au développement et à l'agrandissement de la colonie : les dépenses de nourriture, d'entretien des colons seront strictement limitées aux recettes des industries, accrues par la fabrication nouvelle de chemises de flanelle de coton et à la production de l'agriculture.

« L'expérience économique du communisme commence, l'expérience au point de vue moral continue. »

## CHAPITRE VI

### Décadence et Dissolution

*Sommaire.* — La situation économique en 1904 et 1905. — La situation morale : discordes entre colons, le fondateur exilé puis rappelé. — Dissolution en 1906.

La phrase finale du compte rendu de 1903 l'indiquait fort bien, il faut, dans cet essai communiste, considérer deux points de vue différents : le point de vue économique et le point de vue moral. Tous deux, pour la réussite de l'expérience, ont une importance égale.

La situation économique, tant en raison des difficultés inhérentes à l'établissement des différentes exploitations que de la faiblesse des capitaux d'installation dont disposaient les colons, avait été jusqu'alors assez précaire, mais il semble bien qu'à partir de janvier 1904, elle ait pris une tournure en somme assez satisfaisante.

En supposant sincère le bilan de l'année 1904 publié par les colons, nous constatons qu'après une année assez peu favorable, où la sécheresse avait beaucoup nui aux récoltes de blé, d'avoine, de four-

rage, arrêté le développement des betteraves et des pommes de terre, la colonne des recettes arrive cependant à couvrir celle des dépenses.

Le bilan de 1905 se solde même par un excédent de près de 700 francs. Les colons ont en effet, par différents moyens, accru leurs recettes : c'est ainsi que l'on remarque certaines sommes provenant de travaux de charonnage, de maçonnerie, d'armurerie, de peinture, de boulangerie. Il semble même que, grâce au concours d'un instituteur démissionnaire de l'Etat, qui serait venu s'installer à la colonie, ils aient pu, dans le courant de 1905, commencer la réalisation de leur projet d'école libertaire.

Par une annonce publiée dans les journaux (1), les colons demandent en effet aux parents de bien vouloir leur confier leurs enfants, qui recevront « l'éducation intégrale, tant physique que morale, conforme à nos aspirations ».

L'entretien de chaque enfant est évalué pour l'instant à 30 francs par mois ; nous voyons, d'autre part, au bilan de l'année 1905, figurer parmi les recettes, sous la rubrique « pensions », une somme de 1.284 fr. 50. Mais ce chiffre, relativement élevé, comprend sans doute d'autres éléments, par exemple les séjours payants faits par certains camarades à la colonie.

---

1. *L'Action*, n° du 5 janvier 1905.

On doit encore constater cependant, sur ce dernier bilan, une somme de 815 francs provenant de *dons volontaires* ; mais, comme il a été dépensé, d'autre part, 892 francs pour l'agrandissement et le développement de la colonie, il semble bien que le milieu libre soit enfin arrivé à se suffire complètement à lui-même.

Mais la situation morale, malheureusement, est loin de paraître aussi satisfaisante. Assez mauvaise déjà, nous l'avons vu, au moment de la retraite du père Boutin, elle semble, en 1904 et en 1905, s'être encore aggravée.

C'est là cependant, à nos yeux, la partie essentielle de l'expérience. Ce serait, en effet, trop demander sans doute, que d'exiger du milieu libre un rapide essor économique ; la seule chose vraiment nécessaire, à ce point de vue, c'est que la colonie se suffise entièrement à elle-même, et cela en appliquant, dans ses grandes lignes, le principe indiqué dans la formule communiste : de chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins (1).

---

1. « ... A la colonie libertaire du milieu libre de Vaux, aucune règle n'est établie, pas plus pour la production que pour la consommation ; chacun est juge, agit selon ses forces et ses besoins, une seule chose limite, et limitera toujours d'ailleurs, la faculté de satisfaire ses besoins : ce sont les ressources du groupe. On pratique donc à Vaux « la mise et la prise au tas ».

« On sème le blé, le récolte, on bat, on boulangé, chacun

Mais du moins, en l'absence des principaux facteurs de discorde entre les hommes que l'on reproche à la société actuelle de développer dans son sein, puisqu'au milieu libre sont supprimées les inégalités dans les moyens de production, dans la répartition, dans la condition des individus, puisque est abolie la concurrence et que chacun peut « prendre au tas », il semble bien que l'on puisse espérer voir régner entre les membres de la colonie une certaine harmonie.

Il n'en est malheureusement rien : des tiraillements de plus en plus profonds, dont il est malaisé pour nous de saisir les causes, se font sentir. Les départs se succèdent. En avril 1904, c'est Butaud lui-même, l'initiateur du milieu libre, accusé d'autoritarisme, qui quitte la colonie avec sa compagne. Il est vrai

---

s'emploie de même à table. L'effort individuel est libre, les nécessités présentes le déterminent suivant la force, l'énergie, la santé, la bonté, le développement de chacun.

« Chaque ménagère va au saloir, aux pommes de terre, au fruitier, puise au pot, au tas, fait sa soupe et son plat à sa guise, librement et délibérément.

« Sous bois et dans la plaine, dans le hangar, les anarchistes de Vaux œuvrent en paix sans dieux ni maîtres. Ils labourent, sèment, récoltent pour tous, ayant en tête de grands rêves qu'un orage peut anéantir.

« Mais la tâche journalière est souvent rude, la nature est rebelle et les ressources de la colonie sont petites ; le grand champ « le Muis » était une terre bien sale, bien épuisée, la saison d'été a été bien sèche, quels coups de collier il a fallu donner !... »

(Compte rendu pour l'année 1904, publié en janvier 1905.)

que, six mois plus tard, tous deux reviendront « à la demande unanime des colons » (1).

A chaque instant le milieu de Vaux menace de succomber sous les querelles intestines. Des bruits circulent au dehors, faisant croire à la disparition de la colonie. Un journal du parti (2) proteste contre ces bruits mensongers, mais il constate que « la grande erreur des fondateurs de ce milieu fut de laisser la porte ouverte à tous, de croire à l'efficacité de « la cause » sans considérer les individus qui sont autour... Ce qui importe avant tout, c'est de bien se connaître pour utilement agir ».

Il faut donc, pour vivre en communisme libertaire, une dose de vertu que ne possède pas la moyenne des hommes, et que pourrait seule leur donner une longue et hypothétique éducation.

Et c'est ainsi qu'au milieu des discordes, soutenue seulement par la volonté de quelques individus, la colonie décline chaque jour davantage vers sa chute.

« Si les anarchistes savent parfaitement qu'à Vaux, par Château-Thierry, dit un journal du parti (3), il existe un milieu libre, ils ne savent pas du tout ce qui s'y passe, les nouvelles de cette colonie étant des plus rares.

---

1. *Bulletin-compte rendu*, publié en janvier 1905, *op. cit.*

2. *L'Ennemi du Peuple*, n° du 1<sup>er</sup> au 16 août 1904.

3. *L'Anarchie*, n° du 7 septembre 1905. Art. de E. Staiot.

« Favorisé par le hasard, j'ai eu le bonheur (?) de prendre communication d'une lettre d'un colon et ma foi, je vous l'avoue, cette lecture n'a rien de bien rassurant sur l'état de prospérité de la colonie communiste... »

Il ressort de cet article que la plupart des colons actuels ne sont que des « oiseaux de passage » dont le séjour est souvent de peu de durée. La plupart des libertaires qui s'y rendent, s'imaginent que, sans grands efforts, ils vont couler à Vaux des jours heureux : la désillusion ne se fait pas trop attendre en général, et ils s'en vont, non sans s'être parfois assuré, aux frais de la caisse, un viatique de voyage.

L'auteur de l'article signale l'attitude étrange d'un colon qui, pendant les fortes chaleurs, « ne trouva rien de plus drôle que de passer ses journées vêtu d'un simple caleçon de bain, étendu au soleil... La nuit, il couchait dans le bois. »

« Pour ma part, conclut-il, j'avais toujours cru que le milieu libre devait montrer aux bourgeois la possibilité pour des hommes conscients de vivre en commun en se passant de patrons, je constate que c'est tout le contraire qui arrive. Les belles images de la société future que voilà, ça ressemble à un petit théâtre où les marionnettes se contentent de faire trois petits tours, puis ensuite de s'en aller ; ces dernières, encore, s'en vont toujours les mains vides, malheureusement les grandes qui s'agitent sur la

scène de Vaux ne leur ressemblent que très peu sous ce rapport.

« Après tout ce que vous venez de lire, ne vous étonnez pas si le milieu est si chiche de ses nouvelles.

« Là-bas, subsistent néanmoins quelques dévoués qui ont à cœur de sauver la colonie de sa triste situation. Pour cela, ils devront se séparer d'un tas d'ineptes préjugés et de sottes coutumes ; à ce prix-là, ils pourront peut-être faire de la bonne besogne. C'est ce que je leur souhaite, malgré mon peu d'enthousiasme pour leur œuvre. »

« E. STATIOT »

Peu à peu cependant, le silence se faisait autour du milieu libre. Il ne réagissait plus sous les attaques et chacun sentait que lentement il agonisait. On apprit enfin, au cours de l'année 1906, que la colonie de Vaux, née trois ans plus tôt au milieu d'un bel élan d'enthousiasme, était complètement dissoute.

## Deuxième Partie

### LA COLONIE COMMUNISTE D'AIGLEMONT

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### La fondation

*Sommaire.* — La fondation. — Situation topographique. — Démonstration à faire. — Choix des éléments. — Ecueils à éviter.

Nous avons pu voir quelle longue et minutieuse élaboration avait précédé la création du *milieu libre de Vaux*. Chacun, au sein de la société de préparation qui s'était constituée, avait pu fournir ses aperçus sur la marche du futur milieu libre. Le fonctionnement de la colonie était, autant que possible, réglé à l'avance ; des statuts — n'allais-je pas dire une législation ! —, très sages, s'étaient efforcés de laisser le minimum d'action à l'imprévu.

Au cours même de son existence, cette société avait conservé sur la colonie comme une sorte de

tutelle. Chaque semaine, un colon venait l'entretenir en détail de la marche de l'expérience ; des difficultés venaient-elles à se produire, des délégués de la société étaient aussitôt appelés à intervenir.

C'est dans des conditions toutes différentes que, six mois après la création du milieu libre de Vaux, naquit la *colonie communiste libertaire d'Aiglemont* :

« Le 14 juin 1903, un homme, muni de quelques outils indispensables et d'un sac de provisions, parut dans un vallon solitaire de la forêt des Ardennes. Il s'arrêta à la lisière du bois, planta son bâton dans l'herbe haute et drue, et, contemplant la gorge étroite qu'il venait de parcourir, dit :

« Ici, nous ferons des hommes libres et nous aiderons à déterminer la cellule initiale des sociétés futures. »

« Cet homme était Fortuné Henry. La colonie libertaire communiste *l'Essai* venait de naître.

« Le premier indigène qui, à la recherche de baguettes bien droites ou d'un panier de fraises, s'approcha d'aventure du Gesly, tomba dans une stupéfaction bien naturelle en apercevant un homme dégazonner ce qui, de mémoire d'ancien, avait toujours été un pré. C'est un fou, se dit-il, et rebrous-sant chemin à la hâte, il courut faire part de sa découverte.

« Le fait reconnu vrai, à l'abri du bois, au travers

des branchages, le bruit se répandit rapidement qu'un homme était installé au pré du Gesly et qu'il retournait la terre sans doute pour la cultiver. On revint en nombre et les plus hardis s'approchèrent de l'inconnu. On causa. Beaucoup, qui étaient venus le nez au vent, s'en retournèrent pensifs, et chaque semaine le nombre des visiteurs s'accrut.

« Le résultat fut que les camarades des alentours, séduits par la largeur de vues, l'audace de la tentative, montèrent donner un coup de main à l'unique colon. Une hutte de gazon fut bâtie. Elle offrit un abri chaud suffisant, à la condition de ne pas être trop difficile.

« Tout seul, aidé le dimanche par des camarades, au milieu de la curiosité générale, Fortuné jetait les bases de la colonie future, plantait des légumes, creusait un étang et commençait une maison en branches tressées recouvertes de terre glaise (1) ... »

Ce solitaire hardi, qui apparaissait soudain dans ce coin perdu du bois de Gesly, à l'orée de la mystérieuse et profonde forêt des Ardennes, était un homme court de taille, d'apparence robuste. Une barbe noire, longue et fine, aggravait encore le hâle de son visage et rendait son regard plus vif et plus perçant ; son geste nerveux, sa parole claire et tranchante

---

1. *En communisme*, par André Mounier, avril 1906, publication de la colonie communiste d'Aiglemont.

dénotaient un tempérament énergique et facilement violent ; tout seul, avec son chien et ses outils, cet homme portait en son esprit le vaste dessein de créer, dans ces lieux sauvages, la cellule initiale de l'humanité future (1).

La clairière où il s'était arrêté était un pré marécageux, maigre, que son propriétaire visitait une fois l'an, à l'époque de la fenaison. Les hauteurs boisées qui l'entouraient l'abritaient contre les vents. Complètement isolé dans le bois, placé en dehors de tout passage, le pré du Gesly n'était cependant pas éloigné de plus de 3 kilomètres au sud, de l'agglomération d'Aiglemont, qui se dresse comme sur un pilastre et domine l'entrée de la pittoresque vallée de la Meuse ; 6 kilomètres à peine le séparaient de Charleville et de Mézières, le centre du département. A proximité, se trouvaient également la petite commune de Neufmanil au nord-est, et l'agglomération industrielle de Nouzon au nord-ouest. Il y avait là autant de débouchés éventuels pour la production de la future colonie (2).

---

1. Le nom de Fortuné Henry, le frère du jeune Emile Henri exécuté le 21 mai 1894 à la suite de deux attentats à Paris, évoque le souvenir douloureux d'une période troublée de notre histoire.

2. «... Depuis longtemps, la clairière du Jeune et Vieux bois Gesly lui était familière (à F. Henry). Au temps encore récent où il voyageait dans l'Est pour le compte de la Pharmacie Centrale de Paris, tantôt en automobile, tantôt en che-

Quel que puisse être le mépris que, par sa doctrine même, devait professer notre colon à l'égard de l'institution de la propriété privée, force lui avait bien été cependant de s'incliner provisoirement devant elle, et de s'assurer, dans l'intérêt même de sa tentative, la juste possession du terrain où il venait de s'installer.

Allait-il en faire l'achat, devenir lui aussi propriétaire ? Cette simple supposition l'indignait. Allait-il alors, comme à Vaux, adopter la forme coopérative ? Mais, outre qu'il était encore seul, la forme coopérative avec ses formalités, ses écueils, ses risques d'une dissolution, de demandes en partage, n'était pas faite pour lui plaire.

Il s'arrêta finalement à un moyen terme : un ami, Francis Jourdain, bien connu des Parisiens, se chargea d'opérer cet achat en son propre nom, prenant seulement l'engagement d'en laisser la jouissance aux colons d'Aiglemont. C'est donc sur le terrain d'un tiers que fut fondée la colonie.

---

min de fer, tantôt à cheval, grassement payé et très estimé par ses patrons, il s'arrêtait parfois à Charleville, et délaissant les apothicaires, allait manger une omelette à Aiglemont, chez l'aubergiste du *Petit Sabot*. Après le déjeuner frugal, cherchant la solitude, il allait ruminer dans la forêt les idées qui lui avaient coûté si cher à développer, et, d'instinct, il revenait toujours à la Clairière du Jeune et Vieux Gesly... »

*Le Temps*, 11 juin 1905. *Un phalanstère communiste* par Ferdinand Momméja.

Mais avant d'aborder l'examen du développement pris par le nouveau milieu libre, il est logique d'envisager le but que se proposait son fondateur.

Nous le trouvons exprimé dans un journal du parti, sous le titre de *Démonstration à faire* (1).

« Les autoritaires de tous masques, dans leur critique plus ou moins sérieuse de l'anarchie, prétendent que les hommes sont des êtres *insociables en liberté*, des frères ennemis toujours en compétition qui ne peuvent vivre et évoluer que grâce à une autorité destinée à contraindre les uns et à protéger les autres.

« Dans le domaine économique, ils assurent que l'homme ne produit que parce qu'il est forcé, et que libre de consommer, sa soif n'aurait plus de bornes.

« Voilà, en deux mots, toutes les objections sérieuses, ou paraissant sérieuses, de nos adversaires.

« Faut-il, comme d'aucuns le tentent (2), essayer de démontrer que des êtres conscients, ralliés à des philosophies différentes, mais poursuivant un but d'émancipation commun peuvent vivre en harmonie ?

« Faut-il démontrer que des êtres, quels qu'ils soient au point de vue professionnel, sont aptes à

---

1. *Le Libertaire*, n° du 5 au 13 sept. 1903, article signé par F. Henry.

2. L'auteur de l'article fait sans doute allusion à la colonie de Vaux qui fonctionnait à ce moment.

produire suffisamment pour consommer comme ils l'entendent ?

« Est-il nécessaire de prouver, par la pratique, qu'un grand nombre d'individus peuvent vivre harmoniquement sans que préalablement ils soient liés par des attaches indispensables de l'amour, de l'intérêt, des tendances et des goûts ?

« Je ne le crois pas. Ces démonstrations sont inutiles pour deux raisons, savoir :

« 1° C'est que, au point de vue économique, la preuve est surabondante, puisque l'être normal et bien doué au point de vue effort, travaille, produit non seulement pour lui et les siens, mais encore participe à l'entretien des incapables, des parasites, et de tous les inutiles, malgré la perte épouvantable d'énergie qui se fait au profit de l'organisation sociale actuelle par la fabrication des armes, des objets de luxe, des coffres-forts, des clôtures, des serrures des prisons et des casernes.

« 2° Parce que, et c'est notre théorie, toutes les rancunes, toutes les dualités, tous les organismes, de même que toutes les douleurs, sont fruits d'autorité.

« Aussi sur ce premier point « démonstration à faire », disons-nous : *aidés par un choix rationnel d'éléments, dans des conditions toujours possibles d'affinité et d'amour entre ces éléments, nous voulons prouver que l'autorité n'est pas fatalement au seuil des sociétés, que l'homme peut vivre libre.*

« C'est à mon avis la seule preuve à faire... »

Telle est la démonstration principale qui doit découler du fonctionnement de la future colonie. Le fondateur d'Aiglemont considère comme utopique l'idée qui avait inspiré le mode de recrutement des colons de Vaux : c'est une erreur, à ses yeux, de croire l'harmonie possible entre individus ralliés à des philosophies différentes pourvu qu'ils soient conscients et poursuivent un but d'émancipation commun (1). Il est nécessaire que les membres de la colonie soient réunis par des liens « d'affinité et d'amour » ; à cette seule condition, il leur sera possible de vivre libres.

Cette constatation entraîne une conséquence : comme il semble difficile d'obtenir de tels liens entre les membres d'une association nombreuse, Fortuné Henry considère que la solution se trouve, nous le verrons plus loin, non pas dans la réunion d'un grand nombre d'individus, mais dans des colonies limitées à une vingtaine de membres au maximum. Ces colonies pourront, d'ailleurs, ajoute-t-il,

---

1. « Des matérialistes, des spiritualistes, des communistes, des individualistes, des scientifiques, des naturiens, c'est-à-dire des individus de philosophies et de conceptions économiques différentes peuvent faire partie de la colonie. Ils sont réunis par une formule commune à tous : chacun produira selon ses forces, chacun consommera suivant ses besoins... » (manifeste publié en 1902, lors de la création du *milieu libre de Vaux*).

se fédérer ; mais les mêmes conditions d'affinité seront-elles également nécessaires pour l'harmonie de leurs rapports ?

Quoi qu'il en soit, et puisque ce travail est un simple exposé de faits et de principes, revenons aux déclarations faites sur ce point par le fondateur de la colonie d'Aiglemont sous le titre *choix d'éléments* (1).

« Dans la société future, les êtres par leurs affinités créeront des milieux au prix de tâtonnements, c'est certain, mais les créeront avec cette facilité initiale que l'autorité supprimée n'apportera plus d'entraves à leurs penchants et à leurs affinités.

« Mais comme il nous faut compter avec la société bourgeoise qui nous tient en tutelle, nous sommes obligé de suppléer à ce qui nous manque et choisir dans ce chaos de *produits sociaux* que sont les hommes ceux qui sont les plus aptes à vivre en harmonie avec nous.

« D'abord, il est indispensable que nous soyons tous d'accord sur l'immoralité et l'inhumanité de la société actuelle. Il faut que tous nous ayons fait abandon des préjugés et des croyances qui nous tiennent dans les langes et dans des carcans, suivant que nous sommes des enfants ou que nous voulons être des hommes.

---

1. Le *Libertaire*, n° du 13 au 20 septembre 1903.

« Pour suppléer à l'exiguïté des ressources dont nous disposons, il est d'autre part indispensable d'être des forts et des bien doués...

« Il faut être des forts parce qu'il faut produire beaucoup. Il faut être des forts parce que nous ne disposons ni de l'outillage ni des autres moyens de production dont disposent nos ennemis ; il faut être des forts surtout, parce qu'il est indispensable de produire plus que l'on ne consomme, la vie intensive étant beaucoup plus de donner que de prendre. '

« Il faut de *l'abondance pour se réjouir, lorsqu'un autre consomme*, et vivre communisment.

« Il est indispensable d'évincer dans un essai les *inaptes* et les mal doués de même que les parasites, car il y en a parmi nous et pas mal qui ne sauraient être que des éléments de trouble et de désharmonie.

« Tous ceux-là se modifieront dans les groupements de l'avenir, et seront entraînés dans le mouvement de travail et d'amour qui s'y fera ; mais nous ne pouvons nous encombrer d'eux, un essai de l'importance de celui que nous tentons ne devant pas avoir pour but de faire la révolution des camarades qui ne demandent qu'à s'évader de la société.

« Il ne faut pas d'évadés par faiblesse et incapacité, il ne nous faut que des évadés par révolte. Il y a une démonstration trop sérieuse à faire, je le répète encore, pour nous encombrer de tous ces éléments.

« Les éléments des villes, en général, portent avec eux certaines tares inhérentes aux agglomérations ; c'est pourquoi, sans aller jusqu'à prétendre que les grands centres ne sauraient produire de bons facteurs, j'estime que les populations rurales nous fournissent des compagnons dont la rusticité et l'énergie sont à bien employer.

« Ce dont il faut tenir également compte, dans le choix et l'établissement des éléments, c'est du milieu dans lequel nous les verrons évoluer. De même qu'il serait imprudent de vouloir transplanter des oranges dans le Nord ou des caféiers dans les Ardennes, de même il ne serait pas sage de grouper des individus disparates au point de vue des habitudes et des besoins...

« Enfin, et pour terminer, je crois utile de placer ici une remarque sur l'importance au point de vue numérique des éléments composant une colonie :

« Un trop grand nombre d'individus astreints à vivre communistement, c'est-à-dire à s'aimer, se trouvera difficilement ; des divisions qui seraient fatales, alors qu'elles seraient inaperçues si toute la société était communiste, naîtraient avec facilité.

« De plus, il est anti-scientifique, anti-rationnel, d'aller du corps à la cellule, du grand au petit. Faisons donc des petits essais, qui eux-mêmes, vivant l'intense vie de l'alvéole, pourront plus tard se fédé-

rer pour consacrer définitivement le succès de la démonstration.

« FORTUNÉ HENRY »

Avant d'en finir avec les principes qui ont inspiré la formation de ce nouveau milieu libre, signalons encore un article où Fortuné, d'après les enseignements fournis par les essais précédents, signale les *écueils à éviter* (1) :

Il faut éviter en premier lieu, d'encombrer le milieu libre d'un trop grand nombre de colons ; leur chiffre, nous l'avons vu, doit rester très limité.

En second lieu, il faut redouter l'excès d'argent : « S'il est impossible, dit-il, de rien tenter sans argent, s'il est vrai que ce nerf des sociétés modernes est indispensable, il ne faut pas perdre de vue que l'argent est d'essence corruptive et qu'il porte le mal avec lui.

« Un essai fait avec beaucoup d'argent est, à mon avis, condamné d'avance ; il faut examiner les choses comme elles sont, confesser notre penchant à jouir (comme tous les êtres d'ailleurs), et à côté du désir de montrer les beautés de notre philosophie, la soif de jouir et de vivre.

« Or cet argent près de vous... qui représente des milliers de kilogrammes de pain, des montagnes

---

1. Le *Libertaire*, n° du 20 au 27 septembre 1903.

d'efforts vous corrompra, vous fera oublier le but de la tentative.

« Ce sera l'arrivée en place des faméliques que nous sommes tous. Ce sera la force des classes dominantes passée en partie entre nos mains, la porte ouverte aux crimes et aux vautrements, en tout cas la castration des efforts que nous sommes actuellement à même de donner.

« Oui, il faut de l'argent, mais je crois qu'il ne faut que l'indispensable, cela laisse plus de force à la démonstration ; cela répond aux sots qui nous considèrent comme gens ne pouvant vivre de leurs moyens ; cela ouvre plus larges les portes de l'initiative et nous permettra d'être plus fiers du succès. »

L'alcool aussi est un écueil à éviter ; il faut fuir l'ivrognerie, sans qu'il soit absolument nécessaire, d'ailleurs, d'être un tempérant ; mais l'alcool « ne stimule les êtres que pour leur permettre de fournir un labeur au-dessus de leurs forces », son abus mène à l'abrutissement.

Fortuné signale encore la « logomachie » ; ceux qu'il appelle les « logomaches », ce sont les beaux parleurs qui se grisent de leurs « élucubrations prétendues philosophiques », mais qui sont incapables à l'action.

Enfin, le grand ennemi aux yeux des libertaires : l'autorité. « J'emploie, dit-il, le mot *autorité* à con-

tre-cœur, parce qu'il ne traduit pas exactement ma pensée. Je ne crois pas l'autorité possible, dans un groupe de compagnons convaincus comme il est nécessaire que le soient ceux qui tentent notre essai. Mais ce contre quoi je tiens à mettre en garde, c'est la remise possible de l'initiative dans certaines mains, créant pour plus tard des individus indispensables.

« Certes, des compagnons ont des facultés plus ou moins spéciales, leur donnant une autorité de fait au point de vue professionnel, et cette autorité généralisée sur de nombreux points arriverait à créer les individus indispensables dont il faut se garder.

« Pour cela faire, la solution est toute trouvée : c'est de développer chez chacun l'initiative individuelle qui doit tuer les grands hommes. »

## CHAPITRE II

### Premiers pas

*Sommaire.* — Défrichements ; concours de la population.  
— Arrivée du premier colon. — Hivernage (1903-1904).  
— Construction de la première maisonnette. — Souscription. — Le printemps ; nouveaux colons. — Un emprunt.  
— Approche de l'hiver (1904-1905).

Dans la solitude de sa clairière, du fond de sa tanière creusée dans la terre glaise dont la couverture de branchages et de gazon arrivait un peu plus haut qu'à mi-corps, Fortuné regardait s'écouler, avec une confiante indifférence, les journées tour à tour mornes et pluvieuses, claires et ensoleillées. Son chien était son seul compagnon.

Une peau de bique à longs poils, dans laquelle il s'enveloppait jusqu'au visage pour corriger les défauts de son habitation, tentait une impossible lutte contre l'humidité, froide et pénétrante, des interminables pluies de l'arrière-saison. Son énergie et sa remarquable confiance dans l'avenir suffisaient à soutenir ce solitaire que rien, jusqu'alors, n'avait préparé à cette vie d'homme des bois.

Nouveau Diogène, en moins confortable encore peut-être, Fortuné ne perdait cependant pas son temps à philosopher sous les étoiles. A l'aide de ses quelques outils, il s'était mis de suite à l'ouvrage. Tout était à faire dans cette clairière perdue du Gesly ; le terrain, sillonné de plusieurs sources, avec un sous-sol argileux, était marécageux et complètement inculte. Chacun disait, dans les alentours, que l'on ne pourrait jamais rien en tirer au point de vue agricole. Fortuné commença à drainer les sources, à endiguer, canaliser le ruisseau : il se prit à déblayer, remblayer, niveler le terrain, le retourna pour y planter des légumes.

Mais il fallait aussi songer à une habitation plus confortable ; celle qu'il occupait était assurément peu faite pour attirer beaucoup de colons à Aiglemont. Il commença la construction d'une maison pouvant recevoir plusieurs habitants : les murs seraient construits avec des branches tressées, recouvertes, à l'intérieur et à l'extérieur, d'une épaisse couche de terre glaise.

En outre, comme l'eau ne manquait pas, que Fortuné espérait avoir bientôt des canards, et aussi parce qu'il semble que la pisciculture joue, je ne sais pourquoi, un certain rôle dans les préoccupations de beaucoup de colonies communistes, il commença à creuser un étang.

Pour cette œuvre considérable, Fortuné trouva un

concours imprévu parmi les habitants de la région. « Ce que disait celui que, dans le langage du pays on appelait l'*houme* libre, était, dans tous les milieux, le sujet de maint commentaire. L'attention était fixée sur lui. Chez les uns, de par leur situation, c'était mépris haineux, manifesté par des histoires abracadabrantes. Fi donc ! un anarchiste ! Beaucoup étaient indécis, un travail extraordinaire se faisait en eux. Il était notoire que l'homme en question allait par ses actes et les idées qu'il exprimait à l'encontre de tout ce qui était établi, d'autre part ce qu'il disait était vrai et il eût été bon de vivre comme il l'expliquait.

« Devant son effort acharné, l'exemple qu'il montrait, un courant de sympathie s'établissait qui alla croissant, on n'avait plus peur. L'acceptation, la pénétration des idées anarchistes, leur discussion peu à peu se faisait. » (1).

Peut-être l'auteur de cette brochure s'exagérait-il un peu la force pénétrante des idées libertaires elles-mêmes ; mais, en tout cas, l'on ne peut nier que cet homme étonna par la hardiesse et le courage de sa tentative, et qu'il trouva dans la population quelques concours sympathiques.

C'est le dimanche que, de Nouzon et Charleville surtout, les camarades affluaient ; ils apportaient

---

1. *En comunisme*, A. Mounier, *op. cit.*

chacun leur outil et venaient piocher à ses côtés. Fortuné « les payait d'une poignée de main et d'une parabole libertaire ».

Citerai-je cette anecdote rapportée, dans le *Temps*, par F. Momméja ; c'est celle de M. Aryle, ferronnier de Neufmanil : « Cette herbe est haute et drue, fit-il remarquer un jour à Fortuné, il est temps de la couper. — Je n'ai point d'outil, observa celui-ci, néanmoins j'essaierai... » Aryle ne dit plus rien et s'en alla. Mais le lendemain, Fortuné Henry était réveillé, au petit jour, par le bruit rythmé d'une pierre qu'on promenait sur une lame d'acier... C'était Aryle qui avait apporté une faux et qui se mettait simplement à l'ouvrage.

On atteignit ainsi l'entrée de l'hiver. C'est à ce moment qu'arriva, avec les premiers froids, le premier colon.

C'était un « camarade » Italien, un Piémontais, qui s'appelait Francho ; flûtiste émérite, très instruit paraît-il, il exerçait ordinairement la profession de menuisier et d'ébéniste. De Genève, où il résidait, il avait appris la tentative d'Aiglemont et n'avait pas hésité à venir joindre son effort à celui d'Henry.

Tout l'hiver, alors que la terre se repose de longs mois sous la neige, se passa en constructions : les services rendus par Francho, avec sa connaissance approfondie de la menuiserie, étaient pour la petite colonie d'un prix inestimable.

Dans les conditions économiques où se trouvaient les deux colons, ayant le bois et le chauffage à leur disposition, ils pouvaient développer leur œuvre sans beaucoup d'argent. En décembre cependant, le besoin d'un secours pécuniaire se fit sentir ; nous voyons circuler à cette époque des listes de souscriptions lancées par la colonie d'Aiglemont. Ces listes étaient accompagnées d'un compte rendu sommaire :

« ... Notre mode de procéder était le suivant : donner le moins possible de publicité à notre tentative, de manière à ne pas être enrayés dans notre œuvre par des discussions préliminaires : donner toute notre activité à la partie technique et ne nous laisser entraîner à discuter les points de détail de notre colonie qu'après être parvenus à un premier résultat matériel.

« Nous avons observé la ligne de conduite tracée.

« Mais nous avons compté pour poursuivre notre travail jusqu'au printemps prochain, c'est-à-dire jusqu'au moment où notre élevage commencerait à produire, sur des rentrées qui ne se sont pas faites.

« Individuellement, nous avions certaines sommes que nous destinions à l'installation de l'entreprise qui, par la malhonnêteté d'un de nos grands chocolatiers, nous échappent.

« Et fatalement la situation change. Nous avions espéré ne pas avoir recours à la bourse de nos camarades, et nous sommes obligés d'y recourir.

« Mais nous le ferons d'une manière spéciale :

« 1° D'abord nous montrerons l'état exact de notre travail.

« 2° Puis nous indiquerons par une simple énumération ce dont nous avons besoin ;

« 3° Enfin nous justifierons dans les journaux libertaires de la réception des souscriptions et de l'emploi intégral des fonds ;

« 4° Dès le 1<sup>er</sup> avril, époque où nous commencerons notre production, et où de nouveaux colons seront venus nous rejoindre, nous tiendrons le public libertaire au courant journalier de la production et du développement de la colonie ».

Puis, sont exposés les travaux déjà effectués : une maison en cours de construction, les travaux de terrassement, un assez grand jardin, un étang de 60 mètres sur 20 mètres, bientôt terminé. Enfin, les objets qui vont être nécessaires pour continuer : des matériaux pour la maison, du bois pour faire des poulailers et des lapinières, celui de la colonie ne suffisant pas ; du grillage pour enclos, de la toile goudronnée pour couvertures ; des poules, des lapins, des cannes, des oies, des cochons, des chèvres, plus tard une vache ; du bois, du fer, des vitres pour faire des châssis pour la culture maraîchère.

La circulaire se termine par un vibrant appel aux camarades.

Les colons reçurent sans doute les secours néces-

saires, car, lorsque la neige fut fondue et qu'arriva le printemps, les premiers visiteurs qui se hasardèrent au Gesly ne reconnurent plus la colonie. A la hutte de gazon qu'ils avaient vue naguère, avait succédé une « vaste habitation » de 9 m. 40 sur 10 m. avec toutes ses dépendances.

A vrai dire, cette maison ne représentait pas encore le dernier mot du confortable ; mais c'était un début que l'on pouvait très bien considérer provisoirement comme suffisant. La nouvelle habitation, complètement terminée, était faite de terre battue et séchée, soutenue par une ossature de branches tressées. Elle était recouverte en *chépois*, sorte de paille fine et lisse qui pullule dans ces parages, bien meilleure, paraît-il, que le chaume pour les toitures. Elle se partageait, à l'intérieur, en trois vastes pièces suffisamment confortables. Un vaste grenier les séparait de la toiture.

Cette maisonnette présentait extérieurement un ensemble assez agréable à l'œil, surtout lorsqu'en été les plantes grimpantes l'eurent en partie recouverte.

A proximité, étaient installés un atelier de menuiserie et d'ébénisterie assez vaste et bien éclairé, et deux hangars ; l'un servait pour les remisages, l'autre pour la forge où les colons avaient confectionné les châssis maraîchers.

Les engrais, sous le hangar, attendaient le temps

favorable pour être épanouis. Tout était prêt pour aborder la période de production.

C'est alors qu'arrivèrent deux nouveaux colons, une femme, la compagne d'Henry, et une fillette de dix ans, qui vinrent « apporter à la colonie leur activité et leur affectueuse bonne humeur ».

« Ce fut un véritable soulagement aux colons — il y avait alors des camarades de passage — de ne plus avoir à faire la cuisine, la vaisselle et surtout la lessive. L'activité redoubla, le jardin s'agrandit ; la moitié du terrain défriché, on planta, on sema pommes de terre, choux, carottes, navets, etc., et un carré d'avoine pour la basse-cour.

« Entre temps, des camarades venaient encourager les colons, s'arrêtaient quelques jours et, le coup de main donné, repartaient. La vie était fruste et rude. Les jours succédaient aux jours avec la joie profonde de voir l'œuvre peu à peu prendre forme, et malgré les ennuis et les soucis de toute nature, telle était leur foi en la vérité des idées qu'ils voulaient démontrer et leur volonté de réussir envers et contre tous, que l'âpreté de la lutte leur paraissait bonne.

« L'argent, malheureusement nécessaire, était rare. Il fallait dépenser pour le pain, les outils, les matériaux indispensables.

« A plusieurs reprises, la marmite de pommes de terres renversée à la suite d'un malencontreux acci-

dent, il fallut mettre un cran de plus à la ceinture ; ces dernières étaient heureusement à l'épreuve.

« Des vivres étaient confiés à la terre, ils poussaient à merveille ; encore quelques semaines et les légumes verts, la salades feraient, oublier les inévitables lentilles et les pois cassés (1) ».

Au mois d'avril, le directeur d'un des plus importants journaux des Ardennes, qui était allé à cette époque visiter la colonie, déclare avoir été surpris du travail réalisé : la charrue avait passé sur l'hectare de terre inculte de naguère, une couveuse était prête à faire naître une centaine de poussins, deux chèvres broutaient au piquet dans la prairie, des poules caquetaient de tous côtés, deux chiens somnolaient paisiblement. « Le premier chant du coq a été une vraie joie pour les colons (2)... »

Au mois de juillet, la population était déjà de cinq colons, et l'on envisageait le moment prochain où l'on pourrait l'élever à une dizaine. Une fois encore, la nécessité se fit sentir, pour étendre l'œuvre entreprise, de faire appel au concours des camarades. Mais comme, alors, la somme était importante, ce fut sous forme de prêt que la colonie demanda qu'on lui vienne en aide :

---

1. *En communisme*, par André Mounier, publication de la colonie d'Aiglemont (1906), *op. cit.*

2. *Le Petit Ardennais*, n° du 9 avril 1904.

« ... Il nous faut, pour atteindre le triomphe définitif, une somme de 5.000 francs.

« La valeur de ce qui est créé est déjà supérieure à ce chiffre, et il ne faut pas perdre de vue que tout, depuis les échelles jusqu'au grand bâtiment, a été construit par nous. La garantie du prêt que nous demandons est donc sérieuse et peut, par conséquent, satisfaire les plus craintifs de nos amis.

« Les premières rentrées sont urgentes, car les énormes travaux que nous avons faits nous ont obligés à des échéances auxquelles nous devons, pour notre réussite, faire honneur...

« De plus, je me porte garant de cet emprunt pour son remboursement aux dates ci-dessous :

« Souscription-emprunt de 5.000 francs en 200 parts de 25 francs, ne rapportant pas d'intérêts, remboursables :

|                              |   |      |
|------------------------------|---|------|
| 1.000 francs en octobre 1906 |   |      |
| 1.000                        | — | 1907 |
| 1.000                        | — | 1908 |
| 1.000                        | — | 1909 |
| 1.000                        | — | 1910 |

« Chaque souscription d'une part doit être accompagnée de son montant ou d'un acompte de 10 francs ; le surplus (15 fr.) devant être versé dans les trois mois de la souscription.

« Huit jours après la souscription, chaque cama-

rade recevra un titre par 25 francs souscrits... (1) »

« *Signé* : FORTUNÉ HENRY »

Cet appel, inséré dans la presse libertaire, fut également envoyé sous forme de circulaire.

Si tout l'emprunt ne fut pas couvert, du moins pouvons-nous constater, par les insertions parues les mois suivants dans le *Libertaire*, que des sommes assez importantes parvinrent aux colons.

Au mois d'octobre, la colonie était composée de douze membres, hommes et femmes.

Les animaux augmentaient aussi : on comptait 90 poules, 50 canards, 50 lapins, une vache, un petit cheval avec son char à bancs, 6 chèvres, 50 pigeons. Tout cela produisait.

Cette année-là, les fortes chaleurs et la sécheresse avaient ruiné les jardins de la contrée. La colonie échappa seule au désastre ; son sol, à peine défriché et encore très humide, résista fort bien à la sécheresse, et les colons obtinrent des résultats qui compensèrent leurs efforts et assurèrent leur vie pour l'hiver. Les paysans y affluèrent ; on en rapportait des carottes superbes, des salades touffues, de gros radis, de beaux bouquets de persil. Au marché de Charleville les choux étaient si rares qu'on les

---

1. *Le Libertaire*, n° du 23 juillet au 1<sup>er</sup> août 1904.

vendait, paraît-il, à des prix inabordables, et la colonie en regorgeait.

Les colons eurent également, à cette époque, l'idée de s'assurer quelques revenus supplémentaires par la vente de cartes postales : ils se firent photographier sous plusieurs aspects différents. Un premier tirage de 12.000 fut immédiatement épuisé ; un second et un troisième tirage, plus forts que le précédent, eurent le même succès.

Des brochures de propagande furent également éditées et vendues à des prix minimes.

C'est dans ces conditions que les premiers froids vinrent surprendre les colons et leur annoncèrent l'approche d'un nouvel hiver.

## CHAPITRE III

### Développement de la colonie en 1905

*Sommaire.* — Hiver 1904-1905. — Construction de la maison en fibro-ciment. — Premiers nuages. — Difficultés avec la douane. — Etat de la colonie lors de l'été 1905. — Quelques visites.

Le nombre des colons s'élevait à cette époque à quatorze, souvent à vingt avec les « camarades de passage ». Dans leur maisonnette de terre battue, construction trop légère pour servir d'habitation autrement qu'à titre provisoire, ils commençaient à se sentir bien à l'étroit. J. Lermina, qui était allé, au mois de juin, passer une semaine à la colonie, racontait déjà à cette époque (1), dans une lettre qu'il adressait à Matha (2), comment une pluie d'orage, traversant la toiture au-dessus de sa tête, était venue troubler son sommeil. Bien souvent aussi, lorsqu'il fallait allumer du feu, une fumée âcre emplissait la chaumière et rougissait les yeux des colons. Ses

---

1. Le *Libertaire*. « Bien-être et liberté », n° du 17 au 24 juin 1904.

2. Le directeur du journal anarchiste *Le Libertaire*.

murs protégeaient mal contre la froide bise qui soufflait sur la forêt.

Les colons décidèrent alors d'employer leur hiver à construire de leurs mains « une maison suffisante et assez confortable pour ne plus avoir à occuper les greniers, l'écurie et à opérer chaque soir un partage de matelas et de couvertures qui, pour pittoresque qu'il fût, n'en était pas moins gênant » (1).

Construire dans ce coin perdu de la forêt une maison définitive, suffisamment spacieuse pour loger confortablement une vingtaine d'habitants, pour avoir en outre, si possible, une cuisine et une vaste salle commune pour se réunir et travailler, ce n'était pas chose facile. Si le courage des colons était grand, leurs ressources étaient limitées, et d'autre part, leurs principes leur interdisaient l'emploi de la main-d'œuvre salariée.

Un camarade charpentier vint de Paris, leur prêter son concours. Ils arrêtaient donc les plans de la future habitation. Ils décidèrent de la bâtir en fibro-ciment. C'était, à la fois, une construction économique et très saine.

« La charpente une fois montée, est recouverte extérieurement et intérieurement de plaques de ciment armé avec des fibres d'amiante. Il y a donc

---

1. *En Communisme*. — Publication de la colonie d'Aigle-mont (1906) *op. cit.*

matelas d'air, sécurité absolue en cas d'incendie, et une légèreté qui supprime les fondations coûteuses ; la maison a 14 mètres sur 8 m. 50, elle comporte une cave, un grenier, dix pièces dont deux, la salle à manger, grâce à une véranda, et la chambre destinée aux enfants ont 9 m. 80 sur 6 mètres. Les joints, entre les plaques, recouverts de toile enduite de céruse assurent une étanchéité absolue ; les chambres peintes en couleurs claires ont chacune deux fenêtres ; la salle à manger, qui est la salle commune, est vitrée de deux côtés ; aux murs, des peintures, une frise d'animaux, étonnent à bon droit les promeneurs qui pensaient trouver d'éternelles huttes et des hommes demi-nus armés de haches en silex » (1).

Les colons mirent à l'ouvrage tant d'ardeur qu'au printemps la nouvelle demeure était complètement terminée. Une belle maison blanche tout battant neuf, surmontée d'un étage et d'un grenier, dominait orgueilleusement toute la colonie ; la situation matérielle allait sensiblement s'améliorer.

Jusqu'alors la situation morale semble avoir été très satisfaisante, l'harmonie parfaite entre les colons. Mais à cette époque, quelques nuages commencèrent à se former, qui ne tardèrent point à se résoudre en incidents violents. Grâce à un choix très strict des éléments, il semblait qu'Aiglemont devait échapper

---

1. *En communisme, op. cit.*

aux discordes qui avaient causé l'échec du milieu libre de Vaux ; mais il n'en fut rien. Nous aurons à revenir dans la suite sur ce sujet ; bornons-nous, pour l'instant, à transcrire les quelques lignes que nous trouvons dans une brochure déjà citée, éditée par la colonie, où il est fait allusion à ces troubles (1) :

« Jusque-là, malgré des conditions matérielles défectueuses, un travail ingrat et pénible, la situation morale avait été parfaite, grâce à une compréhension très nette de la besogne à accomplir et une volonté énergique.

« Nous reviendrons en détail, dans une autre brochure (2), sur ces incidents très intéressants comme données exactes pour une autre expérimentation. Pour nous, ils sont parties prévues de l'évolution de mentalités ayant des stades d'émancipation à franchir.

« En dehors de mesquineries, de jalousies attisées par les cancans de femmes peu libertaires et écoutées trop complaisamment, la question du ventre y était pour beaucoup. Ce qui, à ce propos, nous fait dire à juste titre, une fois de plus, que la première des questions à trancher pour le bonheur de l'espèce, c'est la question économique.

---

1. *En commnisme, op. cit.*

2. Ces explications et cette brochure annoncées n'ont pas été publiées, du moins à notre connaissance.

« Ces événements se sont produits depuis et se produiront sans doute encore, ils sont inhérents à la phase d'expérimentation et d'éducation.

« Ils eurent pour résultat le départ des éléments discordants, la loi de sélection s'accomplissait. »

S'il est exact que la cause principale de ces discordes, qui éclatèrent à ce moment à Aiglemont, fut dans la défectuosité des conditions matérielles, il sera intéressant, au cours de ce travail, de voir, dans une autre colonie, la même conséquence résulter en grande partie, d'un relatif état de richesse (1).

Il se produisit également, vers cette époque, des difficultés d'un ordre différent. Elles résultaient, cette fois, du frottement de la colonie avec la société et présentaient un caractère moins dangereux, à coup sûr, que les discordes intestines. Nous ne nous attarderons point à rendre compte ici de quelques explications aigre-douces avec les agents des eaux et forêts, au sujet des prescriptions du régime forestier plus ou moins bien observées, ni des injonctions ou fâcheux propos lancés par les colons, soit à des gendarmes (2), à des officiers (3), à des

---

1. V. la colonie de Ciorfoli (Corse).

2. Un gendarme en uniforme, s'étant un jour mêlé, avec sa famille, à la foule des visiteurs du dimanche, reçut des colons l'ordre de rebrousser chemin.

3. Des officiers de Mézières, ayant poussé leur promenade à cheval jusque sur les terres de la colonie, en furent, paraît-il, assez violemment expulsés.

huissiers (1) ou autres représentants de l'autorité qu'ils priaient de s'écarter de *leur* terrain. Ces incidents furent d'ailleurs assez rares et sans gravité, et les colons ne donnèrent pas l'occasion de faire regretter la liberté dans laquelle on les laissait libéralement dérouler leur expérience.

Mais il était une administration, prépondérante dans le rayon frontière, dont les prescriptions rigoureuses portent encore l'empreinte autoritaire du premier Empire, avec laquelle la colonie devait fatalement un jour entrer en conflit ; c'était l'administration des douanes. Nul doute d'abord que, par principe, la colonie ne fût résolument libre échangiste ; mais nul doute aussi, qu'y trouvant leur bénéfice, les colons n'aient subi parfois la tentation d'aller s'approvisionner en Belgique de café, tabac, allumettes. C'est ce qui arriva particulièrement au mois d'avril de cette année 1905. En passant devant le bureau des douanes françaises de Gespunsart, deux colons

---

1. Un huissier de Charleville serait un jour venu faire une signification à la colonie, sans révéler, dès l'abord, sa qualité ; il se présenta, paraît-il, avec une apparente bonhomie et ce sourire professionnel qui « dore la pilule » ; les colons le reçurent sans méfiance. Mais lorsqu'il vint, enfin, à tirer de sa poche son malencontreux papier bleu, l'un des colons, emporté par la colère et l'indignation, leva sur sa tête une bêche qu'il tenait à la main. L'honorable officier ministériel n'eut que le temps, paraît-il, de prendre la fuite.

refusèrent de se laisser palper, malgré l'invitation formelle du préposé-visiteur ; ils alléguèrent que la visite à corps, nécessaire cependant pour l'application des lois douanières, était un attentat à la liberté individuelle. Le lieutenant des douanes, que l'on dut aller chercher chez lui, tenta vainement, à son tour, de faire entendre raison aux réfractaires. Tout ce qu'il put obtenir fut la remise spontanée d'une certaine quantité de tabac (400 gr.) et d'allumettes (250 gr.) qu'ils portaient sur eux. Une poursuite fut engagée contre eux dans la suite, pour contrebande et pour opposition aux fonctions des préposés des douanes. Malgré de longues conclusions — rédigées et déposées au tribunal correctionnel de Charleville par Henry (1), l'un des deux délin-

---

1. Henry, qui fut longtemps un propagandiste violent, n'eut pas à subir dans sa carrière moins de douze ou treize condamnations à l'emprisonnement pour « excitation au pillage, à l'incendie ». A chaque comparution en cour d'assises, il déposait de longues conclusions où, le plus souvent, il déniait aux jurés le droit de le juger ; c'était pour lui l'occasion de développer ses théories, sans aucune chance d'ailleurs qu'elles puissent être accueillies. Parfois ces conclusions prenaient un tour plaisant ; on l'a vu se pourvoir en Cassation pour vice de force, après un arrêt de condamnation, « attendu, disait-il en substance, que les lois réglant le costume des juges disaient que ceux-ci devaient porter au bord de la simarre une rangée d'hermine, et qu'il offrait de prouver, par expertise, que les magistrats qui avaient rendu l'arrêt ne portaient, au lieu d'hermine, que de la peau de lapin, enfrenant ainsi la loi... »

quants, — dans lesquelles il tendait à faire écarter, en fait et en droit, la double inculpation qui pesait sur eux, et déclarait la prétention de l'administration des douanes non conforme au respect que l'on doit à la dignité humaine (1), — par un jugement fortement motivé, tous deux furent condamnés à une grosse amende ; ils transigèrent ensuite avec l'administration.

A part une autre poursuite douanière, en octobre de la même année, contre un jardinier de la colonie, trouvé nanti d'une petite quantité de café et de tabac, il ne se produisit point, à notre connaissance, d'autres difficultés avec la douane. Les occupations

---

1. « ...Attendu qu'il appartient à un tribunal soucieux d'équité et de la dignité de ses justiciables d'examiner au fond, malgré la nouveauté de l'incident ;

« Attendu que la force d'une république est proportionnée à la dignité et à la fierté morale de ses citoyens ;...

« Attendu que le fait pour des préposés des douanes de fouiller et de se livrer à des attouchements sur des citoyens constitue, puisque la loi ne les y autorise, le délit d'attentat sur les personnes prévu et puni par le Code pénal ;

« Attendu que le dommage supposé, que pourrait subir le fisc, dommage purement pécuniaire, ne peut-être comparé au dommage moral causé à la nation par l'avilissement de la fouille imposé aux populations frontières ;

« Pour ces raisons de haute morale, appuyées par l'absence absolue de textes s'y opposant ;

« Plaise au tribunal, (etc...) »

(Conclusions déposées le 24 mai 1905, publiées par le *Petit Ardennais* sous toutes réserves de sa part).

trop nombreuses qui retenaient les colons à Aiglemont, et aussi le souci d'éviter les sanctions contre les entreprises de contrebande, les empêchaient d'ailleurs de se livrer régulièrement à la fraude.

Quoi qu'il en soit, le développement atteint à cette époque par le milieu libre d'Aiglemont était très satisfaisant. Durant l'hiver, la colonie s'était montée de deux chevaux pour le transport du fumier indispensable à la culture maraîchère. Des terres, louées au delà de la colonie, vinrent agrandir son domaine ; elles furent labourées et plantées de pommes de terre et de betteraves. Des travaux de drainage assainirent la partie du jardin qui restait à défricher, et, avec des scories, produisit une récolte abondante de choux.

Le jardin, complètement en état, contenait des légumes à profusion, ce qui permit de vendre la surproduction aux pays avoisinants, exclusivement industriels, où les produits maraîchers sont ordinairement hors de prix.

L'inventaire, au mois de juin, accusait un domaine de 2 hectares  $1/2$  de terre en culture maraîchère, 1 hectare que l'on préparait pour la grosse culture. Trois chevaux garnissaient l'écurie ; 20 canards s'ébattaient dans l'eau, 10 pigeons habitaient le colombier, 70 poules picoraient de tous les côtés ; une bique et ses petits chevreaux broutaient dans la prairie ; des carrioles étaient remisées sous un hangar ; des ateliers,

une cave indépendante, un certain nombre de bicoques en bois, la grande habitation blanche, un étang non encore complètement terminé, mais qui devait se peupler sous peu de truites et de carpes, tout cela donnait à la colonie un aspect de vie et d'activité. Il avait suffi de deux ans pour transformer complètement la clairière de Gesly.

La naissance d'un enfant vint produire à la colonie, au mois de mai de cette année, un léger événement.

Malgré leur sage résolution de vivre, autant que possible, en conformité avec la loi, les colons, jugeant incompatible avec leurs idées libertaires la formalité de la déclaration à l'état civil, manifestèrent l'intention de s'en affranchir. La paisible mairie d'Aiglemont put craindre un instant de voir se créer un incident sur son territoire. Mais tout finit par s'arranger : au registre des naissances de la commune figure, en effet, à la date du 26 mai 1905, l'acte concernant un enfant du sexe masculin prénommé Marcel, né de père et mère non désignés, qui ne serait autre que l'enfant de la colonie.

La colonie d'Aiglemont commençait à cette époque à se faire connaître au dehors, et les colons reçurent les visites les plus flatteuses. Des hommes éminents, comme Maurice Donnay, le charmant auteur, avec L. Descaves, de *La Clairière* (1), séduits par la

---

1. *La Clairière*, jouée en 1903, fut, l'on s'en souvient, l'un

hardiesse et la nouveauté de l'entreprise, vinrent y faire de petits séjours dont ils parurent emporter la meilleure impression. Les journalistes aussi commencèrent à s'intéresser à la tentative (1); *Le Temps*, en particulier, envoya l'un de ses collaborateurs passer deux jours à Aiglemont; il publia de ce petit séjour à la colonie une relation des plus intéressantes (2):

des grands succès du théâtre Antoine. Avec un intérêt, qui ne faiblit à aucun instant, nous y assistons aux phases diverses et, finalement, à la ruine d'une colonie socialiste.

1. N'y eut-il point jusqu'à une revue chinoise qui consacra, en 1907, un article à la colonie d'Aiglemont: «... En 1903, dit-elle, Fortuné Henry fit tout seul cette tentative et construisit une maison d'habitation, et tout le monde s'étonna de cette organisation où les amis d'Henry venaient travailler en commun. Les constructions s'étendirent de plus en plus sans le secours d'aucun salarié. Auparavant improductif, le pays est devenu une région de culture intensive... Ils n'ont aucune discipline sociale et ne se servent pas de l'intermédiaire monétaire... Les habitants du pays admirant leur travail et leur fraternité ont perdu toute la défiance qu'ils avaient auparavant, et leur doctrine exerce la plus grande influence sur le peuple de la région.

« De ce que Fortuné Henry et ses amis ont réalisé, ressort la preuve que le communisme peut être pratiqué dans l'avenir. » (*Revue des Temps nouveaux*, publiée en chinois à Paris par le petit-fils de Li Hong Tchang, traduit par M. Binkho Hov, qui a bien voulu nous communiquer cet article.) Coup d'œil un peu flatté peut être, mais, à coup sûr, conclusion beaucoup trop hâtive !...

2. V. *Le Temps*. « Un phalanstère communiste », par Fernand Momméja, n<sup>os</sup> du 11 et du 13 juin 1905. — V. également la *Gazette de Charleroi* (Belgique), n<sup>o</sup> du 11 juin 1905, art. de Némio. — Le *Journal de Charleroi*, 3 articles en juin 1905.

En deux articles d'une belle allure littéraire, Fernand Momméja nous détaille les rêves troublants du fondateur. Avec une poésie communicative, il nous fait voir, comme dans un kaléidoscope, la vie intense d'Aiglemont. Sur le soir, dans le calme qui suit une journée de travail, avec lui nous nous asseyons à la table commune, nous assistons au repas frugal, au café servi par les femmes ; tandis qu'un colon, décrochant une mandoline suspendue à la muraille, entonne lentement une sorte de cantique inspiré, et que, dans le grand silence du soir, s'élève gravement le chœur des libertaires...

Et ainsi s'achève l'année 1905, dans l'enchantement semble-t-il, du rêve réalisé.

## CHAPITRE IV

### La colonie en 1906

*Sommaire.* — Les travaux de l'hiver. — Etat de la colonie en janvier 1906. — Discordes intestines. — L'autoritarisme s'est-il glissé au sein de la colonie libertaire ? — Le journal de la colonie : *Le Cubilot*.

La fin de l'année 1905 avait été pluvieuse ; des orages, de la grêle, avaient compromis une partie des récoltes de la fin de l'été qui ne donnèrent pas tout ce qu'il était permis d'en attendre. Malgré cela les choux, très abondants, fournirent une choucroute excellente et, grâce à la recette d'un camarade chimiste, les colons eurent pour tout l'hiver des légumes verts, très bien conservés, qui leur furent d'une précieuse ressource.

L'hiver, avec les loisirs qu'il laissait aux colons, fut employé en travaux de terrassements ; l'étang fut repris, des routes aux abords de la colonie furent aménagées, pour permettre un accès plus facile aux voitures à travers bois.

L'habitation, plus confortable que la maisonnette enfumée de l'hiver précédent, permit, pendant les

longues soirées passées, sous la lampe, au coin de la cheminée, de faire succéder aux travaux du corps les travaux de l'esprit : des discussions philosophiques purent s'établir entre les colons, des lectures en commun être faites ; un commencement de bibliothèque s'organisa.

Au mois de janvier, Fortuné Henry publia dans le *Libertaire* (1) l'état de situation morale et financière de la colonie, après deux ans et demi d'expérience, adressé « aux camarades de la colonie d'Aiglemont ».

« ...La hutte primitive où seul je rêvais et espérais ce qui est aujourd'hui est bien loin, dit-il ; la première habitation où nous avons été généralement enfumés... est déjà oubliée. Notre nouvelle et spacieuse demeure, le confortable que nous avons créé, la lumière, l'air et l'art qui s'en dégagent sont l'assurance d'un stade franchi, la preuve de ce que les hommes libres peuvent faire... »

Suit un tableau représentant l'état au point de vue financier de la colonie depuis deux ans et demi :

|                                             |            |    |
|---------------------------------------------|------------|----|
| Recettes (de juin 1903 à décembre 1905).... | 17.623 fr. | 40 |
| Dépenses.....                               | 18.491     | 50 |

*Détail des dépenses (pendant deux ans et demi)*

|                     |           |    |
|---------------------|-----------|----|
| Nourriture.....     | 3.504 fr. | 55 |
| Correspondance..... | 210       | 05 |

---

1. Le *Libertaire*, n° du 13 janvier 1906.

|                                |           |    |
|--------------------------------|-----------|----|
| Frais généraux.....            | 3.700 fr. | 20 |
| Grains et fourrages.....       | 918       | 10 |
| Voyages.....                   | 500       | 95 |
| Argent à colons.....           | 507       | 35 |
| Semences et engrais.....       | 228       | 65 |
| Locations, terres et prés..... | 74        | 50 |
| Matériaux.....                 | 5.590     | 90 |
| Matériel.....                  | 1.215     | 65 |
| Prêts .....                    | 60        |    |
| Achats d'animaux.....          | 977       | 95 |
| Immeubles .....                | 969       | 65 |
| Travaux payés.....             | 33        |    |

« Nous devons donc, y compris une somme de 1.087 francs de bois de charpente, un total de 1.857 fr. 05.

« La situation, vous le voyez, devant les trois grands bâtiments édifiés, est des meilleures, et un bilan de l'actif de la colonie serait certainement de nature à nous satisfaire ainsi que nos nombreux amis... »

Fortuné, sous la rubrique « situation morale », passe ensuite à l'influence exercée par la colonie sur les populations avoisinantes : « Nos actes de révolte consciente — notre attitude sans ambiguïté sur le droit de propriété, les prétentions seigneuriales des maîtres de forges, le droit de chasse, la morgue des militaires galonnés, l'inquisition douanière, et la non culture des terrains communaux — ont dégagé l'es-

prit du paysan... moralement opéré la conquête de gens qui sans cela ne seraient jamais venus à nous... Moralement, sans fausse pudeur, à part les imbéciles qui ne comptent pas ou comptent trop, nous avons acquis une formidable influence que notre future attitude ne doit pas compromettre... »

Mais, pour satisfaits que soient les colons, ils ne comptent point s'arrêter là : ils ont encore des projets d'avenir.

En ce qui concerne en particulier la culture, comme jusqu'à présent, elle avait dû être conduite en même temps que les divers travaux d'édification, elle avait été, sinon négligée du moins incomplète. Les colons s'étaient bornés à une culture moitié jardinière, moitié intensive, qui demandait à s'étendre par la grande culture, base économique indispensable par ses rendements en grains, fourrages et surtout en blé.

La grande culture va donc être immédiatement abordée ; les ensemencements en seigle sont déjà faits, et les colons décident de prendre, dès maintenant, toutes les terres qu'ils auront occasion de louer ; ils estiment qu'au printemps, ils n'auront pas moins de 9 à 10 hectares en culture.

« Notre effort, déclarent-ils, portera à constituer une réserve, non pas d'argent, mais de blé, paille, pommes de terre, bétail, volailles etc., destinée à favoriser l'installation d'une autre colonie d'abord, d'autres colonies ensuite.

« Avoir devant soi, pour en faire remise à un groupe de camarades voulant faire exactement comme nous, des vivres et du matériel plutôt que des pièces de cent sous qui s'épuisent généralement vite.

« Nous grouperons autour de nous, dans la colonie ou en dehors d'elle, des petites industries libres qui feront économiquement partie de notre vie même. Sur le coteau proche pourra s'élever l'habitation du camarade tailleur qui fera nos vêtements et ceux des colons voisins, le cordonnier qui nous chaussera sinon finement du moins commodément, etc.

« Nous arriverons rapidement, si des hommes de bonne volonté le veulent, à être assez nombreux pour constituer une petite société harmonique, se suffisant presque entièrement et capable alors de fournir le noyau nécessaire pour que les cours, les récréations communes, les conférences sérieuses, le théâtre, un jour deviennent possibles. Alors la musique que nous faisons le soir ne sera pas pour nos seules oreilles.

« Et dans ce cadre dont nous aurons rempli le tableau, les enfants (les nôtres et ceux que des camarades nous confieront) évolueront, privilégiés de grandir dans un pareil milieu... »

Mais un autre projet tient tout particulièrement au cœur des colons, celui qu'avaient caressé, sans avoir pu le réaliser, les libertaires de Vaux, installer une imprimerie à la colonie.

« Avoir à sa disposition le matériel nécessaire pour occuper quelques camarades, être mis ainsi dans la possibilité de faire en s'amusant la brochure intéressante, le journal, la revue, le livre. Créer par la suite un centre intéressant à Aiglemont ou ailleurs, où la pensée se canalise d'abord, se concrétise ensuite, voilà bien n'est-ce pas de quoi séduire les moins orgueilleux ?

« Eh ! bien, si vous le voulez, cela nous le réalisons et rapidement. »

La suite du manifeste indique le moyen par lequel les colons comptent, à bref délai, installer leur imprimerie et pourvoir au développement nouveau qu'ils veulent donner à la colonie :

« Puisque vous avez décidé que cette sorte de manifeste soit communiqué aux camarades par la voie du *Libertaire*, disons en quelques mots :

1° Pour liquider la dette de 1.800 francs que nous avons ;

2° Pour assurer l'outillage mécanique nécessaire, les terres, les engrais, etc. ;

3° Pour ne pas rester les paysans de La Bruyère, qui grattaient la terre de leurs ongles, et ne pas piétiner sur place dans la réalisation de ce que nous nous sommes montrés capables de faire ;

« La colonie l'Essai d'Aiglemont contracte un emprunt de 15.000 francs en parts nominatives de 25 francs, 50 francs et 100 francs.

« Cette somme sera remboursée par fractions de 3.000 francs tous les ans à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1910.

« Peut-être un pareil sacrifice eut-il paru énorme, demandé au commencement de la tentative, mais après deux ans et demi d'efforts constants, d'énergie indomptable, de ténacité inlassable, il est probable et à souhaiter que les camarades qui le peuvent n'hésiteront pas à nous seconder... »

« FORTUNÉ HENRI »

Il semble bien résulter de la lecture de ce manifeste que la colonie, qui a déjà pris depuis deux ans une extension relativement considérable, est toujours au point de vue matériel, en voie de développement. Mais un article, qui parut dans un journal vers cette époque, nous force à examiner de plus près la situation morale proprement dite de la colonie.

Il est indéniable que des discordes se soient à nouveau déclarées parmi les colons à la fin de l'année 1905 .

« Une famille quitta en septembre la colonie pour retourner à Paris ; un ménage venu en juin prit quelque temps après le même chemin pour des raisons analogues aux départs précédents. La sélection continuait (1)... »

---

1. *En communisme, op. cit.*

Il nous est bien difficile de saisir les motifs de ces discordes, elles ne sont pas avouées et seuls les éclats en parviennent au dehors. Un grief des mécontents est cependant certain, c'est le reproche d'autoritarisme fait à Henry ; celui-ci, ne se contentant pas d'être le fondateur de la colonie, en serait le chef, disposant de tout, organisant tout. Si ce grief était réellement fondé, il est certain que l'expérience perdrait beaucoup de sa force probante. Les éléments suffisants nous manquent pour trancher cette question ; cependant, il faut bien convenir que certaines apparences seraient de nature à faire croire à la réalité de cette objection. En tout cas, et c'est bien là l'opinion de tous ceux qui l'ont approché, cet homme, avec la rare énergie dont il est doué, sa force persuasive, sa culture, ses facultés exceptionnelles, qui le mettent au-dessus de la plupart de ses compagnons, est vraiment né pour être un chef.

Depuis longtemps d'ailleurs, Henry qui semble-rait, par là, être de bonne foi, s'en est rendu compte ; il paraît avoir cherché à lutter contre cette fatalité obscure qui le faisait le chef d'une colonie dont il ne voulait être qu'un colon.

En 1904 déjà, nous trouvons cet entrefilet dans un journal du parti (1) : « Lorsque je m'installai à Aiglemont dans le but de commencer une colonie com-

---

1. Les *Temps nouveaux*, n<sup>os</sup> du 29 oct. au 4 nov. 1904.

muniste, les camarades prirent l'habitude de correspondre avec moi.

« Heureusement, depuis et progressivement, notre nombre s'est accru et nous sommes aujourd'hui douze.

« Le caractère impersonnel d'une tentative comme la nôtre doit se manifester dans tous les détails, *c'est ce qui me fait prier* les camarades d'adresser tout ce qui concerne la colonie, renseignements, souscriptions, communications, à l'adresse suivante : Colonie communiste d'essai à Aiglemont. »

« FORTUNÉ HENRY »

Dans le manifeste de janvier 1906, cette préoccupation du fondateur d'Aiglemont se fait jour à nouveau et s'exprime beaucoup plus clairement encore (1) :

«... Mais si pendant de longs mois, dit-il, l'initiative individuelle a été utile, en tant qu'orientation générale, dont on ne pouvait s'évader sans cesser logiquement de concourir à l'œuvre première, j'estime — aujourd'hui... qu'une vitalité indiscutable est assurée à l'essai — j'estime, dis-je, qu'il est temps que l'œuvre devienne impersonnelle, et que la hutte du primitif que je fus, se change en clan communiste, volontairement mis en marge de la société.

---

1. Le *Libertaire*, n° du 13 janv. 1906.

« Parti seul, j'ai été fatalement le directeur de ma tentative. Resté presque seul, malgré que j'avais des collaborateurs, mais qui les uns ne m'avaient pas compris, d'autres m'avaient trop bien compris, je suis encore demeuré l'inspirateur de la colonie.

« Je l'ai fait, conscient que je devais le faire. Aujourd'hui nous avons atteint le développement désiré. Fortuné n'est plus—et il vous le demande—que le colon, que le camarade qui vous aime, dont vous connaissez les aspirations, qui doivent être les vôtres, et qui livre à des compagnons, qu'il croit conscients et raisonnables, cette colonie qu'il a eu, vous le savez, tant de peine à édifier et à *défen-*  
*dre...* »

C'est en vain que Fortuné, au nom de ses idées et de ses aspirations, cherche à lutter contre cette force obscure, plus puissante que sa volonté, qui le condamne à devenir l'« homme nécessaire », le chef. Toujours, dans leur intérêt même, les moins bien doués ont subi la direction des plus capables. Pour nous, il n'y a là qu'un phénomène naturel, une loi que l'histoire de tous les peuples n'a jamais cessé de confirmer.

Quoi qu'il en soit, parut à cette époque, dans un journal du parti (1), un article intitulé « A la ferme d'Aiglemont » et signé E. Robrolle. Il fait naître

---

1. *L'Anarchie*, n° du 8 février 1906.

des doutes sérieux sur l'harmonie du milieu libre.

Une note précède cet article, où la rédaction expose ses scrupules avant de publier ce qui suit, n'aimant pas, dit-elle, s'immiscer dans ces querelles. « Mais, ajoute-t-elle, nous ne pouvons considérer comme de nature privée une expérience qui fait montre d'anarchie et jette des appels permanents à la camaraderie. Une critique n'est complète que lorsqu'elle peut se manifester dans tous les sens. Elle s'est manifestée dans le sens favorable. Elle veut se manifester dans l'autre sens. Nous ne saurions l'en empêcher.

« De plus, faut-il laisser les camarades marcher à tous les battages sans les avertir ? — Lorsque Fortuné Henry demandait des comptes — ou en faisait demander — à la colonie de Vaux sur le ton un peu acerbe qu'on peut se rappeler, il concluait que non. — Nous nous rangeons à son avis. Et sur cinq articles reçus en ce sens, nous nous décidons à donner le dernier. »

Se souvient-on que, lorsque, pendant l'hiver 1904-1905, les colons construisirent leur dernière et vaste habitation en fibro-ciment, ils firent appel à un « camarade » charpentier qui vint passer l'hiver à la colonie ? L'auteur de l'article qui suit est précisément ce « camarade » charpentier.

«... Je reçus un jour, dit-il, la visite de Fortuné Henry. C'était le 14 octobre 1904. Il m'exposa le plan

d'un petit bâtiment qu'il avait l'intention de faire édifier au sein de la petite colonie, et me manifesta le désir de m'emmener avec lui afin de le construire... Trois semaines au plus de mon concours l'obligeraient suffisamment. J'acceptai d'enthousiasme...

« Quelle ne fut pas ma surprise lors de mon arrivée — et ce ne devait pas hélas ! être la dernière — de remarquer sur tous les visages les signes du plus profond étonnement. Aussitôt je m'enquis des raisons de cet étonnement, et je ne fus pas peu stupéfait en apprenant que j'avais été emmené à la colonie sur l'initiative [privée de Fortuné, à l'insu des autres colons qui ignoraient totalement le projet de construction d'un bâtiment.

« Chacun voulut être renseigné et demanda à Fortuné comment il se permettait d'agir sur un point aussi important sans l'assentiment général. Fortuné répondit sans sourciller que tous avaient été prévenus. Les autres ripostent en affirmant bruyamment le contraire.

« Je ne tardai pas du reste, à être fixé complètement sur l'harmonie qui régnait parmi les colons du moment... »

L'auteur rapporte ensuite un deuxième incident dont il a été témoin, « déterminé par la venue d'un camarade qui réclamait à Fortuné 1.000 francs qu'il lui avait prêtés quelques mois auparavant. De nouveau, stupeur générale.

« Le premier colon d'Aiglemont, se considérant sans doute toujours comme comptant seul, n'avait pas jugé à propos d'aviser qui que ce fût sur cet emprunt.

« Pendant plus d'une heure s'échangèrent entre Fortuné d'une part, et les colons ignorant ce fait d'autre part, les épithètes les plus désagréables, telles que menteur, fumiste, etc.

« Tant bien que mal, trois semaines se passèrent sans que le travail (construction de la maison) fût bien avancé ; car il faut dire que, malgré l'avis désintéressé de plusieurs camarades, Fortuné avait insisté pour que de grandes dimensions soient données au bâtiment... Les trois semaines que j'avais promis de passer se changèrent vite en trois mois... »

Pendant tout ce temps passé à la colonie, l'auteur aurait assisté à des désaccords continuels entre les colons, aux efforts d'Henry pour maintenir son autorité sur ses compagnons.

«... Pour une raison quelconque, personnelle toujours, Fortuné disait simplement « je vais à Paris », et cette décision seule indiquait qu'il allait être dépensé inutilement en trois jours l'argent nécessaire à faire bien vivre une quinzaine tout le personnel de la colonie... Il aurait fait beau de voir la tête du gérant de la colonie si, un beau jour, un camarade avait demandé 50 francs pour aller lui aussi faire un tour à la capitale !...

« Une fois, Fortuné étant absent, les colons décidèrent ensemble de tuer deux poulets. Ils furent vertement réprimandés par le maître à son retour, disant franchement que l'on avait profité qu'il n'était pas là pour agir ainsi... »

Le moment où le charpentier, auteur de cet article, quitta la colonie, le travail terminé, aurait été marqué par une scène de la dernière violence :

Dans l'un de ses fréquents voyages à Paris, Fortuné, pour rendre au « camarade » charpentier le séjour prolongé de la colonie plus agréable, eût l'idée d'aller trouver sa « compagne » et de la décider à venir le rejoindre à Aiglemont.

Mais le « camarade », qui n'avait nullement chargé Fortuné de cette démarche, trouva équitable, au moment du départ, de demander au « premier colon » la somme nécessaire pour payer son voyage et celui de sa femme, et pour solder en outre un terme de loyer à leur arrivée à Paris « sous peine de coucher à la belle étoile ».

Henry, paraît-il, trouva la prétention de mauvais goût ; il déclara n'avoir pas d'argent à mettre à sa disposition pour payer son loyer ; le camarade charpentier lui paraissait d'ailleurs s'embarrasser de scrupules qui pourtant n'avaient pas cours dans la société bourgeoise où il allait rentrer.

« Et puis du reste, me dit-il, je n'en ai pas. » Il

n'en avait pas ! Une fois encore je le prenais en flagrant délit de mensonge.

« Il ne se doutait pas alors que j'avais la certitude que 700 francs étaient déposés au Crédit Lyonnais à Charleville, et que ces 700 francs étaient justement destinés à être versés entre les mains de bourgeois contre lesquels il médissait cinq minutes plus tôt. Que ne s'affranchissait-il de scrupules lui-même ?

« Je lui demandai donc à voir les livres, afin de me rendre compte de l'état présent de la colonie. Il accepta. Je me levai pour en prendre connaissance. Mais à peine étais-je près de la porte de la chambre où ils étaient enfermés, que je reçus ces paroles qui, pour moi, étaient une injure : « Tu n'as pas le droit de voir les livres ! Tu n'es pas colon ! »

« Je ne pus avaler cette insulte sans broncher, je le cinglai de deux mots qui résumaient toute ma pensée : « Menteur, canaille. »

« Je n'attendis pas longtemps la réplique, et je fus immédiatement récompensé des trois mois de collaboration assidue que j'avais apportée.

« Se levant brusquement, Fortuné sauta sur moi et me gratifia de quelques coups ; puis... me lâcha soudain et courut vers sa chambre à coucher, en hurlant : « Adrienne ! mon revolver ! mon revolver ! »

« Comme mus par un ressort, les témoins de cette navrante scène se levèrent, et tandis que les uns me

maintenaient pour ne pas que j'inflige à mon insulteur la correction méritée, les autres s'efforçaient d'empêcher Fortuné de faire usage de son revolver.

« Cette dispute eut, malgré tout, un effet salulaire, car, décidé cette fois à aller chercher les 100 francs qui m'étaient indispensables, Fortuné annonça que je pourrais partir le jour même.

« Pour terminer... partisan des milieux libres, malgré les déplorables incidents dont je fus le témoin à la colonie d'Aiglemont, mais soucieux avant tout de propager la vérité, il importe de ne pas se lasser de déclarer, que pour vivre vraiment libres, les individus ont besoin de ne pas subir l'influence ou l'autorité de personne, de se révolter chaque fois que quiconque voudrait essayer de leur en imposer, l'éliminer même s'il y a lieu.

« En un mot, être et vouloir rester soi-même, sans quoi il serait plus ridicule et plus humiliant de vivre au sein d'un milieu libre que dans la société bourgeoise. »

Qui a tort ou raison dans ces discussions ? il nous importe peu de le savoir. En tout cas, il nous apparaît, comme résultat provisoire de cette expérience, que malgré le choix qui présida à l'admission des colons, la colonie communiste d'Aiglemont n'échappa point aux discordes qui ont causé l'échec de Vaux.

Au mois de juin de cette année 1906, se réalisa un projet que les colons caressaient depuis plusieurs

mois déjà : la colonie d'Aiglemont eut enfin son journal. Elle ne l'imprima pas d'abord elle-même ; il fallait, pour cela, attendre la réalisation de cet autre vœu qu'ils avaient également à cœur, l'installation d'une imprimerie. En attendant, ils le firent imprimer en Belgique. Ce journal, bi-mensuel au début, devint vite hebdomadaire. Le premier numéro parut le 10 juin 1906 ; il s'appelait le *Cubilot* :

« NOTRE TITRE : — Depuis quelques mois déjà, y lit-on, le principe d'un journal exclusivement économique avait été accepté et d'un commun accord tous nos camarades avaient été d'avis d'attendre la fin des élections pour paraître.

« La question du titre avait été agitée sans être résolue et l'*Essai* avait été mis en avant :

« Mais désireux de donner dans le titre lui-même la formule ouvrière que nous voulons établir, nous avons décidé de nous arrêter au *Cubilot* qui, instrument de travail, indique mieux que n'importe quel titre l'œuvre à atteindre... »

L'organe de la colonie s'appela donc le *Cubilot*, « journal international d'éducation, d'organisation et de lutte ouvrière » ; l'administration et la rédaction étaient fixées à Aiglemont ; tout ce qui concernait le journal devait être adressé à Jean Prolo, et Jean Prolo n'était autre que Fortuné Henry. Les prix d'abonnement étaient modiques : 1 fr. 50 par an pour la

France, 2 fr. 50 pour l'étranger. Ils furent doublés lorsque le journal devint hebdomadaire.

Mais cette publication n'eut pas, du moins à notre point de vue, tout l'intérêt qu'on pouvait en attendre ; le journal se jeta, dès le début, dans la lutte ouvrière et syndicale, perdant complètement de vue l'expérience communiste des colons d'Aiglemont. C'est ainsi, du moins, que les choses se passèrent jusqu'au mois de janvier 1908. A cette date, le *Communiste* succéda au *Cubilot*. Le journal, sous ce nouveau titre, changea sa forme, parut sur huit pages, dans le format in-quarto, généralement adopté par les revues.

En même temps que le nom, le plan fut légèrement modifié : la place s'élargissait pour la propagande communiste proprement dite et pour les discussions sur les réalisations possibles (1). Mais, après quelques numéros, sans autres explications à ses lecteurs, le *Communiste* cessa brusquement de paraître et ne fut pas remplacé.

L'en-tête, avec lequel le *Cubilot*, à partir du numéro deux, avait été édité, présentait un certain caractère artistique : sur un horizon de hautes che-

---

1. Le *Communiste* n'abandonna point cependant, il s'en faut, la place du *Cubilot* dans la mêlée : le titre seul d'une certaine rubrique bi-mensuelle : *Infamies et Expectorations*, donne le ton de sa polémique.

minées d'usines et de longues fumées noires, s'ouvrait au premier plan un four béant, le cubilot des industries métallurgiques ; à côté, gisait un coffrefort éventré d'où s'échappaient, pêle-mêle, des sabres, des drapeaux, des croix, des fusils, des obus, des codes... tandis que trois ouvriers, d'un geste puissant et aveugle, prenaient par brassées tous ces emblèmes de l'autorité pour les jeter dans le feu purificateur. Ce titre était dû au crayon de Francis Jourdain.

C'est ainsi que, partagés entre la rédaction du journal et les travaux agricoles, les colons atteignirent la fin de l'année 1906.

## CHAPITRE V

### État actuel de la colonie

*Sommaire.* — Années 1907 et 1908. — Défense de Fortuné par lui-même. — Pourquoi les colons quittent la colonie. — Installation et fonctionnement de l'imprimerie. — Etat dernier. — F. Henry s'en va.

Au mois de mars de l'année 1907, Fortuné Henry vint faire à Paris une conférence sur le fonctionnement de la colonie d'Aiglemont. L'exorde de son discours, publié ensuite dans le *Libertaire* (1), constituait une réponse aux bruits qui commençaient à se répandre sur le milieu libre des Ardennes.

L'orateur releva d'abord le reproche d'autoritarisme qu'on lui avait personnellement adressé ; il s'éleva fortement contre lui. Il protesta, avec énergie, que la colonie était une œuvre impersonnelle et non pas celle d'un homme ; s'il avait été possible à ces accusations de prendre parfois quelque apparence de vraisemblance, la faute en revenait d'après lui, en partie, aux amis de la colonie : «... Je vous demande,

---

1. Le *Libertaire*, n° du 24 mars 1907.

dit-il, de me prêter votre attention pour, dans toute la mesure nécessaire, aider à faire cesser une situation intolérable parce qu'elle tend à faire considérer la colonie l'Essai comme non plus seulement l'œuvre d'un homme, mais comme sa propriété et son fief.

« Or, mon souci le plus grand, aidé par mes camarades d'Aiglemont, a été d'impersonnaliser la tentative, et nous y sommes arrivés. Mais dans beaucoup d'esprits, cette idée est encore ancrée, il est donc nécessaire que cela cesse... »

Fortuné parla ensuite des déceptions éprouvées par ceux qui, aux débuts de la colonie, avaient rêvé trop beau et que la réalité n'avait pas satisfaits.

Il rappelle alors le but poursuivi, qui était simplement d'« étudier comment les hommes, non pas ceux de l'an 3000, mais ceux d'aujourd'hui, se comportent lorsque de libre consentement ils ont décidé de vivre la même vie et de partager sans que des maîtres les y obligent ou les y autorisent, les mêmes charges comme les mêmes joies.

« J'estimais également que — moins préoccupés économiquement qu'ils ne le sont dans la société où la lutte est si âpre, nous le savons tous, — des camarades qui ne sont pas des brutes pourraient donner l'exemple d'un développement éthique normal, et fixer pour les incroyants ce que l'on peut attendre de milieux de plus en plus libres... »

Le but était donc bien déterminé. Aussi Fortuné essaie-t-il de railler ceux qui, imprudemment, avaient rêvé autre chose : ceux-là, « ... de bonne foi, ont pensé pour nous, mais avec leur cerveau, vu pour nous, mais avec leurs yeux, jugé pour nous, mais avec leur conscience. Ceux-là, nous les prions de revenir à la réalité ; car si la lecture de *Robinson Crusoé* les a séduits, et s'ils ont commencé à nous voir tels le héros de Foë, — si les plans de Campanella pour sa *Cité du Soleil*, les prévisions de Cabet pour son *Icarie*, ou l'ordination de Fourier pour son *Phalanstère* — les ont amenés à bâtir de toute pièce, en imagination, une cité de bonheur et de béatitude qu'ils reprochent à notre colonie de ne pas être, nous n'en sommes pas responsables et nous n'y pouvons rien... »

On ressent comme l'impression pénible d'un reniement, à entendre Fortuné s'efforcer de plaisanter, avec un sourire amer, des rêves trop beaux, que, dans son imagination ardente de vieux communiste, lui aussi, quoi qu'il en dise, il a dû parfois caresser.

Mais tous ceux-là, continue-t-il, sont des sincères et des bienveillants ; il y a, par contre, à côté d'eux les hypocrites hostiles, « peu nombreux, mais actifs, d'une épilepsie malsaine et méchante ». Et Fortuné s'indigne violemment contre ces ennemis, qui d'ailleurs « se disent tous anarchistes ».

Mais il était un point capital sur lequel des expli-

cations spéciales étaient nécessaires. Il y a un fait qui frappe : depuis le début, le personnel presque entier des colons s'est totalement renouvelé ; de sorte que le fondateur et sa compagne étaient les seuls qui aient suivi, d'une façon complète, toutes les phases de la colonie (1). Les autres, après des séjours plus ou moins longs, quinze mois, un an, six mois, étaient partis. Pourquoi ? La question est importante, Fortuné qui s'en rend compte va tenter de l'expliquer :

« D'assez nombreux colons sont passés à Aiglemont, dont les uns ne sont pas restés malheureusement, soit parce que des obligations les appelaient dehors, soit que la présence d'éléments dont il fallut plus tard se séparer ne leur permit pas de continuer l'expérience...

« Il est passé à Aiglemont, comme d'ailleurs il est passé et il passera dans toutes les tentatives libertaires, à côté des éléments sédentaires, des philosophes trop philosophes, des camarades ayant préjugé de leurs forces et de leur volonté, des partisans d'absolu, des paresseux, des *estampeurs* croyant avoir

---

1. Il y avait encore, il est vrai, à cette époque, un autre colon qui datait du début de l'expérience ; mais il ne devait pas tarder à s'éloigner pour échapper aux conséquences d'un article antimilitariste dans le *Cubilot*, pour lequel il fut poursuivi et condamné par défaut (Assises des Ardennes, 18 février 1908).

trouvé le refuge rêvé, enfin des malhonnêtes, moralement parlant :

« 1<sup>o</sup> Des philosophes trop philosophes ; ... ceux qui, bons garçons, généralement intelligents, sont ceux contre lesquels il est impossible de se fâcher.

« L'esprit seul compte pour eux, et une journée de discussion sur Descartes ou sur Ibsen les passionne davantage que de traire la vache à l'heure, ou d'arroser les plants qui souffrent des torrides journées.

« Cependant leur philosophie s'arrête à midi et à 7 heures pour alimenter leur vile matière de produits, sinon savoureux, du moins naturels, que d'autres camarades, qui seraient alors les *poires*, ont avec passion et avec peine obtenu du sol ou de leur art...

« Rien d'étonnant que ces camarades, quelque bons libertaires qu'ils soient, ne puissent séjourner dans un milieu où tout dépend de l'effort commun vers un but commun, consommer librement, mais assurer la production qui doit le permettre.

« 2<sup>o</sup> Des camarades ayant préjugé de leurs forces : Avec eux nous pourrions joindre les versatiles, ceux qui ne savent pas exactement ce qu'ils veulent, qui touchent à tout et ne finissent rien. Etat physique qui provient du désir de tout faire, de faire vite, de façon à ce que l'idéal soit réalisé plus vite.

« Ils sont étonnés que la terre garde dix mois le blé avant de fournir la lourde gerbe... Ils renoncent

au combat, fatigués avant de combattre, désertent le rang avant même que la bataille ne soit définitivement engagée.

« 3° Des partisans d'absolu : Ces camarades-là sont des purs. Pour eux, toute adaptation est une compromission... Rien n'est bien fait : payer sa moutarde et acheter son tabac ce n'est pas anarchiste...

« Pour ceux-là la colonie est trop étroite... Et comme des foules les attendent, ils s'en vont, la colonie ne leur fournissant pas les satisfactions qu'ils en attendaient, porter plus loin leur science impeccable aux humains qui s'entêtent à ne pas se prosterner devant l'absolue vérité dont ils sont les détenteurs.

« 4° Des paresseux : ... Or à la colonie d'Aigle mont, pour arriver à édifier ce que le défaut d'argent même semblait interdire, il fallait le labeur volontaire et conscient d'individus sachant bien ce qu'ils voulaient, et qu'ils le voulussent bien.

« Les huit premiers jours, cela va à peu près, puis peu à peu, le lit étant bon, on commence à trouver le coq embêtant quand il réveille de bonne heure ; la matinée est trop fraîche et dans le jour il fait très chaud, ce qui rend l'ombre propice.

« Travailler ! mais c'est ridicule... consultez les statistiques de la production mondiale et vous saurez qu'il suffit de dix-huit minutes de travail par jour pour assurer la vie de tout le monde.

« Le travail, mais c'est atroce, nous avons droit aux jouissances, à toutes les jouissances, et notre formule est : fais ce que tu veux. Nous sommes anarchistes et révoltés dans la société, nous ne voulons pas être les dupes qui se laissent exploiter...

« Tout cela montre combien il est non impossible, mais difficile d'opérer le recrutement des membres d'une colonie.

« Il faut aussi tenir compte de ce que beaucoup des camarades qui sont venus à nous n'avaient pas d'entraînement pour des travaux un peu durs, que l'inexpérience fatale qui marque tous les débuts était quelque peu faite pour les rebuter.

« Ils s'étaient aussi mépris et s'imaginaient qu'Aiglemont avait déjà édifié la cité de rêve que leur devoir de farniente avait bâti, cité où il n'y a qu'à se laisser vivre. Comme les autres, il fallut qu'ils partis-sent, égarés qu'ils se sentaient dans ce milieu où l'on œuvrait.

« 5° Des *estampeurs* : ... Ils venaient de loin, de très loin, après avoir tiré des pieds de biche le long de la route, séjourné dans les asiles de nuit, et s'imposaient, considérant Aiglemont comme le Bon Refuge où des imbéciles travaillent pour eux...

« Enfin des malhonnêtes : — Vous comprenez tous, camarades, que je n'entends pas par honnêteté ce que la morale bourgeoise appelle tel, le respect des lois, des conventions et des croyances.

« Loin de moi l'idée de classer les actions des hommes en licites ou illicites, bonnes au mauvaises, mais vous m'accorderez bien que lorsqu'un individu se joint à d'autres individus pour poursuivre un même but, il est de la plus élémentaire *propreté* que cette association soit franche, qu'elle ne constitue pas un piège et que surtout l'œuvre dont on prétend devenir le collaborateur ne soit pas simplement la couverture longtemps cherchée.

« A l'Essai, à Aiglemont, on fait du communisme, rien que du communisme...

« Nous avons eu à Aiglemont la collaboration de camarades qui s'étaient trompés sur notre énergie et qui ont appris que si aucun de ceux qui y sont encore n'est décidé à être le maître, tous sont suffisamment libertaires et conscients pour ne jamais supporter un directeur-patron affublé de l'étiquette anarchiste... »

Fortuné pouvait ainsi expérimenter que c'est un grave problème pour une colonie que celui du choix de ses membres.

Ce n'est point, en effet, que les demandes d'admission aient fait défaut ; il y en eut, paraît-il, dans les premiers temps, jusqu'à 500 en une année ; elles se ralentissent, il est vrai, à l'heure actuelle. Il est certaines époques, en février par exemple, où elles augmentent de fréquence. Les colons, après le travail, en discutent entre eux ; mais la plupart du

temps faute de place, parfois aussi parce que certains détails de la demande font présager chez le postulant un esprit insuffisamment libertaire (1), presque toutes sont écartées. On trouve toutes sortes de gens parmi les signataires de ces lettres, des femmes, des hommes, des gens instruits, des ignorants, des ouvriers, jusqu'à des instituteurs ; mais il est un élément que les colons sont résolus à ne point laisser pénétrer à aucun prix à Aiglemont, c'est l'élément russe, dont ils redoutent le mysticisme.

En face des difficultés qui ne cessent de se produire malgré le choix rigoureux des membres et leur nombre restreint, une réflexion vient tout naturellement à l'esprit : eût-on jamais cru qu'il fût si difficile à un si petit nombre d'hommes de rester d'accord dès qu'on les fait vivre en communisme et qu'on leur donne pleine liberté ?

C'est dans le courant de cette année 1907 qu'il fut enfin donné aux colons de réaliser un rêve ancien en installant chez eux une imprimerie :

Aux premiers jours de l'été, une circulaire, dédiée « à ceux que notre travail intéresse et qui, depuis plus de quatre ans, ont suivi nos efforts », fut lancée par les communistes d'Aiglemont.

---

1. C'est ainsi que la demande d'un jeune homme qui paraissait attacher beaucoup d'intérêt à la question de savoir de combien d'argent il était possible de disposer, en vue des distractions du dimanche, fut immédiatement écartée.

« En ce qui concerne la colonie, disaient-ils, la hutte primitive est disparue, faisant place à des constructions plus modernes qui fixent notre droit (le droit de tous) au confort.

« L'exploitation agricole marche normalement et fournit à la vie des colons, sans toutefois que, même améliorée, elle puisse devenir la source des fonds nécessaires de développement.

« Nous ne voulions lui demander que la subsistance saine et abondante ; elle l'a fait et ne pourra, développée, qu'augmenter le bien-être matériel.

« Mais notre œuvre communiste n'est socialement intéressante qu'autant qu'elle suit la loi du développement, qui est de grandir et de créer. Il faut, sous peine de stérilité, qu'elle rayonne et, telle la cellule qui se dédouble par voie de cloisonnement, qu'elle donne jour à un groupe nouveau, partie intégrante d'elle-même, mais qui prendra une vie propre, autonome, et deviendra créatrice à son tour.

« Or, dans notre société, si bien faite que l'air lui-même n'est pas gratuit, tout s'achète et, quelque beaux que soient les rêves que l'on fait sur les sociétés de demain, tout s'achète et ne se traduit que par de l'argent.

« Un effort considérable et le crédit que des industriels n'ont pas craint de nous faire, vient de nous mettre à même de commencer la réalisation de cette imprimerie que nous voulions tant installer.

« Les caractères sont là ; la machine prête à nous être expédiée moyennant l'exécution de certaines conditions de comptant, le moteur est à acheter, différents frais sont encore à faire.

« L'imprimerie est destinée, dans notre esprit, à fournir par les bénéfices qu'elle réalisera, les fonds de développement et d'installation de nouveaux groupes, en même temps qu'elle nous permettra de liquider définitivement les quelques dettes qui grèvent la colonie et qui proviennent des installations dernières et des améliorations apportées tant au sol qu'au matériel.

« Nous faisons donc appel à tous nos amis de bonne volonté...

« Nous avons hâte de voir tout installé (ce qui peut être très rapidement fait si on nous aide tant soit peu) pour que la colonie prenne un nouvel et définitif essor. Indépendamment des colons auxquels nous avons fait appel et qui viennent grossir notre groupe, nous espérons dans un avenir très prochain, être à même d'essaimer enfin et de fonder la sœur de l'Essai. Des publications méthodiques et nombreuses vont pouvoir se faire. Peut-être l'école pourra-t-elle être entrevue... »

Enfin au mois de juillet, un entrefilet dans un journal (1) annonçait l'installation de l'imprimerie comme

---

1. *Le Libertaire*, n<sup>os</sup> du 28 juillet et du 4 août 1907.

une chose faite. La colonie indiquait en outre « le besoin où elle se trouve de s'adjoindre deux ou trois colons qui devraient présenter les conditions suivantes :

« Etre typographes sérieux et capables de s'occuper de la conduite d'une machine en blanc, et au point de vue technique, avoir la compétence nécessaire pour prendre la direction morale de cet important service... »

Elle est donc arrivée la bienheureuse imprimerie ; c'est une presse Alauzet, l'une des meilleures marques assure-t-on. On l'a aménagée, à côté du grand bâtiment d'habitation, dans un hangar vitré ; et tous les colons l'entourent, la soignent avec amour ; il leur tarde de l'utiliser. Mais il n'y a pas encore de moteur pour la mettre en mouvement ; n'importe, les communistes s'attellent au lourd volant, se relaient tour à tour et, pendant des heures, la machine fonctionne à bras. C'est ainsi que fut imprimé, par les colons eux-mêmes cette fois, le plus prochain numéro du *Cubilot*.

Au début de l'année suivante, l'imprimerie fonctionnait normalement : un moteur à essence de huit chevaux mettait en mouvement les diverses machines. N'utilisant pas toute cette force, les colons se proposent même actuellement de monter un dynamo pour l'éclairage électrique de la colonie.

Ils sont suffisamment outillés pour exécuter des

travaux assez compliqués : journaux, brochures de propagande, etc. Le travail est d'ailleurs assez soigné.

Mais ce qui paraît manquer surtout ce sont des ouvriers en nombre suffisant ; les typographes de profession ne semblent pas répondre avec beaucoup d'empressement aux appels que leur fait de temps en temps la colonie. Les commandes arrivent, paraît-il, en nombre considérable et les colons ont bien du mal à suffire à la tâche. C'est surtout Fortuné qui est typographe : il a fait seul son apprentissage, et sa grande facilité d'assimilation lui a permis d'acquérir une réelle habileté en peu de temps. De nouveaux colons doivent, dit-on, incessamment arriver pour le seconder.

Au moment où nous allons abandonner l'histoire de la colonie communiste d'Aiglemont, pour lui laisser suivre en paix, sous les grands arbres de la forêt des Ardennes, son évolution, une nouvelle nous parvient qui va sans doute avoir sur ses destinées une influence considérable.

Nous avons mis en lumière, au cours de cette rapide étude, le reproche d'autoritarisme si souvent adressé à F. Henry, et contre lequel il n'avait jamais cessé de se défendre. Le fondateur s'est-il enfin rendu compte qu'à son insu il était bien devenu l'« homme nécessaire », le chef de la colonie ? ou bien, a-t-il voulu simplement, par sa propre retraite,

enlever cette objection aux détracteurs du milieu libre ? ou bien encore, la situation économique n'était-elle point ce qu'elle paraissait être ? Toujours est-il qu'à l'heure actuelle, il aurait pris la résolution d'abandonner son œuvre et de la laisser évoluer sans lui.

Que va donner cette évolution ? Peut-être, après tant d'exemples, ne serait-il pas bien difficile de le présager. Mais ne soyons pas trop pessimistes, et bornons-nous à souhaiter aux colons de la clairière du Gesly de ne point voir trop vite, comme tant d'autres, se noyer, sous le flot meurtrier des dissensions et des querelles, leurs rêves et leurs efforts.



# Troisième Partie

## TENTATIVES DIVERSES

---

### CHAPITRE PREMIER

#### La Colonie de Ciorfoli (Corse)

*Sommaire.* — Les douze communistes d'Alger. — Ecole préparatoire à la vie communiste. — Offre généreuse d'un camarade corse. — Le terrain de Ciorfoli. — Installation du milieu libre. — Premiers travaux. — Etat de la colonie en juillet 1906. — Appel pécuniaire. — La question du « compagnon seul ». — Richesse assurée. — Amour et argent. — Le complot. — Dispersion de la colonie.

Lors de l'été 1905, vivaient à Alger, unis par les liens d'une bonne camaraderie que favorisaient certaines conformités d'idées, quelques ouvriers au nombre d'une douzaine environ. L'idée communiste les hantait depuis longtemps ; ils résolurent, un jour, la fondation d'une colonie libertaire qui devait fonctionner sur les principes déjà étudiés.

Mais, instruits par de précédents échecs, ils décidèrent sagement de commencer par mieux se con-

naître et de provoquer, avant toute exécution, la sélection fatale des éléments discordants. Ils écartaient ainsi une cause de crises parfois dangereuses pour le résultat d'une tentative : en un mot, ils assuraient la formation, dès le début, d'un groupe parfait « d'affinités ».

C'est dans ce but que, tout en continuant à travailler au dehors pour des patrons, ils se réunirent dans la même maison : chacun y avait sa chambre et les repas y étaient pris en commun. Chacun versait, dans une caisse commune et *sans compter*, tout l'argent qui lui restait, ses dépenses réglées. Ces sommes devaient être utilisées pour couvrir les frais d'installation de la future colonie.

Il y avait là une conception originale et assez ingénieuse, comme une sorte d'école préparatoire à la vie communiste, que nous ne trouvons dans aucun autre essai.

Cette vie dura six mois, pendant lesquels s'opéra la sélection sans risque de compromettre le résultat de la tentative. Ce temps d'épreuve écoulé, les communistes restèrent au nombre de sept (1). Ils pouvaient, dès lors, songer à édifier leur colonie.

L'Algérie ne leur parut pas favorable : ils redoutaient des difficultés pour l'obtention de concessions, et d'autre part leur développement eût été

---

1. V. *Le Libertaire*, n° du 16 sept. 1906.

géné, pensaient-ils, par le voisinage des Arabes. C'est alors que se trouva, aux premiers jours de l'année 1906, un camarade de Corse qui, ayant appris leur projet, mit à leur entière disposition une terre assez grande pour tenter la création d'une belle colonie. Ce bienfaiteur ne devait d'ailleurs point participer personnellement, du moins pour l'instant, à la vie communiste ; il se réservait toutefois d'y adhérer dans l'avenir si l'expérience lui apparaissait concluante.

Cette combinaison séduisit les colons ; outre qu'elle permettait l'installation du milieu libre sans bourse délier, « la Corse, avec son bonapartisme, son cléricalisme, son goût pour la politique, ses bandits, son maquis (1) », leur parut être un milieu où leur présence « ferait plus de propagande par le rayonnement que les tournées de conférences les mieux organisées » (2). Le généreux camarade corse ne demandant pas à vivre avec eux, ils ne risquaient point, de cette façon, des difficultés analogues à celles suscitées par le père *Boutin* à la colonie de Vaux.

Les communistes d'Alger acceptèrent donc cette offre avec joie et commencèrent, dès le début de 1906, à régler les départs.

Ciorfoli, le lieu où devait s'élever la colonie, était

---

1. Le *Libertaire*, n° du 29 juillet 1906.

2. Le *Libertaire*, *idem*.

dans un site particulièrement agréable. A une trentaine de kilomètres d'Ajaccio, il s'étagait sur le versant d'une montagne, exposé au sud-est et dominant une pittoresque vallée qui regardait la mer. C'était au fond de cette vallée que s'étendaient les terres du futur milieu libre. Elles avaient une contenance d'environ 9 hectares, en maquis, terres labourables, châtaigneraies, bois de chênes verts. Une source jaillissait au milieu du terrain, pour aller se jeter dans une petite rivière qui limitait la colonie ; l'eau s'y trouvait donc en abondance. Le climat y était très doux, tempéré par les brises de la mer. Le village le plus proche était Cognocoli, à la distance d'un kilomètre.

Ne pouvant, à cause de leurs faibles ressources, partir tous ensemble à la colonie, nos communistes décidèrent de ne quitter leurs occupations qu'au fur et à mesure que le besoin de bras se ferait sentir à Ciorfoli. Ceux qui avaient les salaires les plus faibles seraient les premiers à partir, les autres continueraient à verser toutes leurs économies à la caisse commune jusqu'à leur départ. Cette manière d'agir leur permettrait de mettre sur pied leur milieu libre sans presque demander de secours aux camarades du dehors.

C'est ainsi que le premier groupe, composé de deux camarades, d'une compagne et sa fillette, alla, dès le début de l'année 1906, prendre possession de

la colonie. Mais comme son vaste territoire ne comprenait encore aucune habitation, c'est au village tout proche de Cognocoli que les premiers colons allèrent provisoirement s'installer. Là, demeurait déjà le camarade qui avait fait l'offre de l'emplacement et qui les reçut à bras ouverts.

Animés d'une belle ardeur de néophytes, les colons se mirent aussitôt à l'ouvrage et commencèrent à défricher leur terrain. Au mois de juillet, ils pouvaient écrire (1) :

« ... Aujourd'hui, après quelques mois de durs travaux, nous commençons à prendre pied ; l'œuvre s'ébauche, et si des collaborateurs sérieux et foncièrement convaincus veulent nous aider, il y aura place pour de nombreux colons...

« Un hectare de terrain a été planté en potager : choux, pommes de terre, maïs, haricots, etc., et la récolte promet beaucoup.

« Sous peu, nous commencerons une maisonnette où un camarade logera afin de garder tous les animaux de la colonie.

« L'élevage sera l'un des meilleurs rapports, le pâturage ne manquant pas. Nous avons fait notre meule de foin pour nos provisions d'hiver... »

Comme bétail, la colonie possédait déjà deux cochons, deux chèvres, une quinzaine de lapins,

---

1. Le *Libertaire*, n° du 29 juillet 1906.

une cinquantaine de pigeons, des poules. Le matériel était assez varié ; il comprenait des instruments aratoires, une couveuse artificielle ; en outre, un outillage complet de menuiserie, avec un tour, servait à faire des meubles pour les paysans des environs qui, paraît-il, commençaient à les regarder « avec un peu moins de méfiance, — pensez donc, ils ne connaissaient de l'anarchie que les bombes... »

Au point de vue moral l'état est satisfaisant : « L'accord règne entre nous ; quelques heurts se sont fatalement produits : vivacités causées par la diversité des tempéraments et le souci de ne subir aucune autorité. Ils font partie de l'évolution des individus habitués à vivre dans une société individualiste à l'excès et au mauvais sens.

« Souvent affranchis philosophiquement, mais non pratiquement, nous avons un sérieux effort à faire sur nous-mêmes ; voilà de quoi devront se pénétrer les futurs colons...

« Il serait heureux que les tentatives de communisme, qui commencent à prendre à l'heure actuelle une place dans le mouvement anarchiste, se fédèrent matériellement afin que l'on puisse arriver, lorsque les besoins s'en feront sentir, à l'échange des produits, et surtout — et c'est là, à notre point de vue, une cause de réussite pour les essais de communisme libertaire — à des permutations, ou, si le

mot sent trop l'administration, à des échanges de colons.

« Déjà habitués à la vie communiste, il n'y aurait pas de difficultés à changer de colonie (tout en réservant la question d'affinités) ; au contraire, de cette façon, la monotonie qui risque de lasser les hommes serait vaincue par le changement, besoin naturel... (1) »

Malgré leur bonne volonté bien marquée de ne point demander de secours aux camarades du dehors, le nombre des colons étant venu subitement à s'accroître à la suite de circonstances imprévues, les communistes se virent obligés, au mois de septembre, de faire un appel à la générosité de leurs amis :

« Installés depuis cinq mois, nous avons vécu jusqu'alors par nos propres moyens. Nous aurions voulu continuer... Quand trois camarades, qui ne devaient venir que plus tard parmi nous, se trouvant chassés, pour la propagande qu'ils y faisaient, des ateliers où ils travaillaient, se virent obligés de précipiter leur départ.

« Etant au début de notre tentative, et n'ayant de ressources que pour un nombre restreint de colons, il va être, pendant quelque temps, très difficile de vivre. Nous nous adressons aux camarades commu-

---

1. Le *Libertaire*, n° du 29 juillet 1906. Art. signé : J. Escalaïs.

nistes pour nous permettre de sortir de ce mauvais passage.

« Si notre colonie peut vivre pendant un an, son existence est assurée. Or, la vie étant très bon marché ici, il nous suffirait de pouvoir compter mensuellement pendant ce temps, c'est-à-dire jusqu'à la prochaine récolte, sur une cinquantaine de francs, pour assurer la vitalité d'une colonie constituée de telle sorte que 100 ou 200 camarades pourraient y avoir place, tout en conservant leur entière liberté d'action, et cela à bref délai...

« Un nouveau groupe est en formation à Paris, et bientôt la colonie comptera une vingtaine de colons (1). »

L'appel fut sans doute entendu, car la colonie put continuer à fonctionner. Bientôt même, grâce à l'intervention nouvelle du généreux bienfaiteur qui lui avait déjà fourni l'emplacement, une combinaison financière, que nous verrons tout à l'heure, lui assura un degré de richesse que ne connut jamais aucune des autres tentatives communistes contemporaines.

Mais pourquoi faut-il que l'abondance réveille aussitôt dans les cœurs communistes les plus épris, un penchant endormi vers la propriété individuelle ? Ce n'est pas impunément que depuis des siècles,

---

1. Le *Libertaire*, n° du 16 septembre 1906.

celle-ci fait mouvoir les sociétés civilisées. Pourquoi faut-il aussi, qu'en dépit de la netteté de leurs principes sur l'amour libre, les libertaires voient toujours de funestes compétitions jeter le trouble dans leurs laborieuses communautés ? Lorsque nous rapprochons de ce petit drame, qui va avoir pour décor le maquis de Ciorfoli, la *Clairière* qui s'était jouée trois ans plus tôt sur la scène du théâtre Antoine, les auteurs de cette pièce, Lucien Descaves et Maurice Donnay, nous apparaissent bien alors comme de vrais et profonds psychologues.

Est-ce simplement, comme on l'a répété, le fruit transitoire d'un puissant atavisme ? Peut-être. Ou bien, au contraire, un indéracinable instinct que la nature a placé chez l'homme et qui domine sa raison ? Il est bien possible. Mais qu'importe, si le résultat est le même ? Ce n'est pas en un jour, au souffle d'une théorie plus ou moins bien élaborée, que des racines aussi profondes risquent de s'envoler ; elles pourraient sans doute résister aux plus violentes tourmentes.

Quoi qu'il en soit, l'on apprenait, au cours des premiers mois de l'année 1907, l'échec soudain de la colonie de Ciorfoli. Au mois d'octobre suivant, J. Escalaïs, le fondateur du milieu libre, dans un long article, racontait lui-même, avec une profonde émotion, les étapes de cette défaite (1) :

---

1. *Le Libertaire*, n° du 13 octobre 1907. « Bulletin Communiste. »

nistes pour nous permettre de sortir de ce mauvais passage.

« Si notre colonie peut vivre pendant un an, son existence est assurée. Or, la vie étant très bon marché ici, il nous suffirait de pouvoir compter mensuellement pendant ce temps, c'est-à-dire jusqu'à la prochaine récolte, sur une cinquantaine de francs, pour assurer la vitalité d'une colonie constituée de telle sorte que 100 ou 200 camarades pourraient y avoir place, tout en conservant leur entière liberté d'action, et cela à bref délai...

« Un nouveau groupe est en formation à Paris, et bientôt la colonie comptera une vingtaine de colons (1). »

L'appel fut sans doute entendu, car la colonie put continuer à fonctionner. Bientôt même, grâce à l'intervention nouvelle du généreux bienfaiteur qui lui avait déjà fourni l'emplacement, une combinaison financière, que nous verrons tout à l'heure, lui assura un degré de richesse que ne connut jamais aucune des autres tentatives communistes contemporaines.

Mais pourquoi faut-il que l'abondance réveille aussitôt dans les cœurs communistes les plus épris, un penchant endormi vers la propriété individuelle ? Ce n'est pas impunément que depuis des siècles,

---

1. Le *Libertaire*, n° du 16 septembre 1906.

celle-ci fait mouvoir les sociétés civilisées. Pourquoi faut-il aussi, qu'en dépit de la netteté de leurs principes sur l'amour libre, les libertaires voient toujours de funestes compétitions jeter le trouble dans leurs laborieuses communautés ? Lorsque nous rapprochons de ce petit drame, qui va avoir pour décor le maquis de Ciorfoli, la *Clairière* qui s'était jouée trois ans plus tôt sur la scène du théâtre Antoine, les auteurs de cette pièce, Lucien Descaves et Maurice Donnay, nous apparaissent bien alors comme de vrais et profonds psychologues.

Est-ce simplement, comme on l'a répété, le fruit transitoire d'un puissant atavisme ? Peut-être. Ou bien, au contraire, un indéracinable instinct que la nature a placé chez l'homme et qui domine sa raison ? Il est bien possible. Mais qu'importe, si le résultat est le même ? Ce n'est pas en un jour, au souffle d'une théorie plus ou moins bien élaborée, que des racines aussi profondes risquent de s'envoler ; elles pourraient sans doute résister aux plus violentes tourmentes.

Quoi qu'il en soit, l'on apprenait, au cours des premiers mois de l'année 1907, l'échec soudain de la colonie de Ciorfoli. Au mois d'octobre suivant, J. Escalaïs, le fondateur du milieu libre, dans un long article, racontait lui-même, avec une profonde émotion, les étapes de cette défaite (1) :

---

1. *Le Libertaire*, n° du 13 octobre 1907. « Bulletin Communiste. »

« Il y a quelques mois, dit-il, je faisais savoir, par une brève note dans *Le Libertaire*, que la tentative de colonie communiste de Corse venait d'échouer, et j'ajoutais que cet échec était dû au manque de loyauté des collaborateurs, la question matérielle ayant été résolue...

« Depuis, le temps a atténué la dureté des désillusions... J'ai pensé, qu'autant pour dissiper tous les malentendus que pour faire profiter des dures leçons reçues les camarades qui tentèrent de telles expériences, quelques explications étaient nécessaires... »

Puis il rappelle le but de sa tentative, la préparation, les premiers départs :

« Le choix des collaborateurs, voilà bien la plus grande difficulté à résoudre... Tel qui se sera montré volontaire, sincère et loyal, pourra, selon les circonstances, devenir tout autre... C'est donc un peu au hasard que les tentatives de colonisation communiste doivent être faites, quitte plus tard — si le mal n'est pas trop grand — à sélectionner, même par la force s'il le faut.

« La question matérielle montrait aussi une foule de difficultés d'un autre genre. Nous avons choisi par goût la vie pastorale. Il s'agissait de tout créer : les quelques ressources (argent, matériel, bestiaux apportés au début) ne pouvaient suffire à assurer l'avenir de la colonie.

« Quelques autres camarades nous aidaient bien

pécuniairement, mais nous étions loin de Paris, et notre tentative n'était pas d'un grand intérêt, comme nous l'écrivaient certains. D'ailleurs, il ne faut pas compter sur cette aide-là, surtout quand on débute et que rien n'a été fait comme propagande, qu'il ne s'agit après tout que de vivre. Cela ressemblerait trop à l'exploitation d'une idée. Nous comptons donc beaucoup sur nous.

« Un camarade, grâce à ses connaissances des travaux sur bois et à son outillage, pouvait presque par son travail, apporter l'argent nécessaire à la vie des premiers colons ; avec de la bonne volonté, les autres pouvaient mettre les terres en rapport, s'occuper des bâtisses, du bétail, etc.

« Grâce à l'appui du camarade Costa (1), originaire du pays et très sympathique aux paysans pour ses idées et sa façon d'être qui en découle, nous avons trouvé en Corse un milieu assez favorable. Avec leurs mœurs patriarcales, les insulaires sont très hospitaliers.

« La curiosité des premiers jours devint peu à peu de la sympathie, et je ne doute pas que la réussite de notre œuvre aurait apporté dans ce pays, bien délaissé par la propagande, en proie à l'autoritaire tradition napoléonienne et à la malsaine politique

---

1. C'est celui qui avait fait à la colonie l'abandon de son emplacement.

électorale, de nouvelles conceptions qui auraient pu être un bon levain pour l'avenir.

« Mais ne prophétisons pas, la réalité a été tout autre. A côté de l'appui moral de Costa, nous avions aussi son appui matériel — car, s'il ne fut pas un collaborateur effectif, ayant une vie à part de la colonie, — il n'en contribuait pas moins à son développement, par son travail et l'apport des terres et produits qu'il y faisait. Il avait à cœur de voir vivre notre œuvre, et je ne crois pas trop affirmer en disant que l'avenir l'aurait uni à *l'Expérience*.

« Avec ces débuts, il y avait possibilité de vivre, mais le développement devait être fatalement lent, l'arrivée des colons n'étant permise que tant que les ressources le permettraient...

« Un camarade lyonnais fit un séjour malheureusement trop court à la colonie et son départ fut une réelle perte, car par ses connaissances en agriculture, il était d'un concours précieux. Ce fut un sincère, qui n'osa persister, se voyant submerger par un mauvais élément.

« Plus tard, un camarade, forgeron de son métier, vint se joindre au groupe : son travail, très apprécié dans le pays manquant d'ouvriers de métier, devait être encore une ressource de plus... L'avenir de la colonie, quoique modeste, semblait assuré ; l'installation demandait encore beaucoup de travail, il fallait construire, mais le jardin commençait à produire.

L'hiver, avec ses belles journées du climat méridional, permettait les travaux de construction pendant le repos des cultures.

« Au point de vue moral, les relations entre colons semblaient excellentes... La question sexuelle, quoique envisagée, était un danger pour l'avenir de la colonie. Il y avait alors deux couples, un camarade seul et une fillette. Cette dénomination de couple semblera peut-être anormale, je devrais dire (pour paraître plus anarchiste) : il y avait six camarades à la colonie, mais c'est intentionnellement que je m'exprime ainsi... »

Et l'auteur de ces lignes qui, lui, était... accouplé, qui avait emmené avec lui en Corse, à la colonie lointaine de Ciorfoli, celle qui, depuis des années, était sa compagne, constate que « quoique les individus soient libres, l'existence des couples unis par l'amour n'en est pas moins un fait » ; il est possible, ajoute-t-il, que cette manière d'être, qui est aujourd'hui dans nos mœurs, et qui plaît encore, malgré tout, à certains individus, proviennent simplement « des habitudes, des façons de vivre, des préjugés, appelez-les comme vous voudrez, résultant de l'état social », et que, par suite, un jour, lorsque la liberté et surtout l'égalité des sexes sera un fait acquis, elle soit appelée à disparaître. Mais il ajoute aussitôt avec mélancolie : « Malgré cela, peut-être des êtres différents de sexes éprouveront encore le besoin de cohabiter, de

ne pas se quitter, se sentant unis par l'amour. Je confond peut-être l'Amour, produit de l'imagination, avec l'amour, besoin sexuel... »

De cette prétention du fondateur de Ciorfoli, que notre vile société capitaliste proclame si légitime, mais qui était tout à fait inadmissible chez un vrai libertaire, de conserver pour lui la compagne qu'il aimait, devaient résulter tous les maux qui ne tardèrent point à fondre sur le milieu libre :

« Il y avait donc deux couples à la colonie, continue Escalaïs. Le camarade seul était un frère pour les autres, et l'amitié réciproque qui unissait les colons souffrait de sa situation pénible. Le souci constant était de trouver une compagne qui partagerait la vie commune et serait l'amante du compagnon.

« C'est dans cette intention qu'il quitta un certain temps la colonie. Après une absence qui permit de solutionner cette question, il reprit la vie commune, et très prochainement, la nouvelle camarade devait prendre place dans l'expérience communiste.

« La situation devenait meilleure au point de vue moral, et déjà nous pensions à augmenter l'effectif. Un camarade de Paris devait se joindre à nous au printemps.

« Sur ces entrefaites, une combinaison financière qui devait assurer un rapide progrès à la tentative se présenta :

« Grâce à Costa... nous avons obtenu d'un capitaliste la gérance en métairie d'une assez grande quantité de bestiaux. Le tout s'élevait à une dizaine de mille francs, un bail de dix ans était passé, enfin nous allions pouvoir nous développer.

« Hélas, comme toujours, l'argent fut le grand pourrisseur. Ce fut à partir de ce moment que l'œuvre reçut le premier coup qui devait amener sa perte. Jusque-là, nous avons été sympathiques, on observait nos actes, on dissertait volontiers avec nous... Le changement matériel survenu dans notre vie, achat de bestiaux, de voitures, de foin, location de pâturages, etc., tout cela fit changer l'attitude des paysans. Tant qu'ils nous prenaient pour des besogneux nous leur étions sympathiques, mais lorsqu'ils nous surent financés, l'esprit de lucre s'éveilla en eux et leur attitude nous fut moins favorable.

« Le premier résultat néfaste aurait pu facilement être atténué par la suite — et il le fut dans une certaine mesure — lorsqu'ils s'aperçurent que notre vie simple et laborieuse n'était pas changée.

« D'autres dangers plus grands étaient à l'horizon, ils avaient leur source dans notre milieu même. Jusque-là, nous comptions beaucoup sur notre travail, et par un phénomène bien naturel on aime beaucoup plus les choses pénibles à édifier que celles qui se font sans aucune peine.

« On arriva à songer trop à l'argent pourvoyeur :

la paresse fit son apparition. On se laissait aller, on perdait le but de vue et il fallait toute son énergie pour remettre les camarades dans la voie.

« Les disputes devenaient fréquentes, car deux tendances se manifestaient : l'une pour la réalisation de l'idéal communiste, l'autre pour la spéculation parasitaire. Les tares contractées dans la vie bourgeoise reprenaient le dessus. Celui qui avait apporté la source du mal, l'argent, prenait des allures autoritaires et ses instincts de jouisseur remontaient à flot... »

Bref, l'auteur constate que, une fois l'abondance survenue, les colons en arrivèrent rapidement à perdre complètement de vue l'idéal communiste libertaire conçu aux jours de pauvreté.

Mais une question d'un autre genre restait encore à solutionner. C'était celle du « compagnon seul » décidé à cesser de l'être. Une courte absence, avons-nous vu, lui avait permis de faire choix d'une compagne qui devait bientôt se joindre à lui. Mais, depuis cette époque, ses intentions avaient, peu à peu, subi de profondes modifications. Aisément convaincu par les théories libertaires sur l'Amour libre, le malheureux isolé n'avait opposé qu'une molle résistance à l'attrait grandissant qu'exerçait sur lui l'une des camarades de Ciorfoli, la compagne même du fondateur de la colonie. Mais les convictions libertaires de celui-ci n'étaient sans doute point

aussi profondes que celles de l'entreprenant compagnon ; elles ne résistèrent point, en tout cas, à la pratique, et c'est lui qui nous fait, aujourd'hui, avec le récit douloureux des derniers jours du milieu libre, celui de ses propres souffrances :

« La question sexuelle, dit-il, s'exaspérait ; on trouvait toutes sortes de raisons pour retarder la venue de la nouvelle compagne, et l'une des camarades était poursuivie des assiduités du compagnon seul.

« L'autre couple sentait s'éveiller ses appétits bourgeois : il convoitait *l'argent*. On décida, d'abord tacitement, puis cyniquement, de se débarrasser du gêneur, du rêveur, de l'idéaliste. On entreprit la compagne, qui était devenue une proie enviée, et, sans tenir compte de l'enfant ni du compagnon qui l'aimait, on décida de brusquer les événements afin de donner libre cours aux goûts, aux appétits, à l'imagination perversie. On était anarchiste, n'est-ce pas ? et libre par conséquent, libre de cette liberté individualiste, « l'exaspération de la pensée bourgeoise » comme on l'a appelée.

« Par un habile stratagème, on envoya le gêneur sur le continent, et ce qui devait se passer arriva. A son retour, il ne trouva plus que des ruines... »

« Comme il arrive souvent entre canailles, l'entente ne fut pas parfaite. L'un était parti avec sa proie,

attendant naïvement que le calme se rétablisse pour rentrer au bercail.

« Les autres, toujours obsédés par l'argent, avaient cherché à éloigner leurs complices pour rester maîtres de la situation.

« Ou ils ont agi tous, simplement sans grande réflexion, ou ils comptaient sur un acte de désespoir pour être complètement débarrassés du gêneur. Toujours est-il que, craignant des complications, les derniers avaient fui, emportant tout ce qu'ils avaient pu comme argent et objet de valeur : lingerie, livres, bijoux, etc.

« Voilà la lamentable culbute où aboutissait ce qui devait être un exemple de vie communiste... »

On ne lit pas sans une certaine émotion cette confession si franche et si simple du pauvre « rêveur » déçu dans ses aspirations.

« J'ai écrit, dit-il, sans me soucier des gens à l'ironie facile et qui pensent basement, ou de ceux qui ont l'habitude de chercher dans la lecture de lamentables faits divers, la satisfaction de leur curiosité malsaine, mais simplement pour qu'il soit tiré des conclusions philosophiques de cette tentative, et afin que les points acquis par l'expérience ne le soient pas en pure perte pour nos idées...

« Pour ceux qui voudront être colons, comme pour ceux qui voudront choisir des collaborateurs, il se

dégage de tous ces faits de nombreuses indications. J'essaierai d'indiquer celles qui m'ont le plus frappé :

« *a*) Il est nécessaire, au début d'une tentative, de savoir si, pour les expérimentateurs, la soif de liberté, payée par une vie rude (au début surtout), peut remplacer les quelques avantages matériels, nourriture, confortable, etc., dont on jouit dans l'esclavage du milieu social bourgeois...

« *b*)... Les individus qui ont acquis de la société des goûts de parasites ou de débauchés, risqueront fort d'être des éléments de désagrégation. Ces êtres pervers, anormaux, ont un grand effort à faire sur eux-mêmes s'ils sont sincères, et il est à craindre que, même dans ce cas, une contagion se fasse sur les bons éléments...

« *c*) On a vu... les méfaits de l'argent pourrisseur. J'estime qu'il faudra, pour qu'une colonie vive, qu'un travail quelconque soit la base certaine de la vie, et les efforts dépensés par les colons pour l'édifier seront la meilleure façon de s'attacher à leur œuvre.

« Le gros apport fait par un individu laisse souvent germer une certaine autorité que les colons subissent inconsciemment... Avec l'argent, on a vu naître l'autorité, la paresse et les appétits des jouisseurs.

« *d*) Quant à la question sexuelle... à chacun de la solutionner selon son tempérament. Il ne faut

pas que le milieu communiste ressemble à une caserne ou à un couvent, c'est pourquoi, quoique certains prétendent que les femmes sont des individus faibles, et par conséquent chargés pour les débuts, je pense qu'il peut y avoir du travail pour tous et que de leur présence naîtra la vraie harmonie. C'est pourquoi je crois que les couples sont absolument préférables... »

N'était-il point permis d'attendre, de la part de l'initiateur de la colonie de Ciorfoli, après une aussi malheureuse expérience, de plus sévères conclusions ? N'importe, il est difficile de ne point admirer, en cette occasion, un aussi touchant exemple de fermeté dans la foi communiste.

## CHAPITRE II

### Colonie de Saint-Germain

(IMPRIMERIE ANARCHISTE)

*Sommaire.* — Le manifeste des fondateurs. — Réunion des fonds nécessaires. — Conférences à travers la France. — Installation. — Propagande bruyante. — Aspect de la colonie. — Discordes. — La fin.

Il y a peu de choses à dire sur cette courte tentative de colonie communiste ; quelques mois à peine après son installation, elle était déjà la proie de discordes intestines.

C'est dans le courant de l'été 1906 qu'un manifeste fut lancé sous la signature de Girault (1) et Loru-lot. Les fondateurs y développaient leurs projets.

---

1. Girault était un ancien secrétaire de la C. G. T. Il l'avait quittée, déclarant stériles les efforts tentés du côté des syndicats, coopératives, bourses du Travail (manifeste de 1906), dont le seul résultat était, disait-il, « d'élever à un secrétariat syndical un beau parleur quelconque » ; il réprouvait « ces coteries où quelque maître pontifie ». (*Le Libérateur*, n° du 23 septembre 1906.) — Girault avait, quatre ans plus tôt, signalé l'erreur du milieu libre de Vaux qui recrutait ses membres par voie de tirage au sort ; il estimait qu'un

Une imprimerie et son matériel, qui devaient constituer la principale occupation des futurs colons, étaient mis de suite à leur disposition.

Aux termes du manifeste, la colonie devait être « un milieu communiste où il ne sera question d'aucun salaire, d'aucune affaire commerciale. Les camarades vivront de la façon suivante : quelques heures par jour seront employées à l'élevage et à la culture ; le reste du temps sera consacré aux éditions de journaux, brochures, livres, manifestes, affiches, etc. Tout travail ne revêtant pas un caractère de propagande sera refusé... »

En ce qui concerne le mode de recrutement de ses membres « le milieu communiste sera avant tout un milieu *d'affinités*. Ceux qui y entreront devront apporter avec eux la plus grande somme de garanties physiques et professionnelles. Ils seront minutieusement choisis. Ce groupement sera, avant tout, composé de matérialistes s'engageant à vivre et à travailler le plus *scientifiquement* possible... »

Pour prévenir toute équivoque, les initiateurs de ce nouveau milieu libre tiennent à déclarer que « l'imprimerie anarchiste ne sera nullement une *coopérative de production* ou une amélioration ouvrière

---

choix rigoureux était nécessaire, et que l'harmonie ne pouvait être assurée que par « l'affinité » des éléments. (*Le Libértaire*, n° du 29 novembre 1902).

quelconque, mais bien une réelle expérience de communisme où les anarchistes démontreront qu'on peut se développer matériellement et intellectuellement sans Dieu ni maître, sans patrons et sans lois... »

Les principes directeurs étaient suffisamment définis, restait à fixer le lieu où se déroulerait l'expérience. Il parut au mois de juin dans un journal (1), un entrefilet annonçant que les fondateurs « désirant installer de suite l'*imprimerie anarchiste*, prient les camarades de leur donner les indications nécessaires sur ce qui suit : il leur faut une petite ferme ou habitation pour 6 à 10 personnes, et comportant 3 à 5 hectares de terrain. Le tout placé en banlieue, dans un rayon de 100 kilomètres au plus de Paris, et situé à proximité d'une gare et d'un cours d'eau... »

Pendant plusieurs mois, pour éveiller les sympathies et faire éclore les sentiments généreux, une active campagne de conférences fut menée par les deux promoteurs du futur milieu libre.

Enfin, au mois de septembre, on apprit que la colonie avait trouvé son emplacement à Saint-Germain-en-Laye « dans une superbe ferme ». Tous les amis étaient conviés, le dimanche suivant, pour une grande visite des lieux en commun. On annonçait déjà cinquante excursionnistes (2).

---

1. Le *Libertaire*, n° du 17 juin 1906.

2. Le *Libertaire*, n° du 16 septembre 1906.

Et dès le début s'accusait une tendance fâcheuse qui devait rester spéciale à la colonie de Saint-Germain-en-Laye. Pendant toute la durée de son existence, les colons n'ont à aucun moment cessé de laisser voir leur goût très vif pour les manifestations nombreuses et bruyantes, peu faites pour leur assurer le calme nécessaire à toute expérience sérieuse et pour leur attirer les sympathies des populations voisines (1).

La visite annoncée eut lieu le dimanche suivant malgré le vent, la pluie, la boue, mettant toute la ville en émoi, sans qu'il se soit produit d'ailleurs aucun incident notable (2).

Il ne restait donc plus qu'à installer la colonie ; mais il fallait auparavant compléter les fonds disponibles pour pourvoir aux premières réparations de la ferme, au déménagement et à l'emménagement, aux frais de labour et de semis, à l'acquisition des premiers animaux.

C'est dans ce but que quatre procédés furent mis

---

1. Cette tendance très nette devait, dans la suite, attirer aux colons quelques difficultés qu'il leur eût été possible d'éviter. Il est bien difficile, lorsque l'on songe avec quel esprit de libérale tolérance les pouvoirs publics ont toujours laissé se dérouler les divers essais que nous étudions, de croire aux accusations de persécution systématique que les colons de Saint-Germain portèrent contre eux.

2. Le *Libertaire*, n° du 23 septembre 1906.

en œuvre : une souscription fut ouverte, comprenant des bons de 2 francs, 5 francs, 10 francs, remboursables en articles de librairie ; une tombola à 50 centimes le billet fut organisée ; les groupes libertaires instituèrent des conférences gratuites, où Girault et Lorulot venaient parler moyennant une allocation de 25 francs versée par les organisateurs ; enfin un appel pressant était fait à tous les amis qui pourraient disposer, en leur faveur, d'outils de jardinage, d'animaux vivants, de graines, de plantes, d'arbustes, etc. (1).

Pendant deux mois, les deux communistes parcoururent toute la France, faisant des conférences dans toutes les villes qu'ils traversaient (2).

Les résultats de cette active campagne furent sans doute satisfaisants, car, à la fin du mois d'octobre, l'installation commençait.

A peine arrivés, les colons et leurs amis donnèrent aussitôt libre cours à leur étrange penchant pour la propagande bruyante. C'est avec une satisfaction non déguisée qu'ils constatent l'émotion, à leur aspect, de la paisible population de l'ancienne ville des rois (3). Certains exploits des colons seraient même de nature

---

1. Le *Libertaire*, n° du 7 octobre 1906

2. Le *Libertaire*, n° du 14 octobre 1906

3. Le *Libertaire*, n° du 9 décembre 1906.

à faire douter du caractère sérieux de la tentative (1). A la vérité, ce n'est pas ainsi que procédaient les colons de Vaux et d'Aiglemont à l'égard de leurs voisins.

Le commissaire de police crut devoir, un jour, intervenir auprès d'eux pour les inviter à cesser un genre de propagande qui troublait le pays. Les colons déclarent l'avoir éconduit en lui promettant de ne rien changer dans leur façon d'agir (2). Ils tinrent largement d'ailleurs leur promesse ; il arriva même qu'à la suite de certains désordres, une réunion organisée par les colons dut être interdite (3).

---

1. « ... Le dimanche 18, nous sommes allés aux environs de Saint-Germain, notamment à Fourgueux. Or, il se trouva que, justement ce jour-là, une croix superbe embrassa le pavé de cette localité. Un pareil forfait ne pouvait être que notre œuvre. Aussi, le 19 au matin, deux gendarmes se présentaient à la colonie après avoir interrogé les paysans voisins. Cette visite ne les avança pas du tout. En effet, nous n'avions pris aucune part à cet acte de vandalisme, comme dit *l'Echo de la Seine-et-Oise*. Certes, nous n'oserions pas prétendre que cette croix est tombée toute seule ; elle était solide. Mais après tout, les miracles sont fréquents... En tout cas, il fut impossible d'établir notre culpabilité dans cette affaire. Il est vrai que l'enquête continue... Mais bah !... Pour cette fois, nous ne sommes pas encore en... cellule... » (Le *Libertaire*, n° du 9 décembre 1906.)

2. Le *Libertaire*, n° du 30 décembre 1906.

3. « ... Nous organisions lundi dernier une réunion-conférence dans la salle des Arts, laquelle nous avait été accordée par la municipalité. Tout était prêt... Le dimanche, veille de la

Sur tous ces accidents, nous ne manquons pas de comptes rendus abondants ; les colons s'étendent avec complaisance sur les moindres détails, vrais ou supposés, de ces aventures d'intérêt assez médiocre, dont ils inondent la presse de leur parti ; ils semblent se complaire outre mesure à cette propagande à rebours, mesquine et stérile.

Nous préférierions certes un peu plus de renseignements sur la situation économique et morale de la colonie. Car enfin, tel était bien, semble-t-il, le but annoncé par les fondateurs lorsqu'ils avaient fait appel à la bourse de leurs camarades en vue

---

conférence, nos amis, accompagnés de quelques camarades, étaient allés faire une petite *ballade* en ville et dans le parc, distribuant des prospectus, collant des étiquettes. Au retour, ils se mirent à chanter (des chants « illégaux » bien entendu) ; les *flics* en profitèrent pour emmener au poste six de nos amis... Après une demi-heure de discussion orageuse où le commissaire n'eut pas le dessus, il dut remettre en liberté nos amis. Rageant des vérités dites par nos amis, le commissaire s'est vengé. Comment ? en faisant interdire la réunion. Liberté républicaine ! Démocratie ! A cette nouvelle, nos amis n'ont pas désarmé. D'abord L... et un autre camarade se sont chargés d'aller houspiller M. D... maire et chevalier de la Légion d'honneur...

« Nous nous réservons également un de ces dimanches de prévenir les camarades, afin de les mobiliser à Saint-Germain. Nous montrerons à nos tyranneaux que nous sommes disposés à ne pas nous laisser faire... » *La colonie communiste anarchiste*. (Le *Libertaire*, 27 juin 1907.)

d'une expérience de communisme. Mais, là-dessus, nos colons, ordinairement si bruyants, sont muets, et c'est dans le journal *Le Matin* que nous devons aller chercher quelques éclaircissements, bien vagues, sur ce point (1) :

« Depuis trois mois, il s'est fondé à Saint-Germain-en-Laye, une colonie libertaire qui prétend fournir une démonstration complète de la réalisation pratique des idées communistes.

« C'est au lendemain du 1<sup>er</sup> mai, que le citoyen Girault, jusqu'alors secrétaire de la Confédération Générale du Travail, « dégoûté de l'inertie et de la « veulerie des camarades, et résolu (ce sont ses propres expressions) à rompre une fois pour toutes « avec la politique bête, déprimante et lâche », décide de venir avec plusieurs compagnons et compagnes, loin des villes et de leur stupéfiante atmosphère, fonder une cité qui serait, en racourci, le véritable modèle de la vie anarchiste.

« La future cité a jeté ses premières assises en rase campagne, à une lieue de Saint-Germain, dans cette partie de la ville qu'on appelle « les fonds », tout au bout de la rue Saint-Léger, encore que « rue » soit peut-être ambitieux pour désigner l'étroit chemin agreste, d'ailleurs joli, qui y mène. Le sol, argileux,

---

1. *Le Matin*, n° du 28 janvier 1907. « Une colonie libertaire ; les compagnons de Saint-Germain ».

est plaqué de flaques rougeâtres, couleur de sang frais : tout à fait la route rêvée par les anarchistes.

« Ils ne sont pas aimés dans le pays. Ainsi veut bien nous l'apprendre un vieux cantonnier qui, d'un balai langoureux, s'évertue mollement à dresser le long de la berge de jolis petits tas de boue bien propres... On les accuse d'un tas de méfaits, dont le moindre est de s'emparer sans vergogne, à la mode bohémienne, du bois, des céréales et des volailles du voisinage.

« Chose plus grave, ils sont en lutte ouverte avec la municipalité de Saint-Germain qui leur a refusé une salle pour la conférence qu'ils devaient donner le 3 février prochain et contre laquelle, à la suite de ce refus, ils ont fait afficher dans le pays des placards injurieux...

« Au delà d'un viaduc sur lequel passe la ligne de la Grande Ceinture, le chemin tourne brusquement et descend en pente douce vers un petit vallon couronné d'un bouquet de bois, sur le versant duquel s'égailent cinq ou six maisonnettes, aux toits vieillots, capitonnés de mousse, d'où montent de légers flocons de fumée bleue. C'est là. Poussant un vantail vermoulu, nous sommes dans l'intérieur d'une cour de ferme, où, parmi une vingtaine de poules, gloussant et se culbutant, sous la conduite d'un coq orgueilleux, trois blondins jouent à la *marelle*.

« Casqué d'une épaisse crinière brune, aux bou-

cles lourdes comme des grappes de raisin noir, le compagnon Girault vient à notre rencontre et nous présente la colonie rassemblée au grand complet autour d'un plantureux ragoût, au fumet appétissant, qu'arrose une eau cristalline, prise à quelque source prochaine.

« Voilà. Pour l'instant nous sommes onze : six compagnons et cinq compagnes. Il y a un compagnon sans compagne. Il aime même cela, dit-il. Et voici nos enfants : il y en a 4 ; le plus jeune a trois ans, l'aîné en a dix. »

« Est-il possible que des idées de révolte puissent germer dans ce paisible intérieur familial ? Sur leurs chaises trois chats ronronnent. Les poules picorent silencieusement autour de la table ; au dehors, une brume légère...

« Pourquoi veulent-ils nous empêcher de nous organiser et de vivre à notre idée ?... quel mal faisons-nous ? Le jour, nous travaillons la terre, nous faisons marcher la ferme.

« Voyez, nous avons une vache, en attendant que nous ayons des moutons. Le soir, sous la lampe, nous travaillons à l'imprimerie, nous composons les brochures dont la vente, dans les milieux libertaires, assure la marche de notre entreprise.

« On veut nous empêcher de parler, de faire des conférences, même chez nous... Nous sommes maî-

tres chez nous, et nous nous défendrons, au besoin, par la force, mais la colonie vivra. »

« Dans l'air gris, un essaim d'éphémères mène sa folle sarabande. Tout est douceur et silence, et au-dessus des petites maisonnettes coiffées d'un béret de mousse, monte paisiblement, dans le calme délicieux de l'air, un fin filet de fumée bleue. »

Douceur et silence trompeurs, car peu de jours après, un « appel aux révolutionnaires » était lancé (1), et un grand meeting était organisé à la colonie. La manifestation tumultueuse dans les rues, qui suivit la réunion, amena quelques collisions inévitables avec la police (2).

Puis, c'est encore la colonie de Saint-Germain que nous entendons crier à tous son indignation, parce que d'inoffensifs cavaliers, ignorant sans doute le voisinage, sont venus manœuvrer à proximité de leur maison (3).

Mais nous avons hâte de quitter cette prétendue

---

1. La *Guerre sociale*, n° du 30 janvier 1907.

2. Le *Libertaire*, n° du 10 février 1907 : « Saint-Germain ; l'autorité en déroute ».

3. Le *Libertaire*, n° du 24 février 1907 : « Les *soudards* en prennent à leur aise ». A la vue d'individus surgissant munis de revolvers, les paisibles soldats, un peu surpris, s'éloignèrent ; ce qui conduisit les colons, dans ce grave péril, à se féliciter de leur énergie : « La morale de cette histoire, c'est qu'il suffirait de quelques énergiques aux jours de manifestations dans la rue... pour mettre en fuite la clique policière et militaire... »

colonie communiste, dans laquelle, contrairement à celles que nous avons vues jusqu'ici, rien ne révèle un effort sérieux vers la solution d'un problème économique quelconque.

Autant les colons de Vaux et d'Aiglemont, par la sincérité de leurs convictions, les efforts considérables qu'ils ont donnés, la dignité de leur attitude, s'étaient assurés le respect et la sympathie de leurs voisins sans distinction d'opinions, autant les colons de Saint-Germain surent se rendre impopulaires.

Ce qui devait fatalement arriver se produisit à Saint-Germain plus vite qu'ailleurs ; cinq mois à peine après qu'ils se furent réunis, le désaccord régnait déjà parmi les colons.

Des discussions violentes s'élevèrent, les départs se succédèrent ; on se plaignait, entre autres choses, de l'autoritarisme de Girault ; en mars 1907, le fondateur Girault lui-même était violemment exclu (1).

A l'heure actuelle, la colonie de Saint-Germain est à peu près complètement dissoute ; les rares individus qui en occupent encore les locaux n'ont même plus eux-mêmes la prétention de fournir un exemple de vie communiste.

---

1. La *Guerre Sociale*, n° du 27 mars 1907.

## CHAPITRE III

### Village communiste de la Rize

(Rhône)

*Sommaire.* — Faible résultat économique, grand intérêt moral. — Fondation de la colonie. — Projets d'avenir. — Rapide échec. — Etrange polémique.

Préparée dès le mois de juin 1906 et installée au mois de mai 1907, cette colonie n'a pas duré trois mois. Ses fondateurs, en lui donnant un nom, avaient vu grand, et le *village* entrevu s'est toujours réduit à une maison.

Son importance économique ne lui vaudrait certainement point, dans cette étude, un chapitre spécial si, au point de vue moral, cette tentative n'offrait un extrême intérêt. On est étonné, après avoir examiné la courte existence de la colonie de la Rize de voir combien l'entente est difficile entre gens vivant en commun sous le régime libertaire. Tout y devient sujet de froissements et de discordes : on a peine à s'imaginer les mesquines discussions

et les ridicules polémiques où se laissèrent rapidement entraîner les colons de la Rize.

C'est à proximité de Lyon que devait s'élever le *village communiste de la Rize*. Au mois d'octobre 1906 (1), après des démarches qui avaient duré quatre mois, le fondateur annonçait publiquement son projet. Sur les bords mêmes du Rhône, sur le territoire de la commune de V..., il avait loué un terrain d'une contenance de 10 hectares, formé d'alluvions, complètement défriché, facilement irrigable et très propice à toute espèce de culture. A l'entour des terres louées, s'étendait une centaine d'autres hectares qu'il serait facile aux colons d'acquérir dans la suite pour donner à l'entreprise tout le développement possible. La situation de la colonie sur les bords du fleuve permettait en outre de trouver sur place le sable et le gravier nécessaires à la construction des habitations.

Dans sa proclamation, le fondateur de la Rize indiquait en quoi allaient consister, à son avis, les principaux efforts des premiers colons : il serait d'abord nécessaire de s'occuper de la construction d'habitations et d'ateliers, de louer à Lyon un local suffisant où seraient installés un entrepôt pour les produits de la colonie, un magasin de vente et un bureau pour les commandes ; on procéderait en

---

1. Le *Libertaire*, n° du 7 au 14 octobre 1906.

outre à l'achat et à l'installation des moyens de transport, voitures et chevaux.

Un certain nombre d'industries, dont le matériel existait déjà ou serait facile à acquérir avec les ressources existantes ou à escompter, allaient être en mesure de produire dès le lendemain de l'installation. C'est ainsi que les colons allaient pouvoir rapidement confectionner des vêtements sur commande, se livrer à la culture, à l'industrie du bâtiment ; une petite imprimerie serait rapidement installée ; sans compter d'autres petites industries que ne pouvaient manquer d'apporter de nouveaux colons. Tout cela permettrait de vivre en attendant l'installation d'ateliers mécaniques considérables, facilitée par la force motrice électrique qui aboutit à 500 mètres de l'endroit.

Aucun apport n'était obligatoire pour faire partie de la colonie : il suffisait d'être accepté par les colons. « Etant à peu de distance d'une grande agglomération, les colons ne seront pas, comme dans les pampas de l'Argentine ou les forêts du Canada, sevrés de toutes relations sociales. Cela atténuera les défec-tions qui se sont toujours produites dans les tentati-ves précédentes » (1). Par suite de la même circonstance, la question sexuelle était, du même coup, fort élégamment élucidée.

---

1. Le *Libertaire*, n° du 28 octobre 1906.

C'est dans ces conditions que, dans le courant du mois de mai 1907, les premiers colons s'installèrent à la Rize. Ils étaient sept : quatre hommes, deux femmes, un enfant de deux ans.

Jusqu'à quel point poussèrent-ils les travaux de construction auxquels ils s'adonnèrent aussitôt ? Pas bien loin sans doute, car à peine étaient-ils installés que déjà le désaccord régnait en maître à la colonie : une scission ne tarda pas à se produire, à la suite de laquelle deux colons et une femme abandonnèrent brusquement le milieu libre ; seuls, le fondateur, un camarade avec sa femme et son enfant, restaient à la Rize.

Cette crise du début devait emporter la colonie ; ceux qui étaient partis ne purent être remplacés ; les autres se virent bientôt dans la nécessité de se séparer.

Que s'était-il passé ? Peu de choses au fond s'il faut en croire les discussions publiques qui suivirent cette rapide dissolution, et dont, à titre de curiosité, nous allons donner un aperçu.

Un article parut dans un journal, en juillet 1907 (1), où le fondateur Vernet annonçait, en des termes assez obscurs, le départ des premiers colons de la Rize :

« Le premier groupe de colons, dit-il, comprenant

---

1. *Le Libertaire*, n° du 21 juillet 1907.

deux hommes et une femme, qui séjournait à la colonie depuis le 20 mai, est parti subitement le 1<sup>er</sup> juillet. Ces personnes étaient déjà à leur entrée moralement fatiguées, usées ; il s'est greffé depuis certains facteurs... subtils dont il est difficile de s'expliquer ici (?).

« Quant aux motifs qu'ils ont allégués, ils ne tiennent pas debout. En réalité, c'est en somme la compagne de l'un deux qui a voulu s'en aller et déterminer les deux colons à la suivre...

« En parfaits individualistes, ils se sont peu souciés du préjudice moral et matériel que leur défection à ce moment peut porter à cette entreprise. Toutefois, je considère cette défection comme accidentelle et qui ne se renouvellera pas... »

Cette trop vague explication fut le signal d'une polémique où chacun des colons voulut prendre la parole.

C'est d'abord le camarade Chabert, « ex-colon de la Rize » qui, sous le titre : *Réponse à Vernet*, dit à l'initiateur de la colonie sa façon de penser (1) :

«... Vernet sait très bien que je n'ai pas marchandé ma critique au sujet de ses statuts dont nous ne primes connaissance qu'à notre entrée à la colonie, choses qu'il avait soigneusement oublié de nous faire parvenir quand nous lui demandâmes des renseignements avant notre collaboration.

---

1. Le *Libertaire*, n° du 28 juillet 1907.

« A la lecture de ces codes et règlements, mon impression fut que la colonie n'était autre chose qu'une coopératrice de production et de consommation. Aujourd'hui j'ai des preuves que cette expérience n'a rien de commun avec les idées dont se réclame le camarade Vernet... »

Puis, il explique comment son camarade Bonéto, avec qui il avait quitté la colonie, lui avait confié combien « de son côté, il souffrait moralement d'avoir à supporter la présence du dernier colon, le camarade Levêque, venu de Paris pour monter la charpente du bâtiment ».

D'ailleurs, chose grave, « il est avéré que Levêque aurait fait preuve d'autorité et, qui plus est, par son langage ironique, aurait froissé mon camarade et sa compagne... »

A la suite de ses démêlés avec le camarade Levêque, Bonéto ayant manifesté l'intention de s'en aller, Vernet, inquiet sans doute pour la bonne marche de la colonie, aurait demandé à Chabert, l'auteur de l'article, et à la compagne de Bonéto d'empêcher ce départ : mais, dit-il, « ne voulant pas me prêter à cette manœuvre, nous quittâmes la colonie le 1<sup>er</sup> juillet ».

« Je ferai parvenir, ajoute-t-il pour terminer, à quiconque m'en demandera, les statuts et règlements de notre colonie... »

Le charpentier Levêque, mis en cause, réplique

aussitôt (1). Il articule nettement, en paragraphes numérotés, les accusations portées contre lui par le camarade Bonéto.

S'il faut en croire cet exposé de Levêque, Bonéto lui aurait reproché, en premier lieu, de ne boire que de l'eau, de ne pas fumer et de vouloir en cela se faire imiter par ses camarades. Il lui aurait fait grief d'avoir soutenu contre lui, au cours d'une discussion, que « les sources naturelles d'eau ont la même température été et hiver ». Il l'aurait accusé d'avoir voulu faire réduire les allocations pour la nourriture journalière des colons. Il aurait dit que lui, Levêque, comme tous les buveurs d'eau, était méchant. On l'aurait, en outre, convaincu d'avoir froissé gravement M<sup>me</sup> Bonéto, en disant que sa soupe était insuffisamment cuite. Il n'aurait cessé, enfin, de se montrer par trop autoritaire vis-à-vis de sa compagne et de son enfant.

Mais le camarade Levêque tient à remettre toutes choses au point et à se justifier de ces nombreuses accusations : certes, il tient pour excellent de ne boire que de l'eau, mais sans vouloir toutefois imposer cette pratique aux autres. Il veut, d'autre part, conserver le droit de critiquer le tabac. Quant à sa théorie sur la température constante des sources, il la maintient formellement. On a mal compris, d'un autre côté, ses propositions sur les allocations

---

1. Le *Libertaire*, n° du 11 août 1907.

journalières pour la nourriture des colons. Si l'on trouve que, comme buveur d'eau, il est méchant, il se rend parfaitement compte que lorsqu'il buvait du vin il l'était bien davantage, ce qui détruit entre ces deux phénomènes tout rapport de causalité. Il avoue avec sincérité, avoir fait la remarque que la soupe n'était pas assez cuite : « Cela, dit-il, a froissé les sentiments culinaires de M<sup>me</sup> Candide Bonéto. La libre critique n'existe donc pas ? On ne doit pas dire la vérité?... » Si, d'ailleurs, cette soupe avait été mieux cuite, c'eût été pour lui un plaisir que de lui rendre cette justice. On l'accuse, en dernier lieu, d'autoritarisme vis-à-vis de sa compagne et de son enfant : « Je suis déclare-t-il, très autoritaire avec ma compagne, parce que je ne puis faire d'autre façon. Je n'ai nul besoin de mettre à l'étalage ce qui se passe dans mon ménage. J'ai un garçon de deux ans et demi, très vif, déluré, turbulent, méchant même, si on peut être méchant à cet âge ; souvent je lui frictionne les fesses, pour l'obliger à ne pas faire de mal aux autres enfants ou à de grandes personnes (1)... »

Et cette invraisemblable justification du camarade Levêque est immédiatement suivie d'un second article où le fondateur Vernet commente longuement, ligne par ligne, la déclaration précédemment faite par « l'ex-colon Chabert ».

---

1. Immuables principes de nos pères, vous survivrez donc à l'avènement des temps d'anarchie !

Mais tout n'est pas encore dit dans ce mémorable débat : le camarade Bonéto tient, lui aussi, à fournir l'explication de sa conduite (1), et il conclut en déclarant que « ce milieu ne correspondait ni à ses sentiments ni à ses principes ».

Une note de la Rédaction du journal *Le Libertaire*, qui a consciencieusement enregistré ces attaques et ces réponses, clôture ainsi la discussion :

« A titre d'exemple et d'explication profitables aux partisans des milieux libres, nous avons laissé, dit cette note, s'expliquer entre eux tous les colons de la Rize ; s'obstiner serait inutile et peusage. Aussi déclarons-nous close la discussion. » (2).

Il nous faut donc, hélas, renoncer désormais à connaître à qui incombe l'échec de la colonie du Rhône : nul ne saura jamais si c'est à Vernet le fondateur, à l'ex-colon Chabert, au camarade Levêque, à Bonéto ou bien à sa compagne... Mais il est également permis de se demander s'ils n'ont pas tout simplement subi les effets d'une loi fatale dont aucun n'est responsable, s'ils ne sont pas les victimes de l'antagonisme irrémédiable qui paraît exister entre Communisme et Liberté.

Etrange diversité, en tout cas, dans les destinées malheureuses de ces derniers essais de communisme :

---

1. Le *Libertaire*, n° du 26 août 1907.

2. Le *Libertaire*, n° du 26 août 1907.

alors qu'un souffle de drame avait passé sur les ruines de Ciorfoli, la tentative de la Rize, plus simplement, finit en comédie.

## CHAPITRE IV

### Essais ébauchés et tentatives avortées

*Sommaire.* — § I. Les misanthropes des *Hautes-Rivières*. — §. II. La *Colonie de Stockel-Bois*. — Principes. — Installation. — Développement. — Difficultés avec le bailleur. — Un colon s'approprie le bien commun. — Déménagement. — La fin. — § III. Tentatives avortées : Le *milieu libre de Provence*, le *milieu libre en formation* à Paris.

Et voici que nous approchons du terme de notre étude : parmi les quelques essais qui nous restent sous les yeux, les uns ont avorté dès le début, sans qu'il nous ait été possible de recueillir des renseignements assez précis sur les circonstances de leur échec ; les autres ne sont même point parvenus à un commencement de réalisation. Mais il importe cependant de ne point les passer complètement sous silence.

#### § I. — *Tentative des Hautes-Rivières (Ardennes)*

C'est ainsi que, dans la forêt des Ardennes, au début de l'année 1904, non loin du pittoresque village

des Hautes-Rivières qu'arrose la limpide Semoy, l'on signale une courte tentative de colonie communiste.

Les quatre hommes qui la composaient, n'ayant avec eux ni femmes, ni enfants, étaient, dit-on, des commerçants nantais. Séduits par la vie communiste, ils auraient cédé leur fonds pour aller, dans les Ardennes, sejoindre aux colons d'Aiglemont. Mais ils se trouvèrent assez rapidement en désaccord avec Fortuné Henry dont ils supportaient mal, prétendent-ils l'autoritarisme ; après une violente discussion, où même ils en étaient venus aux mains, nos quatre communistes nantais quittèrent Aiglemont et résolurent d'aller, non loin de là, jeter les bases d'une nouvelle colonie.

C'est à proximité de la frontière belge, à quelques kilomètres au sud des Hautes-Rivières, dans la partie de la forêt qui s'étend entre la sinueuse vallée de la Semoy et l'agglomération de Gespunsart, que les colons allèrent s'établir.

Nos commerçants avaient, dit-on, quelque argent devant eux. Ils achetèrent donc, en plein bois, au lieu dit le Pré des Charrettes, quelques terres qu'ils payèrent comptant ; ils s'installèrent provisoirement dans une misérable mesure située sur leur domaine.

Ils commencèrent dès lors à défricher et à cultiver leur terrain. Mais, loin de toute habitation, il ne frayaient avec personne et donnaient à tous l'impres-

sion de profonds misanthropes. Que se passa-t-il pendant leur court séjour en cet endroit ? Leur isolement joint à leur extrême discrétion rendent les recherches bien incertaines, et parmi les bruits les plus divers il est bien difficile de saisir la vérité (1).

Toujours est-il que, deux mois à peine après leur installation, nos colons liquidaient leurs terres et quittaient brusquement le pays. Le désaccord s'était-il glissé parmi eux ? Avaient-ils dépensé toutes leurs économies et se trouvaient-ils sans ressources pour continuer leur expérience ? Ces deux raisons sont très plausibles. Ajoutons également que certains habitants du pays expliquent ce brusque départ par le tarissement subit d'une source qui les alimentait d'eau.

Quoi qu'il en soit, à tous points de vue, cette courte tentative est complètement dénuée d'intérêt, elle n'a produit d'ailleurs qu'une très faible impression dans la région.

---

1. Quelques-uns disaient même tout bas, que les communistes du Pré des Charrettes mettaient à profit leur proximité de la Belgique pour se livrer à la contrebande : on affirmait que plusieurs de leurs éclaireurs, pris par les douaniers, leur auraient déclaré marcher pour les quatre Nantais. Ce bruit n'a pas été confirmé.

§ 2. — *Colonie de Stockel-Bois (Belgique)*

L'étude de la colonie de Stockel-Bois (1), qui s'est établie en Belgique, à proximité de Bruxelles, sort légèrement du cadre apparent de cet ouvrage. Mais, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, il faut tenir compte de ce que la Belgique est un pays de langue française où les mêmes influences se font facilement sentir ; ce serait une erreur que de séparer, pour des raisons superficielles de frontières politiques, la tentative de Stockel-Bois des colonies communistes françaises précédemment étudiées, car toutes font bien réellement partie du même mouvement.

Elles obéissent aux mêmes préoccupations : « L'anarchisme, ou, si l'on veut, la théorie anarchiste, disent les colons de Stockel-Bois dans une brochure de propagande, a forcé l'admiration de tous ceux qui l'ont étudiée sans idées préconçues, sans le stupide apriorisme des gens bornés.

« Il n'est plus possible de s'imaginer le nombre des héros qui lui ont sacrifié leur pain, leur liberté

---

1. La durée de cette colonie mériterait mieux que la place que nous lui accordons dans cet ouvrage, et que lui vaut seul le peu de renseignements que nous ayons pu nous procurer sur les derniers temps de son existence.

ou leur vie... Mais toutes ces œuvres ne sont étudiées que par un nombre encore relativement restreint de mentalités supérieures.

« Justement, à cause de son impitoyable logique et de sa majestueuse grandeur, la théorie échappe à l'étroite compréhension du grand public.

« Tous ceux qui vivent des mystifications sociales ont beau jeu ; il leur est facile de provoquer contre nous des railleries et des persécutions abominables, en invoquant des prétextes infâmes. Mais supposez que notre orateur ou notre polémiste puisse répondre à son adversaire :

« Quoi, vous prétendez que notre idéal d'évolutions libres et progressives, de vie fraternellement égalitaire, est irréalisable ?

« Eh bien ! allez voir à X... Vous y trouverez un nombre toujours grandissant de ces hommes que vous qualifiez de fous, de mauvais drôles et d'assassins. Ils vivent, comme dans une grande famille, n'ayant ni Dieu ni maîtres, ni règlements ni contraintes, ne connaissant entre eux ni propriétés, ni rétributions ; chacun y travaille librement, selon ses forces et ses aptitudes et y consomme non moins librement, selon ses goûts et ses besoins. Tous ceux qui entrent dans la vie y trouvent un berceau et des baisers, tandis que les vieillards passent leurs dernières années dans le repos, dans le suprême bonheur d'être choyés par des gens qui ne spéculent

point sur leur mort ! L'amour, libéré de toutes ses entraves, y résulte des besoins physiologiques et des vibrantes affinités psychiques ; aussi n'y est-il jamais souillé ni par la violence, ni par la corruption : chaque union est une apothéose des enivrantes beautés de la vie ! »

« Que répondre, ajoutent-ils, à de pareils discours ? Rien ! Le sceptique n'a plus qu'une chose à faire : aller voir et s'incliner devant le fait accompli... » (1).

Les communistes de Stockel-Bois s'expliquent également sur la portée exacte qu'ils donnent à leur œuvre : « ... Cependant, disent-ils, il ne faudrait pas croire que dans notre pensée on pourrait arriver, par la multiplication des colonies, à transformer pacifiquement la société capitaliste en société communiste ; car, si elle devenait pour la bourgeoisie un danger économique, celle-ci nous mettrait encore, par sa conduite provocatrice, dans l'obligation de nous défendre par la violence. D'autre part, il est, croyons-nous, impossible de rentrei, par un travail nouveau, en possession des richesses sociales accumulées par toutes les générations antérieures. Tôt ou tard l'expropriation radicale s'imposera brutalement, en droit et en fait... » (2).

---

1. *Une colonie communiste*, par E. Chapelier, mai 1906, pp. 6, 7 et 8. (Publication de la colonie de Stockel-Bois.)

2. *Une colonie communiste*, *op. cit.*, pp. 8 et 9.

C'est le 3 avril 1905 que s'installèrent Chapelier et sa compagne, les premiers colons. Nous ne pouvons mieux faire que de citer, pour retracer les débuts du milieu Libre, un extrait du *Journal intime de la colonie*, rédigé par Gassy Morin, « le hollandiste de l'Expérience » que nous avons sous les yeux :

« Dans un angle ignoré de la superbe forêt de Soignes, au milieu des genêts, des bruyères et des ronces, git une pauvre mesure à demi croulante. Sa vieille porte de chêne massif, décrochée de ses attaches et portant les outrages désolants d'un ancien incendie, repose lamentablement en travers de l'entrée. Un jour mystérieux filtre par ses carreaux brisés, et éclaire des amas de décombres étendus sur le sol ; des herbes folles croissent dans les interstices de ses vieux murs et achèvent de donner à ce lieu un aspect de complet abandon et de sauvage mélancolie.

« Au dehors, se dressent, tout autour, de hautes futaies de hêtres, entremêlées de sapinières, de bosquets de bouleaux, de taillis d'aulnes et de chêneaux. Au fond de ces fourrés, où croit une fougère serrée, pénètrent, de toute part, des sentiers moussus pleins d'une poésie et d'une intimité charmantes...

« Du côté du nord-ouest, une large brèche dans les forêts laisse errer le regard sur des champs ondulés qui vont se perdre au loin, dans le bleu intense de l'horizon...

« En quelques jours, deux pièces de la maisonnette sont mises en état d'être habitées et, le 3 avril 1905, Chapelier et sa compagne entrent dans leur nouvelle demeure d'ermites, apportant avec eux un lit, une table achetée au Vieux-Marché, un vieux canapé de bohème, deux chaises boiteuses, cadeau d'un ami, un poêle qui doit s'effrondrer quinze jours plus tard, un chien, un chat et... un poussin de deux jours !

« Ces deux grands gosses sont heureux de se sentir là, isolés, en pleine liberté, pouvant se consacrer largement à leur amour ; n'ayant même pas de charbon pour se chauffer, ils en sont réduits, pour ne pas être littéralement congelés, à se coucher à 7 heures du soir et à lire dans leur lit (1)... »

C'est sous la forme d'une idylle gracieuse que commence à Stockel-Bois la dure expérience.

Quinze jours après, un nouveau colon, sa compagne et leur petite fille venaient s'adjoindre aux premiers, puis successivement neuf autres. Il est vrai qu'il fallut bientôt enregistrer trois départs ; mais, déclarent les colons, « Boquet, sa compagne et P. François sont partis pour des raisons toutes personnelles et absolument indépendantes de la colonie. Les deux premiers sont en Amérique et se

---

1. V. ce passage, cité dans *Une colonie communiste*, op. cit., pp. 23 et 24.

proposent de revenir aussitôt que les circonstances le permettront » (1).

Au mois de mai 1906, la colonie comptait dix membres.

« Notre matériel agricole, nos poules et nos poussins ont, au moment où j'écris, dit à cette époque le fondateur Chapelier, une valeur d'environ 2.000 francs.

« Possédant toutes les connaissances nécessaires, nous voudrions aussi faire la fabrication de l'émail. Cette industrie nous assurerait l'indépendance et permettrait l'augmentation immédiate du nombre des colons. Malheureusement, faute d'argent, nous devons attendre.

« Au surplus, notre ferme est trop petite ; faute de place, nous ne pouvons plus accepter de nouveaux colons, nous sommes déjà l'un sur l'autre. Nous comptons nous installer ailleurs, vers la nouvelle année.

« Cette brochure, ajoute-t-il, est plutôt l'œuvre de tous les colons que la mienne ; la vie de chaude fraternité qu'ils vivent avec moi y est pour beaucoup, ma plume pour peu de chose. Cependant, chacun de nous jouissant de la liberté intégrale, ce que j'écris n'engage que ma responsabilité.

---

1. *Une colonie communiste*, op. cit., p. 24.

« En terminant, je tiens à vous dire combien ma compagne et moi nous sommes heureux de vivre avec d'aussi braves cœurs.

« EMILE CHAPELLIER (1). »

Signalons au passage que, bien à regret il est vrai, les colons ne trouvant pas toujours l'emploi de tout leur temps à la colonie, certains d'entre eux travaillaient parfois au dehors et apportaient leurs salaires à la caisse commune.

Les libertaires de Stockel-Bois, avons-nous vu, comptaient déménager pour la fin de l'année 1906 ; mais au mois de mai, des difficultés inattendues firent les y contraindre beaucoup plus tôt qu'ils n'avaient songé.

« Au moment de mettre sous presse, écrit en *post-scriptum* Chapelier, dans sa brochure du mois de mai 1906, on commet contre l'« Expérience », un attentat infâme :

« En octobre dernier, je publie, en collaboration avec Gassy Morin, notre proclamation de principes, et la police ne bouge pas.

« En janvier, le *Matin* d'Anvers, le *Journal de Bruxelles* et le *Petit Belge* publient sur l'expérience des articles de fond, et la police ne bouge pas.

---

1. *Une colonie communiste*, op. cit., p. 24 et 25.

« C'est qu'on se disait en haut lieu : « Ils veulent pratiquer le communisme, tant mieux ! Ils ne tarderont pas à nous donner l'argument d'une faillite, laissons-les faire ! »

« Mais, il y a quinze jours, un article, reproduit par plusieurs journaux, constatait nos progrès et la certitude de notre succès. « Alors ça change, a-t-on pensé ; ah ! vous ne croulez pas de vous-même, eh bien ! nous vous ferons crouler ». Et avec le sans scrupule qu'on leur connaît, certains policiers, faisant la navette entre Bruxelles et Stockel, nous ont ignoblement calomniés chez le fermier qui nous sous-loue notre petite ferme et, à force d'infamies, sont parvenus à l'intimider. Et celui-ci nous donne six semaines pour déménager. C'est une chose impossible.

« Forcés de déménager à bref délai, c'est assurément une difficulté considérable pour nous, surtout à cause de notre pauvreté ; mais, en dépit de tout, nous continuerons ! Du reste, nous sommes bien décidés à ne pas nous laisser faire comme des veaux qu'on mène à l'abattoir ! »

« En attendant les événements, il me plaît de constater que, dans notre bienheureux pays, on fait une guerre sans pitié à des gens qui s'efforcent de pratiquer paisiblement une morale supérieure » (1).

---

1. *Une colonie communiste, op. cit. Post-scriptum*, p. 27 et 28.

Il nous a été bien difficile, on le comprend sans peine, de vérifier le rôle de la police belge dans le mécontentement du bailleur des colons de Stockel-Bois. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que, si grand que fût ce courroux, il n'alla point toutefois jusqu'à refuser à nos communistes tout délai au delà de six semaines, et que, pendant cinq mois encore, ils purent, à Stockel, continuer à « pratiquer paisiblement leur morale supérieure ».

Ces difficultés, venues du dehors, mises à part, du moins au point de vue moral, tout semblait aller à souhait. Mais un incident, créé par l'indélicatesse d'un colon, vint soudain, au mois d'août 1906, jeter la perturbation dans le milieu libre.

Cet incident, sous le titre : « Le torchon brûle chez les anarchistes », est raconté tout au long, au mois de septembre, dans un journal de Paris (1) :

« BRUXELLES, 11 septembre (*de notre correspondant particulier*). — Il existe aux environs de Bruxelles, dans la forêt de Soignes, une colonie libertaire. Elle est établie à Stockel-Bois. Quelques utopistes — hommes et femmes — tentent, dans un paysage reposant, une expérience pratique de communisme...

« Les communistes de Stockel se livrent à des travaux d'agriculture et s'occupent d'aviculture. Ils gagnent un peu d'argent. Ils vendent aux passants des journaux et des cartes postales illustrées.

---

1. *L'Eclair*, n° du 12 septembre 1906.

« L'argent gagné est versé dans une caisse commune administrée par un « trésorier », mais utilisé pour tous.

« Pas le moindre nuage n'assombrissait le ciel communiste ! Mais, il y a quelques semaines, un des compagnons, repris par le désir de la propriété, puisa dans la caisse commune, empocha une centaine de francs et pris le large. Ce fut, dans la colonie, un très gros émoi. Mais le remords fit revenir le compagnon au bercail de Stockel, ayant éparpillé en route l'argent de la caisse. Un grand conseil fut tenu, et l'enfant prodigue fut expulsé.

« L'exclu jura de se venger et révéla, dans la presse, des faits peu à l'honneur des communistes. Ceux-ci furent accusés des pires méfaits !

« Les colons décidèrent de porter la question devant le grand public et, hier soir, un meeting avait lieu, sous l'œil de nombreux gendarmes en bourgeois. Il y avait beaucoup d'auditeurs.

« Les personnages chevelus étaient, dans l'assemblée, en majorité.

« Les « leaders » de la colonie ont stigmatisé l'« expulsé » et les quelques compagnons qui le soutiennent dans sa campagne. On a envoyé des madrigaux plutôt aigres-doux aux bourgeois et aux socialistes. Chacun a reçu des compliments ! Il n'y a plus de salut que dans Stockel, le laboratoire aux expériences sociologiques.

« L'un des orateurs a annoncé que lui et ses amis veulent modifier « l'ambiance, le milieu dans lequel les hommes vivent, pour changer les hommes eux-mêmes. »

« C'est tout à fait charmant. Après cette profession de foi chacun s'en alla chez soi ! — D. »

La colonie de Stockel ne fut pas d'ailleurs la seule à souffrir de ces brusques retours chez ses membres de l'instinct de la propriété privée.

Le milieu libre n'était déjà pas très prospère, des incidents de cette nature ne pouvaient que précipiter sa chute. Un entrefilet, paru au mois d'octobre dans un journal du parti (1), prévenait « toutes les personnes qui s'y intéressent, » que la colonie était transférée rue Verte, 57, à Boitsfort.

Peu à peu, le silence se fit autour d'elle, jusqu'au moment où, même dans les milieux libertaires, on n'en entendit plus du tout parler. Il ne nous a malheureusement point été possible de connaître les circonstances exactes de cet échec.

### § 3. — *Tentatives avortées*

Ces dernières colonies, les seules en France dont, après de sérieuses recherches, nous ayons eu connaissance, si brève qu'ait été leur existence, ont du moins réussi à se constituer et à vivre ne fût-ce que l'espace

---

1. *Les Temps nouveaux*, n° du 20 octobre 1906.

d'un matin. Mais cette étude ne serait point complète si nous omettions de signaler, avant de terminer, quelques autres tentatives dans le même sens, qui ont avorté avant toute réalisation.

C'est ainsi qu'en 1903, peu après la fondation du milieu libre de Vaux, nous voyons un semblable effort se faire à Marseille. Une propagande assez active fut menée quelque temps ; une conférence eut lieu à Paris, le 26 juillet, sur « la nouvelle colonie en formation à Marseille » (1) et d'autres suivirent. On apprenait, au mois d'août, que le *milieu libre de Provence* était en bonne voie de formation (2) ; les colons de Vaux encouragèrent autant qu'ils le purent la venue de cette colonie-sœur (3). Mais finalement, la tentative n'aboutit pas, et les fonds recueillis furent, paraît-il, employés à d'autres propagandes.

De nouveaux essais furent faits, vers la même époque, dans différentes villes, particulièrement à Bourges, Nantes, Anvers, etc. (4), mais n'eurent point un meilleur succès.

Dans le courant de l'année 1906, un manifeste était lancé au nom d'un *milieu libre en formation* qui devait s'établir à Paris : «... Un certain nombre

---

1. Le *Libertaire*, n° du 24 juillet 1903.

2. Le *Libertaire*, n° du 15 août 1903.

3. V. *Bulletin de la colonie de Vaux*, décembre 1903.

4. V. *Bulletin de la colonie de Vaux*. *Id.*

de camarades, disait-il, habitant Paris, préoccupés de mettre en œuvre leurs idées sur la vie communiste, se sont demandés si, à côté des expériences existant déjà, un nouvel essai ne serait pas à tenter... »

En conséquence, un appel était fait à toutes les bonnes volontés et des listes de souscriptions étaient mises en circulation ; le manifeste, portant vingt signatures, déclarait que si l'on venait à renoncer à la constitution du milieu libre, l'argent serait retourné aux camarades.

Une campagne très active fut organisée à Paris ; à partir du 15 juillet, des conférences eurent lieu tous les samedis où l'on traitait des sujets appropriés : « Les colonies extra-européennes sont-elles utiles ? » (1), ou bien : « L'éducation des enfants à la colonie d'Oueïda » (2), ou encore : « Du choix des professions au milieu libre » (3).

Une « sortie amicale » dans la forêt de Montmorency fut annoncée et eut lieu le 15 août (4). A la fin d'août, on enregistrerait vingt-deux adhésions pour le milieu libre (5).

Les appels se succédèrent. Enfin, au mois d'octo-

---

1. Le *Libertaire*, n° du 22 juillet 1906.

2. Le *Libertaire*, n° du 29 juillet 1906.

3. Le *Libertaire*, n° du 18 août 1906.

4. Les *Temps nouveaux*, n° du 4 août 1906.

5. Le *Libertaire*, n° du 20 août 1906.

bre, des pourparlers furent engagés pour la location d'une propriété où l'on pourrait faire de la culture et et de l'élevage, installer une ou plusieurs industries et une école libertaire (1).

Mais, pas plus que les précédentes, cette colonie, malgré la vigueur de la propagande, ne réussit à se constituer. Ce fut bien à contre-cœur, sans doute, si du moins fut tenue la promesse du manifeste, que les souscripteurs reprirent la propriété privée d'un argent qui eût pu devenir commun.

---

1. Le *Libertaire*, n° du 21 octobre 1906.



## CONCLUSION

Il n'est pas possible de s'illusionner sur le résultat des quelques tentatives contemporaines de réalisation communiste-libertaire. C'est seulement sur les conclusions à tirer de cet échec que l'accord cesse de régner.

Seuls triomphent, aujourd'hui, ceux des libertaires qui, l'on s'en souvient, s'étaient élevés, dès le début, contre la conception des milieux libres. Et leur satisfaction est d'autant plus grande qu'ils n'avaient point caché, qu'en admettant même que ces pratiques réussissent, ils auraient considéré comme fâcheuse la preuve « que l'on peut être heureux dans notre hideuse société, et qu'il suffit seulement pour cela, sans qu'il soit besoin de rien modifier, de se réunir une centaine » (1). C'est donc avec plus d'assurance encore qu'auparavant, qu'ils déclarent impossible, dans l'édifice social actuel, la moin-

---

1. Le *Libertaire*, n° du 29 novembre 1902: article signé, Francis.

dre réalisation sérieuse. Et beaucoup, parmi les partisans anciens des milieux libres, se sont ralliés à cette opinion à qui les événements semblaient donner raison. Leurs efforts après cette leçon, vont donc porter désormais vers la destruction complète de notre régime social ; ils espèrent, sur ses ruines, pouvoir instaurer avec plus de facilité le monde nouveau.

Mais, en admettant pour un instant leur point de vue, ils n'auraient pas, à notre avis, tiré de ces expériences tout le profit qu'elles comportent s'ils ne s'étaient rendu compte que le plus malaisé de leur tâche, avant de réaliser cette pan-destruction, resterait d'opérer, d'une façon complète, la transformation morale des individus. Après tous les déchirements internes et les luttes entre colons auxquelles nous avons assisté, c'est une nécessité qui paraît s'imposer. La plupart des libertaires, d'ailleurs, en conviennent plus ou moins volontiers.

Beaucoup d'entre eux, cependant, n'ont pas abandonné complètement leur première façon de voir : à leurs yeux, les essais tentés n'étaient point voués d'avance à la faillite. En dehors de certaines contingences malheureuses, qui auraient pu ne point se produire, ils expliquent ces échecs par des difficultés d'ordre moral purement transitoires. Les discordes, qui se sont élevées au cours des récentes tentatives, proviennent de ce qu'à l'heure présente, au milieu de la corruption engendrée par la société capitaliste,

les éléments humains, suffisamment « conscients » pour vivre en communisme-libertaire, sont devenus extrêmement rares. Mais, loin d'être inhérentes à la nature humaine, ce sont là des difficultés qui sont appelées à disparaître après une éducation appropriée (1), vers laquelle vont porter tous leurs efforts.

---

1. Il n'est pas sans intérêt de signaler, à ce propos, comme tendant vers ce but d'éducation, l'ouverture de diverses écoles d'enseignement « rationnel et scientifique ». Leurs procédés tendent à développer le plus possible l'individualité de l'enfant et à le protéger contre tous les « préjugés sociaux » actuels (idée de patrie, idée religieuse, etc.).

La première tentative de ce genre semble être l'*Escuela moderna* (Ecole moderne), ouverte en 1901 à Barcelone. « On n'a pas pu lui donner le nom d'Ecole libertaire ou plutôt d'Ecole anarchiste, parce que le gouvernement l'aurait fermée et le monde effarouché n'y aurait pas envoyé d'enfants... » (*L'Anarchie*, n° du 22 juin 1905 ; art. signé : *Le bibliophile.*)

Une communication de l'*Escuela moderna*, insérée dans le journal l'*Aurore* (n° du 19 janvier 1902), donne, sur un point particulier, un aperçu intéressant de la méthode d'enseignement : « Considérant que, telle qu'elle a été comprise jusqu'à présent, l'étude de l'arithmétique est l'un des plus puissants moyens d'inculquer aux enfants les idées fausses du système capitaliste qui pèse si lourdement sur la société actuelle ; que les élèves sont incités à attribuer à l'argent une valeur qu'il ne doit pas avoir, l'*Ecole moderne* de Barcelone fait appel à ceux des amis de l'enseignement rationnel et scientifique qui s'occupent spécialement de mathématiques, pour la composition d'un recueil de problèmes faciles, vraiment pratiques, dans lesquels il ne serait absolument pas question d'argent ni d'épargne, ni de bénéfices.

« Les exercices devraient porter sur la production agricole et manufacturière, sur la bonne répartition des matières pre-

Mais pourquoi s'en est-il trouvé si peu, pour avoir eu l'idée de rechercher la cause de ses échecs dans les bases mêmes de la doctrine communiste-libertaire ?

Si nous avons acquis, au cours de l'examen de

---

mières et des objets fabriqués sur les moyens de communication et de transport des marchandises, sur le travail humain comparé au travail mécanique et les avantages des machines, sur les travaux publics, etc... »

En 1906, l'*Escuela moderna* comptait environ 130 élèves.

Après avoir été accusé, un peu légèrement, de complicité dans l'attentat anarchiste de Madrid, en 1906, contre le roi et la reine d'Espagne, Ferrer fut acquitté à la suite d'un important mouvement d'opinion qui s'était déclaré en Europe en sa faveur. Il ne reprit pas la direction de son école de Barcelone ; il dirige actuellement la « Ligue internationale pour l'éducation rationnelle de l'enfance » et la revue de l'*Ecole renouée* qui est en l'organe.

Il faut rapprocher de l'*Escuela moderna* l'œuvre de *La Ruche*, fondée en 1905 au hameau du Patis près de Rambouillet, par Sébastien Faure, où se donne un enseignement libertaire. *La Ruche* comptait récemment une trentaine d'enfants de huit à quinze ans.

Dans le même ordre d'idées, fut fondé en 1906, par Madeleine Vernet, l'*Avenir social* ; cette école, installée d'abord à Neuilly-Plaisance, fut transportée en 1908 à Epône, près de Mantes. Madeleine Vernet « désire que les enfants lui soient confiés vers l'âge de trois ans, c'est-à-dire alors que l'influence du milieu pourri dans lequel nous nous débattons n'a pu encore se faire sentir chez ces petits êtres ». (*L'Anarchie*, n° du 14 juin 1906.) La population de l'*Avenir social* s'élevait en dernier lieu à une trentaine d'enfants.

« L'éducation que nous donnerons, dit-elle, ne sera ni libertaire, ni socialiste, ni anarchiste, ni même simplement libre-penseuse ! Ce sera de l'éducation sans autre titre... nous

tant d'expériences communistes, le droit de présenter les réflexions qu'elles nous suggèrent, c'est précisément de ce côté que nous croyons devoir trouver la solution du problème.

Avec les rapports étroits qu'il crée forcément entre les hommes, le communisme nous paraît, après ces trois siècles d'essai, inconciliable avec la conception libertaire. A l'heure actuelle, et pour longtemps encore, il semble bien exister entre communisme et liberté absolue une irréductible opposition.

Entre ces deux conceptions, que l'on a tenté arbi-

---

voulons en faire des individus forts et des cerveaux conscients, capables de penser par eux-mêmes, d'avoir une volonté et, par conséquent, capables de choisir eux-mêmes la meilleure forme de société s'adaptant à ce qu'ils sont devenus... » (Le *Libertaire*, n° du 24 juin 1906. « Explications », art. de Madel. Vernet).

Entre ces différentes écoles, — tant est profonde l'influence corruptrice de la société capitaliste, qu'elle ne respecte point les éducateurs rationnalistes eux-mêmes ! — ne règne pas l'accord que l'on pourrait supposer : « Eh ! bien, dit un bulletin publié en février 1908 par l'*Avenir social* et donnant un compte rendu pour l'année 1907, mon impression est que l'on calomnie l'*Avenir social* que quelques-uns veulent identifier à *La Ruche*. Or, comparez le budget annuel de *La Ruche* avec le nôtre, et faites la différence... »

On met naturellement en pratique, dans ces établissements, le principe de la co-éducation dont l'essai, — d'ailleurs assez mal accueilli, — avait été fait, en 1894, à l'orphelinat de Cempuis par son directeur le Dr Paul Robin qui, aujourd'hui, s'occupe plus spécialement de la propagande néo-malthusienne.

trairement de réunir, il faut faire un choix : se proclamer communiste, mais se résoudre à abdiquer une partie importante de sa liberté ; être libertaire, mais renoncer à tout communisme.

Certes, nous l'avons vu, le communisme — provenant d'une réglementation étroite, constamment maintenue par une autorité sans faiblesse — n'est pas absolument irréalisable, si l'on ne craint pas de lui faire le sacrifice presque complet de la liberté : les lois sévères des *Réductions* du Paraguay, et la sujétion volontaire aux principes rigoureux de l'Evangile parmi les sectes communistes de l'Amérique du Nord, en sont des exemples. Partout ailleurs, faute d'une discipline suffisante, nous n'avons assistés qu'à de lamentables échecs.

La liberté absolue, d'autre part, dans les essais contemporains, nous a donné le spectacle d'une éclatante faillite. Mais si l'on suppose, qu'au lieu de lui offrir pour théâtre un organisme communiste, on l'ait au contraire introduite dans un système individualiste à outrance, cet état, bien qu'assez peu enviable, nous apparaît cependant comme concevable. Menant une existence isolée, produisant solitairement pour sa propre consommation et celle des siens, ébauchant à peine, avec les plus proches, quelques échanges nécessaires, ayant ramené au minimum les rapports avec ses semblables, l'homme, revenu pour ainsi dire à l'état de nature, pourrait, à la rigueur,

se soustraire à toute autorité, renoncer à toute organisation, se passer de lois, vivre, en un mot, en liberté absolue.

Mais dès l'instant où l'on aura tenté de rapprocher les individus, et *a fortiori* de les faire vivre et produire en commun, la nécessité d'une réglementation apparaît comme inéluctable.

C'est dans cette erreur, semble-t-il, qu'il faut rechercher la cause profonde des échecs que nous avons constatés. Les fondateurs de colonies, les architectes de milieux libres ont eu le tort de prétendre assembler deux idées que l'expérience paraît révéler comme inconciliables : communisme et liberté absolue.

Nous arrivons ainsi au terme de cette étude. Une involontaire ironie a pu, au cours de ces récits, se glisser parfois sous notre plume ; nous la regrettons un peu. Ce n'est point en effet sans mélancolie que nous considérons, derrière nous, tant de rêves impossibles brisés, tant de généreuses aspirations vers une humanité meilleure anéanties.

Sans avoir jamais partagé un seul instant des illusions tôt détruites, nous ne pouvons cependant nous résoudre à ne point croire en la perfectibilité humaine. Loin de considérer d'autre part, comme une source de maux, une autorité éclairée que le contrôle de

tous empêche de devenir tyrannique, lorsque nous considérons le chemin parcouru depuis des années, nous y voyons au contraire un facteur nécessaire de progrès.

C'est alors, avec plus de confiance, que nous laissons agir, dans l'Ordre, le Travail et la Concorde, une force à laquelle rien ne résiste, mais aussi que rien ne supplée : l'évolution, avec la puissante lenteur de tous ses mouvements, nous mènera peut-être, un jour, au but suprême où tant de sociologues impatients auront échoué.

---

Vu : Le Président de la thèse  
DESCHAMPS

Vu : le Doyen  
LYON-CAEN

Vu et permis d'imprimer :  
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris  
L. LIARD

## TABLE DES MATIÈRES

|                   | Pages |
|-------------------|-------|
| INTRODUCTION..... | 5     |

### PREMIÈRE PARTIE

#### *Le milieu libre de Vaux*

|                                                                  |    |
|------------------------------------------------------------------|----|
| CHAPITRE I. — Phase préparatoire.....                            | 31 |
| CHAPITRE II. — Les premiers mois de communisme...                | 49 |
| CHAPITRE III. — Les premières industries du milieu<br>libre..... | 54 |
| CHAPITRE IV. — La première crise.....                            | 61 |
| CHAPITRE V. — La colonie rebâtie.....                            | 72 |
| CHAPITRE VI. — Décadence et dissolution.....                     | 84 |

### DEUXIÈME PARTIE

#### *La Colonie communiste d'Aiglemont*

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I. — La fondation.....                      | 91  |
| CHAPITRE II. — Premiers pas.....                     | 105 |
| CHAPITRE III. — Développement de la Colonie en 1905. | 117 |

|                                              |     |
|----------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE IV. — La colonie en 1906.....       | 129 |
| CHAPITRE V. — Etat actuel de la Colonie..... | 148 |

### TROISIÈME PARTIE

#### *Tentatives diverses*

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I. — La Colonie de Ciorfoli (Corse).....                               | 163 |
| CHAPITRE II. — Colonie de Saint-Germain-en-Laye<br>(imprimerie anarchiste)..... | 183 |
| CHAPITRE III. — Village communiste de la Rize (Rhône).                          | 195 |
| CHAPITRE IV. — Essais ébauchés et tentatives avortées.                          | 205 |
| CONCLUSION .....                                                                | 223 |



